OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51464/fragment/page=0005

OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME DIX-SEPTIEME.

GAFL. STOLB. BIBLIOTHEK Z. ROSTOCK

A BASLE,

Chez J. J. THOURNEISEN, Imprimeur-Libraire.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
HALLE (SAALE)

LETTRES

EN VERS

ET EN PROSE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51464/fragment/page=0009

LETTRES
EN VERS ET EN PROSE.

LETTRE PREMIERE.

A M. L'ABBÉ DE BUSSI,
DEPUIS EVEQUE DE LUÇON.

1716.

NON, nous ne ſommes point tous deux
Auſſi méchans qu'on le publie;
Et nous ne ſommes, *quoi qu'on die*,
Que de ſimples voluptueux,
Content de couler notre vie
Au ſein des Grâces et des Jeux.
Et ſi dans quelque douce orgie
Votre proſe et ma poéſie,
Contre les diſcours ennuyeux
Ont fait quelque plaiſanterie,
Cette innocente raillerie
Dans ces repas digne des Dieux
Jette une pointe d'ambroſie.

Il me ſemble que je ſuis bien hardi de me mettre ainſi de niveau avec vous, et de faire marcher d'un pas égal les tracaſſeries des femmes et celles des poëtes. Ces deux eſpèces ſont aſſez dangereuſes. Je pourrai bien, comme vous, paſſer loin d'elles mon hiver; du moins je reſterai à Sully après le départ du maître de ce beau ſéjour.

Je ſuis ſenſiblement touché des marques que vous me donnez de votre ſouvenir; je le ſerai beaucoup plus de vous retrouver.

Ornement de la bergerie,
Et de l'Egliſe et de l'Amour;
Auſſitôt que Flore à ſon tour
Peindra la campagne fleurie,
Revoyez la ville chérie
Où Vénus a fixé ſa cour.
Eſt-il pour vous d'autre patrie?
Et ſerait-il dans l'autre vie
Un plus beau ciel, un plus beau jour,
Si l'on pouvait de ce ſéjour
Exiler la *tracaſſerie?*
Evitons ce monſtre odieux,
Monſtre femelle dont les yeux
Portent un poiſon gracieux;
Et que le ciel en ſa furie,
De notre bonheur envieux,
A fait naître dans ces beaux lieux
Au ſein de la galanterie.
Voyez-vous comme un miel flatteur
Diſtille de ſa bouche impure?
Voyez-vous comme l'impoſture
Lui prête un ſecours ſéducteur?
Le courroux étourdit la guide,
L'embarras, le ſoupçon timide,
En chancelant ſuivent ſes pas.
De faux rapports l'erreur avide
Court au-devant de la perfide,
Et la careſſe dans ſes bras.

Que l'amour, ſecouant ſes ailes,
De ces commerces infidelles
Puiſſe s'envoler à jamais;
Qu'il ceſſe de forger des traits
Pour tant de beautés criminelles!
Et qu'il vienne au fond du Marais,
De l'innocence et de la paix
Goûter les douceurs éternelles!

Je hais bien tout mauvais rimeur
De qui le bel eſprit baptiſe
Du nom d'ennui la paix du cœur,
Et la conſtance, de ſottiſe.
Heureux qui voit couler ſes jours
Dans la molleſſe et l'incurie,
Sans intrigues, ſans faux détours,
Près de l'objet de ſes amours,
Et loin de la coquetterie!
Que chaque jour rapidement
Pour de pareils amans s'écoule!
Ils ont tous les plaiſirs en foule,
Hors ceux du raccommodement.
Quelques amis dans ce commerce
De leur cœur, que rien ne traverſe,
Partagent la chère moitié;
Et dans une paiſible ivreſſe,
Ce couple avec délicateſſe
Aux charmes purs de l'amitié
Joint les tranſports de la tendreſſe.

Voilà, Monſieur, des médiocrités nouvelles pour l'antique gentilleſſe dont vous m'avez fait part. Savez-vous bien où eſt ce réduit dont je

vous parle? M. l'abbé *Courtin* dit que c'eſt chez madame de *Charoſt*. En quelque endroit que ce ſoit, n'importe, pourvu que j'aye l'honneur de vous y voir.

Rendez-nous donc votre préſence,
Galant prieur de Trigolet,
Très-aimable et très-frivolet:
Venez voir votre humble valet
Dans le palais de la conſtance.
Les Grâces, avec complaiſance,
Vous ſuivront en petit collet;
Et moi leur ſerviteur follet,
J'ébaudirai votre excellence
Par des airs de mon flageolet,
Dont l'amour marque la cadence
En feſant des pas de ballet.

En attendant je travaille ici quelquefois au nom de M. l'abbé *Courtin*, qui me laiſſe le ſoin de faire en vers les honneurs de ſon teint fleuri et de ſa croupe rebondie. Nous vous envoyons, pour vous délaſſer dans votre royaume, une lettre à M. le grand-prieur, et la réponſe de l'*Anacréon du Temple* (*). Je ne vous demande pour tant de vers qu'un peu de proſe de votre main. Puiſque vous m'exhortez à vivre en bonne compagnie, que je commence à goûter bien fort, il faudra, s'il vous plaît, que vous me ſouffriez quelquefois près de vous à Paris.

(*) L'abbé de *Chaulieu*.

LETTRE II.

A M. LE PRINCE DE VENDOME. (a)

1717.

De Sully, salut et bon vin
Au plus aimable de nos princes,
De la part de l'abbé Courtin,
Et d'un rimailleur des plus minces,
Que son bon ange et son lutin
Ont envoyé dans ces provinces.

Vous voyez, Monseigneur, que l'envie de faire quelque chose pour vous a réuni deux hommes bien différens.

L'un, gras, rond, gros, court, séjourné,
Citadin de Papimanie,
Porte un teint de prédestiné,
Avec la croupe rebondie.
Sur son front respecté du temps,
Une fraîcheur toujours nouvelle
Au bon doyen de nos galans
Donne une jeunesse éternelle.
L'autre dans Papesigue est né,
Maigre, long, sec et décharné,
N'ayant eu croupe de sa vie,
Moins malin qu'on ne vous le dit
Mais peut-être de Dieu maudit,
Puisqu'il aime et qu'il versifie.

(a) C'est le frère du duc de *Vendôme*. Il était grand-prieur de France. L'abbé *Courtin* était un de ses amis, fils d'un conseiller d'Etat, et homme de lettres. Il était tel qu'on le dépeint ici.

Notre premier deſſein était d'envoyer à votre alteſſe un ouvrage dans les formes, moitié vers, moitié proſe, comme en uſaient les *Chapelle*, les *Desbarreaux*, les *Hamilton*, contemporains de l'abbé, et nos maîtres. J'aurais preſque ajouté *Voiture*, ſi je ne craignais de fâcher mon confrère, qui prétend, je ne ſais pourquoi, n'être pas aſſez vieux pour l'avoir vu.

L'abbé, comme il eſt pareſſeux,
Se réſervait la proſe à faire,
Abandonnant à ſon confrère
L'emploi flatteur et dangereux
De rimer quelques vers heureux,
Qui peut-être auraient pu déplaire
A certain cenſeur rigoureux
Dont le nom doit ici ſe taire.

Comme il y a des choſes aſſez hardies à dire par le temps qui court, le plus ſage de nous deux, qui n'eſt pas moi, ne voulait en parler qu'à condition qu'on n'en ſaurait rien.

Il alla donc vers le Dieu du myſtère,
Dieu des Normands, par moi très-peu fêté,
Qui parle bas, quand il ne peut ſe taire,
Baiſſe les yeux et marche de côté.
Il favoriſe, et certes c'eſt dommage,
Force fripons; mais il conduit le ſage.
Il eſt au bal, à l'égliſe, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'amour.

Malheureuſement ce Dieu n'était pas à Sully; il était en tiers, dit-on, entre M. l'archevêque

de.... et madame de... sans cela nous eussions achevé notre ouvrage sous ses yeux.

Nous eussions peint les Jeux voltigeans sur vos traces,
Et cet esprit charmant, au sein d'un doux loisir,
Agréable dans le plaisir,
Héroïque dans les disgrâces.
Nous vous eussions parlé de ces bienheureux jours,
Jours consacrés à la tendresse.
Nous vous eussions, avec adresse,
Fait la peinture des amours,
Et des amours de toute espèce.
Vous en eussiez vu de Paphos,
Vous en eussiez vu de Florence;
Mais avec tant de bienséance,
Que le plus âpre des dévots
N'en eût pas fait la différence.
Bacchus y paraîtrait de tocane échauffé,
D'un bonnet de pampre coiffé,
Célébrant avec vous sa plus joyeuse orgie.
L'imagination serait à son côté,
De ses brillantes fleurs ornant la volupté
Entre les bras de la folie.

Petits soupers, jolis festins,
Ce fut parmi vous que naquirent
Mille vaudevilles malins,
Que les amours à rire enclins
Dans leurs sottisiers recueillirent,
Et que j'ai vus entre leurs mains.
Ah! que j'aime ces vers badins,
Ces riens naifs et pleins de grâce,
Tels que l'ingénieux Horace

En eût fait l'ame d'un repas,
Lorsqu'à table il tenait sa place,
Avec Auguste et Mécénas.

Voilà un faible crayon du portrait que nous voulions faire ; mais

Il faut être inspiré pour de pareils écrits ;
Nous ne sommes point beaux esprits :
Et notre flageolet timide
Doit céder cet honneur charmant
Au luth aimable, au luth galant
De ce successeur de Clément,
Qui dans votre temple réside. (*b*)
Sachez donc que l'oisiveté
Fait ici notre grand affaire. (1)
Jadis de la Divinité
C'était le partage ordinaire ;
C'est le vôtre, et vous m'avouerez
Qu'après tant de jours consacrés
A Mars, à la cour, à Cythère,
Lorsque de tout on a tâté,
Tout fait, ou du moins tout tenté,
Il est bien doux de ne rien faire.

VARIANTE.

(1) Fait ici notre unique affaire :
Nous buvons à votre santé ;
Dans ce beau séjour enchanté,
Nous fesons excellente chère,
Et voilà tout : en vérité,
Vous avez la mine d'en faire
Tout autant de votre côté.

(*b*) L'abbé de *Chaulieu* demeurait au Temple, qui appartient aux grands-prieurs de France. C'était autrefois la demeure des templiers.

LETTRE III.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

De Sully, le 15 juillet 1717.

A vous, l'Anacréon du Temple;
A vous le ſage ſi vanté,
Qui nous prêchez la volupté,
Par vos vers et par votre exemple;
Vous, dont le luth délicieux,
Quand la goutte au lit vous condamne,
Rend des ſons auſſi gracieux;
Quand vous chantez la tocane,
Aſſis à la table des Dieux.

Je vous écris, Monſieur, du ſéjour du monde le plus aimable, ſi je n'y étais point exilé, et dans lequel il ne me manque, pour être parfaitement heureux, que la liberté d'en pouvoir ſortir. C'eſt ici que *Chapelle* a demeuré, c'eſt-à-dire, s'eſt enivré deux ans de ſuite. (1) Je voudrais bien qu'il eût laiſſé dans ce château un peu de ſon talent poëtique; cela accommoderait fort ceux qui veulent vous écrire. Mais comme on prétend qu'il vous l'a laiſſé tout entier, j'ai été obligé d'avoir recours à la magie, dont vous m'avez tant parlé.

Et dans une tour aſſez ſombre
Du château qu'habita jadis

(1) *Chapelle*, était un homme d'un génie facile et libertin; il avait beaucoup bu, ce qui était le vice de ſon temps; ce vice fit beaucoup de tort à ſa ſanté, et enfin à ſon eſprit.

Le plus léger des beaux esprits,
Un beau soir j'évoquai son ombre.
Aux déités des sombres lieux
Je ne fis point de sacrifice,
Comme ces frippons qui des Dieux
Chantaient autrefois le service:
Ou la sorcière Pythonisse,
Dont la grimace et l'artifice
Avaient fait dresser les cheveux
A ce sot prince des Hébreux;
Qui crut bonnement que le diable
D'un prédicateur ennuyeux
Lui montrait le spectre effroyable.
Il n'y faut point tant de façon
Pour une ombre aimable et légère:
C'est bien assez d'une chanson,
Et c'est tout ce que je puis faire.
Je lui dis sur mon violon:
Ah! de grâce, monsieur Chapelle,
Quittez le manoir de Pluton
Pour cet enfant qui vous appelle.
Mais non, sur la voûte éternelle
Les Dieux vous ont reçu, dit-on,
Et vous ont mis entre Apollon
Et le fils joufflu de Semèle.
Du haut de ce divin canton,
Descendez, aimable Chapelle.

Cette familière oraison
Dans la demeure fortunée
Reçut quelque approbation;
Car enfin, quoique mal tournée,
Elle était faite en votre nom.

Chapelle vint. A ſon approche,
Je ſentis un tranſport ſoudain;
Car il avait ſa lyre en main,
Et ſon Gaſſendi (*b*) dans ſa poche;
Il s'appuyait ſur Bachaumont,
Qui lui ſervit de compagnon
Dans le récit de ce voyage
Qui du plus charmant badinage
Fut la plus charmante leçon.

Je vous dirai pourtant en confidence, et ſi la poſte ne me preſſait, je vous le rimerais; ce *Bachaumont* n'eſt pas trop content de *Chapelle*. Il ſe plaint qu'après avoir tous deux travaillé aux mêmes ouvrages, *Chapelle* lui a volé la moitié de la réputation qui lui appartenait. Il prétend que c'eſt à tort que le nom de ſon compagnon a étouffé le ſien; car c'eſt moi, me dit-il tout bas à l'oreille, qui ai fait les plus jolies choſes du voyage, et entre autres: *Sous ce berceau qu'amour exprès*....

Mais il ne s'agit pas ici de rendre juſtice à ces deux meſſieurs; il ſuffit de vous dire que je m'adreſſai à *Chapelle* pour lui demander comment il s'y prenait autrefois dans le monde

Pour chanter toujours ſur ſa lyre
Ces vers aiſés, ces vers coulans,
De la nature heureux enfans,
Où l'art ne trouve rien à dire?

(*b*) *Gaſſendi* avait élevé la jeuneſſe de *Chapelle*, qui devint grand partiſan du ſyſtême de philoſophie de ſon précepteur. Toutes les fois qu'il s'enivrait, il expliquait le ſyſtême aux convives; et lorſqu'ils étaient ſortis de table, il continuait la leçon au maître-d'hôtel.

L'amour, me dit-il, et le vin
Autrefois me firent connaître
Les grâces de cet art divin ;
Puis à Chaulieu l'épicurien
Je servis quelque temps de maître :
Il faut que Chaulieu soit le tien.

LETTRE IV.

A M. LE DUC DE BRANCAS,

En lui envoyant une épître pour M. le Régent. (1)

Sully, 1717.

MONSIEUR LE DUC,

Je crois qu'il suffit d'être malheureux et innocent pour compter sur votre protection, et je vous puis assurer que je la mérite. Je ne me plains point d'être exilé, mais d'être soupçonné de vers infames, également indignes, j'ose le dire, de la façon dont je pense et de celle dont j'écris. Je m'attendais bien à être calomnié par les mauvais poëtes, mais pas à être puni par un prince qui aime la justice. Souffrez que je vous présente une épître en vers que j'ai composée pour monseigneur le régent; si vous la trouvez digne de vous, elle le sera de lui, et je vous supplie de la lui faire lire dans un de ces momens qui sont toujours favorables aux malheureux, quand ce prince les passe avec vous. J'ai tâché d'éviter dans cet ouvrage les

(1) Voyez le volume d'*Epîtres*.

flatteries trop outrées et les plaintes trop fortes, et d'y être libre sans hardiesse. Si j'avais l'honneur d'être plus connu de vous que je ne le suis, vous verriez que je parle dans cet écrit comme je pense; et si la poésie ne vous en plaît pas, vous en aimeriez du moins la vérité.

Permettez-moi de vous dire que dans un temps comme celui-ci, où l'ignorance et le mauvais goût commencent à régner, vous êtes d'autant plus obligé de soutenir les beaux arts, que vous êtes presque le seul qui puisse le faire; et qu'en protégeant ceux qui les cultivent avec quelque succès, vous ne protégez que vos admirateurs; je ne me servirai point ici du droit qu'ont tous les poëtes de comparer leurs patrons à Mécène.

Ainsi que toi régissant des provinces,
Comblé d'honneurs et des peuples chéri,
L'heureux Mécène était le favori
Du Dieu des vers et du plus grand des princes;
Mais à longs traits goûtant la volupté,
Son premier dieu ce fut l'oisiveté.
Si quelquefois réveillant sa molleſſe,
Sa main légère entre Horace et Maron
Daignait toucher la lyre d'Apollon
Comme la Fare il chantait la paresse.
Pour toi, mêlant le devoir au plaisir,
Dans les travaux tu te fais un loisir;
Tu sais charmer au conseil comme à table.
Mécène à toi n'est pas à comparer,
Et je te crois, j'ose ici l'assurer,
Moins paresseux, et non pas moins aimable,

Heureux, monsieur le duc, ceux qui peuvent jouir de votre protection et de votre entretien. Pour moi, la seule grâce que je vous demande, est celle de vous voir.

LETTRE V.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

A Sully, le 20 juil. et 1717.

MONSIEUR,

Je ne sais si vous vous souviendrez de moi après l'honneur qu'on m'a fait de m'exiler. Souffrez que je vous demande une grâce : ce n'est point d'employer votre crédit pour moi, car je ne veux point vous proposer de vous donner du mouvement ; ce n'est point non plus d'aider à rétablir ma réputation, cela est trop difficile ; mais de me dire votre sentiment sur l'épître que je vous envoie. Elle ne verra le jour qu'autant que vous l'en jugerez digne ; et si vous voulez bien avoir la bonté de me faire voir toutes les fautes que vous y trouverez, je vous aurai plus d'obligation que si vous me feiez rappeler. Peut-être êtes-vous occupé à présent autour d'un alembic, et serez-vous tenté d'allumer vos fourneaux avec mes vers ; mais, je vous supplie, que la chimie ne vous brouille point avec la poésie.

Souvenez-vous des airs charmans
Que vous chantiez sur le Parnasse,
Et cultivez en même temps
L'art de Paracelse et d'Horace.

Jusques

Jusques au fond de vos fourneaux
Faites couler l'eau d'Hypocrène,
Et je vous placerai sans peine
Entre Homberg et Despréaux.

Jetez donc, Monsieur, un œil critique sur mon ouvrage; et si vous avez quelque bonté pour moi, renvoyez-le moi avec les notes dont vous voudrez bien l'accompagner. Vous voyez bien de quelle conséquence il est pour moi que cet ouvrage soit ignoré dans le public avant d'être présenté au Régent; et j'attends que vous me garderez le secret. Sur-tout ne dites point à M. le duc de *Sully* que je vous aye écrit; enfin que tout ceci soit, je vous supplie, entre vous et moi.

Je suis, &c.

LETTRE VI.

A MADAME LA MARQUISE DE MIMEURE.

A Sully, 1717.

Je vous écris de ces rivages
Qu'habitèrent plus de deux ans
Les plus aimables personnages
Que la France ait vus de long-temps:
Les Chapelles, les Manicamps:
Ces voluptueux et ces sages
Qui riaient, chantans, disputans
Sur ces bords heureux de la Loire,
Passaient l'automne et le printemps
Moins à philosopher qu'à boire.

Il serait délicieux pour moi de rester à Sully, s'il m'était permis d'en sortir. M. le duc de *Sully*

est le plus aimable des hommes, et celui à qui j'ai le plus d'obligation. Son château est dans la plus belle situation du monde; il y a un bois magnifique dont tous les arbres sont découpés par des poliſſons ou des amans qui se sont amusés à écrire leurs noms sur l'écorce.

A voir tant de chiffres tracés,
Et tant de noms entrelacés,
Il n'est pas mal-aisé de croire
Qu'autrefois le beau Céladon
A quitté les bords du Lignon
Pour aller à Sully sur Loire.

Il est bien juste qu'on m'ait donné un exil agréable, puisque j'étais absolument innocent des indignes chansons qu'on m'imputait. Vous seriez peut-être bien étonnée si je vous disais que dans ce beau bois dont je viens de vous parler, nous avons des *nuits blanches* comme à Sceaux. Madame de *la Vrillière*, qui vint ici pendant la nuit faire tapage avec madame de *Liſtenai*, fut bien surprise d'être dans une grande salle d'ormes, éclairée d'une infinité de lampions, et d'y voir une magnifique collation servie au son des instrumens, et suivie d'un bal où parurent plus de cent masques habillés de guenillons superbes. Les deux sœurs trouvèrent des vers sur leur assiette; on assure qu'ils sont de l'abbé *Courtin*. Je vous les envoie; vous verrez de qui ils sont. (*)

Après tous les plaisirs que j'ai à Sully, je n'ai

(*) Voyez les Poésies mêlées, volume de *Contes*.

plus à souhaiter que d'avoir l'honneur de vous voir à Ussé, et de vous donner des nuits blanches comme à madame de *la Vrillière*.

Je vous demande en grâce, Madame, de me mander si vous n'irez point en Touraine. J'irais vous saluer dans le château de M. d'*Ussé*, après avoir passé quelque temps à Preuilli chez M. le baron de *Breteuil*; c'est la moitié du chemin.

Ne me dédaignez pas, Madame, comme l'an passé. Songez que vous écrivites à *Roi*, et que vous ne m'écrivites point. Vous devriez bien réparer vos mépris par une lettre bien longue, où vous me manderiez votre départ pour Ussé; si non je crois que malgré les ordres du Régent j'irai vous trouver à Paris, tant je suis avec un véritable dévouement, &c.

LETTRE VII.

A M. ***

1717.

Jouissez, Monsieur, des plaisirs de Paris, tandis que je suis, par ordre du roi, dans le plus aimable château et dans la meilleure compagnie du monde. Il y a peut-être quelques gens qui s'imaginent que je suis exilé; mais la vérité est que M. le Régent m'a donné ordre d'aller passer quelques mois dans une campagne délicieuse, où l'automne amène beaucoup de personnes d'esprit; et ce qui vaut bien mieux, des gens d'un commerce

aimable, grands chaſſeurs pour la plupart, et qui paſſent ici les beaux jours à aſſaſſiner des perdrix.

Pour moi chétif, on me condamne
A reſter au ſacré vallon;
Je ſuis fort bien près d'Apollon;
Mais aſſez mal avec Diane.

Je chaſſe peu, je verſifie beaucoup; je rime tout ce que le haſard offre à mon imagination,

Et par mon démon lutiné
On me voit ſouvent d'un coup d'aile
Paſſer des fureurs de Lainé
A la douceur de Fontenelle.
Sous les ombrages toujours cois,
De Sully, ce ſéjour tranquille,
Je ſuis plus heureux mille fois
Que le grand prince qui m'exile
Ne l'eſt près du trône des rois.

N'allez pas, s'il vous plaît, publier ce bonheur dont je vous fais confidence, car on pourrait bien me laiſſer ici aſſez de temps pour y pouvoir devenir malheureux; je connais ma portée, je ne ſuis pas fait pour habiter long temps le même lieu.

L'exil aſſez ſouvent nous donne
Le repos, le loiſir, ce bonheur précieux
Qu'à bien peu de mortels ont accordé les Dieux;
Et qui n'eſt connu de perſonne
Dans le ſéjour tumultueux
De la ville que j'abandonne.
Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
Le bien pur et parfait où je n'oſais prétendre,
Eſt par fois, entre nous, ſi ſemblable à l'ennui,
Que l'on pourrait bien s'y méprendre.

Il n'a point encore approché de Sully ;
Mais maintenant dans le parterre
Vous le verrez, comme je croi,
Aux pièces du poëte Roi ;
C'eſt là ſa demeure ordinaire.

Cependant on me dit que vous ne fréquentez plus que la comédie italienne. Ce n'eſt pas là où ſe trouve ce gros dieu dont je vous parle.

J'entends dire que tout Paris
Eſt enchanté des attraits de la nouveauté ;
Que ſon goût délicat préfère
L'enjoûment agréable et fin
De Scaramouche et d'Arlequin
Au peſant et fade Molière.

LETTRE VIII.

A M. DE LA FAYE.

1718.

LA FAYE, ami de tout le monde,
Qui ſavez le ſecret charmant
De réjouir également
Le philoſophe, l'ignorant
Le galant à perruque blonde ;
Vous qui rimez comme Ferrand
Des madrigaux, des épigrammes,
Qui chantez d'amoureuſes flammes
Sur votre luth tendre et galant ;
Et qui même aſſez hardiment
Oſâtes prendre votre place
Auprès de Malherbe et d'Horace
Quand vous alliez ſur le Parnaſſe
Par le café de la Laurent.

Je voudrais bien aller aussi au Parnasse, moi qui vous parle ; j'aime les vers à la fureur ; mais j'ai un petit malheur, c'est que j'en fais de détestables ; et j'ai le plaisir de jeter tous les soirs au feu tout ce que j'ai barbouillé dans la journée.

Par fois je lis une belle strophe de votre ami M. de *la Motte*, et puis je me dis tout bas : *Petit misérable, quand feras-tu quelque chose d'aussi bien ?* Le moment d'après c'est une strophe peu harmonieuse et un peu obscure, et je me dis : *Garde-toi d'en faire autant.* Je tombe sur un psaume ou sur une épigramme ordurière de *Rousseau*, cela éveille mon odorat ; je veux lire ses autres ouvrages, mais le livre me tombe des mains : je vois des comédies à la glace, des opéra fort au-dessous de ceux de l'abbé *Pic*, une épître au comte d'*Ayen* qui est à faire vomir ; un petit voyage de Rouen fort insipide ; une ode à M. *Duché* fort au-dessous de tout cela ; mais ce qui me révolte et qui m'indigne, c'est le mauvais cœur qui perce à chaque ligne. J'ai lu son épître à *Marot*, où il y a de très-beaux morceaux ; mais je crois y voir plutôt un enragé qu'un poëte. Il n'est pas inspiré, il est possédé ; il reproche à l'un sa prison, à l'autre sa vieillesse ; il appelle celui-ci athée, celui-là maroufle. Où donc est le mérite de dire en vers de cinq pieds des injures si grossières ? Ce n'était pas ainsi qu'en usait M. *Despréaux* quand il se jouait aux dépens des mauvais

auteurs : auſſi ſon ſtyle était doux et coulant ; mais celui de *Rouſſeau* me paraît inégal, recherché, plus violent que vif, et teint, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, de la bile qui le dévore. Peut-on ſouffrir qu'en parlant de M. de *Crébillon*, il diſe qu'*il vient de ſa griffe Apollon moleſter*.

Quels vers que ceux-ci :

» Ce rimeur ſi ſucré
» Devient amer, quand le cerveau lui tinte,
» Plus qu'aloës, ni jus de coloquinte.

De plus toute cette épître roule ſur un raiſonnement faux ; il veut prouver que tout homme d'eſprit eſt honnête homme, et que tout ſot eſt fripon ; mais ne ferait-il pas la preuve évidente du contraire, ſi pourtant c'eſt véritablement de l'eſprit que le ſeul talent de la verſification ? Je m'en rapporte à vous et à tout Paris. *Rouſſeau* ne paſſe point pour avoir d'autre mérite ; il écrit ſi mal en proſe que ſon *factum* eſt une des pièces qui ont ſervi à le faire condamner. Au contraire celui de M. *Saurin* eſt un chef-d'œuvre, *et quid facundia poſſet, tum paruit*. Enfin voulez-vous que je vous diſe franchement mon petit ſentiment ſur MM. de *la Motte* et *Rouſſeau* ? M. de *la Motte* penſe beaucoup et ne travaille pas aſſez ſes vers ; *Rouſſeau* ne penſe guère, mais il travaille ſes vers beaucoup mieux : le point ſerait de trouver un poëte qui penſât comme *la Motte* et qui écrivit comme *Rouſſeau*, (quand *Rouſſeau* écrit bien, s'entend) mais,

Pauci, quos æquus amavit
Jupiter, aut ardens evexit ad æthera virtus,
Dis geniti, potuère. . . . . .

J'ai bien envie de revenir bientôt souper avec vous et raisonner de belles lettres : je commence à m'ennuyer beaucoup ici. Or il faut que je vous dise ce que c'est que l'ennui :

Car vous qui toujours le chassez,
Vous pourriez l'ignorer peut-être ;
Trop heureux si ces vers à la hâte tracés,
Ne vous l'ont déjà fait connaître !
C'est un gros dieu lourd et pesant,
D'un entretien froid et glaçant,
Qui ne rit jamais, toujours bâille ;
Et qui depuis cinq ou six ans
Dans la foule des courtisans
Se trouvait toujours à Versaille.

Au reste, je suis charmé que vous ne partiez pas sitôt pour Gènes (1) ; votre ambassade m'a la mine d'être pour vous un bénéfice simple. Faites-vous payer de votre voyage, et ne le faites point ; ne ressemblez point à ces politiques errans qu'on envoie de Parmes à Florence, et de Florence à Holstein, et qui reviennent enfin ruinés dans leur pays pour avoir eu le plaisir de dire *le roi mon maître*. Il me semble que je vois des comédiens de campagne qui meurent de faim après avoir joué le rôle de *César* et de *Pompée*.

(1) M. de *la Faye* était nommé envoyé extraordinaire à Gènes.

Non

Non cette brillante folie
N'a point enchaîné vos esprits:
Vous connaissez trop bien le prix
Des douceurs de l'aimable vie
Qu'on vous voit mener à Paris
En assez bonne compagnie;
Et vous pouvez bien vous passer
D'aller loin de nous professer
La politique en Italie.

LETTRE IX.

A M. DE GENONVILLE.

1718.

Ami que je chéris de cette amitié rare
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit la Fare:
Vous pour qui d'Apollon les trésors sont ouverts,
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'esprit et l'enjoûment, sans vice et sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers, comme vous, plaisaient à tout le monde:
Votre épître a charmé le pasteur de Sully;
Il se connaît au bon, et partant il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne tandis que *Plutus* tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise est dans la misère, et que tout ce qui était dans la mendicité nage

dans l'opulence. Eſt-ce une réalité? eſt-ce une chimère? la moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philoſophale dans les moulins à papier? *Law* eſt-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoiſonne de la drogue qu'il diſtribue à tout le monde? Se contente-t-on de richeſſes imaginaires? C'eſt un chaos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poéſie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville
Où certain écoſſais malin,
Comme la vieille ſibylle
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre deſtin;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;
Apollon dans ces climats
Vous prépare un riant aſile:
Voyez comme il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile.

Deux jéſuites en ce lieu,
Ouvriers de l'Evangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile,
Ils veulent nous prêcher demain;
Mais pour nous défaire ſoudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra ſur leur chemin
Que mettre un gros ſaint Auguſtin
C'eſt du poiſon pour les jéſuites.

LETTRE X.

A M. DE FONTENELLE.

De Villars, le premier septembre 1720.

Les dames qui sont à Villars, Monsieur, se sont gâtées par la lecture de vos *Mondes*. Il vaudrait mieux que ce fût par vos églogues ; et nous les verrions plus volontiers ici bergères que philosophes. Elles mettent à observer les astres un temps qu'elles pourraient beaucoup mieux employer, et comme leur goût décide des nôtres, nous nous sommes tous faits physiciens pour l'amour d'elles.

Le soir sur des lits de verdure,
Lits que de ses mains la nature,
Dans ces jardins délicieux,
Forma pour une autre aventure,
Nous brouillons tout l'ordre des cieux ;
Nous prenons Vénus pour Mercure ;
Car vous savez qu'ici l'on n'a
Pour examiner les planètes,
Au lieu de vos longues lunettes,
Que des lorgnettes d'opéra.

Comme nous passons la nuit à observer les étoiles, nous négligeons fort le soleil, à qui nous ne rendons visite que lorsqu'il a fait près des deux tiers de son tour. Nous venons d'apprendre tout à l'heure qu'il a paru de couleur de sang tout le matin ; qu'ensuite sans que l'air fût obscurci d'aucun nuage, il a perdu sensiblement de sa lumière.

et de sa grandeur : nous n'avons su cette nouvelle que sur les cinq heures du soir. Nous avons mis la tête à la fenêtre, et nous avons pris le soleil pour la lune, tant il était pâle. Nous ne doutons point que vous n'ayez vu la même chose à Paris.

C'est à vous que nous nous adressons, Monsieur, comme à notre maître. Vous savez rendre aimables les choses que beaucoup d'autres philosophes rendent à peine intelligibles, et la nature devait à la France et à l'Europe un homme comme vous pour corriger les savans, et pour donner aux ignorans le goût des sciences.

Or dites-nous donc, Fontenelles,
Vous qui par un vol imprévu,
De Dédale prenant les ailes,
Dans les cieux avez parcouru
Tant de carrières immortelles,
Où saint Paul avant vous a vu
Force beautés surnaturelles,
Dont très-prudemment il s'est tu :
Du soleil, par vous si connu,
Ne savez-vous point de nouvelles ?
Pourquoi sur un char tout sanglant
A-t-il commencé sa carrière ?
Pourquoi perd-il, pâle et tremblant,
Et sa grandeur et sa lumière ?
Que dira le Boulainvilliers (a)

(a) Le comte de *Boulainvilliers*, homme d'une grande érudition, mais qui avait la faiblesse de croire à l'astrologie. Le cardinal de *Fleuri* disait de lui qu'il ne connaissait ni l'avenir, ni le passé, ni le présent. Cependant il a fait de très-belles recherches sur l'histoire de France.

Sur ce terrible phénomène?
Va-t-il à des peuples entiers
Annoncer leur perte prochaine?
Verrons-nous des incurſions,
Des édits, des guerres ſanglantes,
Quelques nouvelles actions,
Ou le retranchement des rentes?
Jadis quand vous étiez paſteur
On vous eût vu ſur la fougère,
A ce changement de couleur
Du Dieu brillant qui nous éclaire,
Annoncer à votre bergère
Quelque changement dans ſon cœur.
Mais depuis que votre Apollon
Voulut quitter la bergerie
Pour Euclide et pour Varignon,
Et les rubans de Céladon
Pour l'aſtrolabe d'Uranie,
Vous nous parlerez le jargon
De calcul, de réfraction.
Mais daignez un peu, je vous prie,
Si vous voulez parler raiſon,
Nous l'habiller en poéſie;
Car ſachez que dans ce canton
Un trait d'imagination
Vaut cent pages d'aſtronomie. (1)

(1) C'eſt dans la réponſe de *Fontenelle* à ces vers que ſe trouve ce vers heureux:

Il faut des hochets pour tout âge.

LETTRE XI.

A M. LE CARDINAL DUBOIS. (a)

De Cambrai, juillet 1722.

UNE beauté qu'on nomme Rupelmonde,
Avec qui les amours et moi
Nous courons depuis peu le monde,
Et qui nous donne à tous la loi,
Veut qu'à l'instant je vous écrive.
Ma muse, comme à vous, à lui plaire attentive,
Accepte avec transport un si charmant emploi.

Nous arrivons, Monseigneur, dans votre métropole, où je crois que tous les ambassadeurs et tous les cuisiniers de l'Europe se sont donné rendez-vous. Il semble que tous les ministres d'Allemagne ne soient à Cambrai que pour faire boire la santé de l'empereur. Pour messieurs les ambassadeurs d'Espagne, l'un entend deux messes par jour, l'autre dirige la troupe des comédiens. Les ministres Anglais envoient beaucoup de courriers en Champagne, et peu à Londres. Au reste, personne n'attend ici votre éminence : on ne pense pas que vous quittiez le palais royal pour venir visiter vos ouailles. Vous seriez trop fâché, et nous aussi, s'il vous fallait quitter le ministère pour l'apostolat.

(a) Cette lettre est de 1722. On l'a imprimée plusieurs fois, mais on la donne ici sur l'original. Madame de *Rupelmonde* était fille du maréchal d'*Alegre*, mariée à un seigneur flamand, et mère du marquis de *Rupelmonde* tué en Bavière.

Puissent messieurs du congrès,
En buvant dans cet asile,
De l'Europe assurer la paix!
Puissiez-vous aimer votre ville,
Seigneur, et n'y venir jamais!
Je sais que vous pouvez faire des homélies,
Marcher avec un porte-croix,
Entonner la messe par fois
Et marmotter des litanies.
Donnez, donnez plutôt des exemples aux rois;
Unissez à jamais l'esprit à la prudence;
Qu'on publie en tous lieux vos grandes actions:
Faites-vous bénir de la France,
Sans donner à Cambrai des bénédictions.

Souvenez-vous quelquefois, Monseigneur, d'un homme qui n'a en vérité d'autre regret que de ne pouvoir pas entretenir votre éminence aussi souvent qu'il le voudrait, et qui de toutes les grâces que vous pouvez lui faire, regarde l'honneur de votre conversation comme la plus flatteuse.

LETTRE XII.

A M. DE CIDEVILLE,

CONSEILLER AU PARLEMENT DE ROUEN.

28 décembre 1723.

Deja de la Parque ennemie
J'avais bravé les rudes coups;
Mais je sens aujourd'hui tout le prix de la vie,
Par l'espoir de vivre avec vous.
Les vers que vous dicta l'amitié tendre et pure,
Embellis par l'esprit, ornés par la nature,

Ont ralumé dans moi de feux déjà glacés.
Mon génie excité m'invite à vous répondre :
Mais dans un tel combat que je me sens confondre !
En louant mes talens, que vous les surpassez !
Je ressens du dépit les atteintes secrètes.
Vos éloges touchans, vos vers coulans et doux,
S'ils ne me rendaient pas le plus vain des poëtes,
M'auraient rendu le plus jaloux.

Voilà tout ce que la fièvre et les suites misérables de la petite vérole peuvent me permettre. Le triste état où je suis encore m'empêche de vous écrire plus au long ; mais comptez, Monsieur, que rien ne peut m'empêcher d'être sensible toute ma vie à votre amitié, et que je mérite par ma tendresse et mon estime respectueuse pour vous.

LETTRE XIII.

A MADAME LA DUCHESSE DU MAINE.

TOUTES les princesses malencontreuses qui furent jadis retenues dans des châteaux enchantés par des nécromans, eurent toujours beaucoup de bienveillance pour les pauvres chevaliers errans à qui même infortune était advenue. Ma bastille, Madame, est la très-humble servante de votre Châlons ; mais il y a une trés-grande différence entre l'une et l'autre :

Car à Châlons les Grâces vous suivirent,
Les Jeux badins prisonniers s'y rendirent ;
Et tous ces enfans éperdus
Furent bien surpris quand ils virent

La fermeté, la paix, et toutes les vertus,
Qui près de vous se réunirent.

Cet aimable assemblage, si précieux et si rare, vous asservit les cœurs de tous les habitans.

On admira sur vos traces
Minerve auprès de l'Amour.
Ah! ne leur donnez plus ce Châlons pour séjour;
Et que les Muses et les Grâces
Jamais plus loin que Sceaux n'aillent fixer leur cour.

Vous avez, dit-on, Madame, trouvé, dans votre château, le secret d'immortaliser un âne.

Dans ces murs malheureux votre voix enchantée
Ne put jamais charmer qu'un âne et les échos;
On vous prendrait pour une Orphée:
Mais vous n'avez point su, trop malheureuse fée,
Adoucir tous les animaux.

Puissiez-vous mener désormais une vie toujours heureuse, et que la tranquillité de votre séjour de Sceaux ne soit jamais interrompue que par de nouveaux plaisirs. Les agrémens seuls de votre esprit peuvent suffire à faire votre bonheur.

Dans ses écrits le savant Malézieu
Joignit toujours l'utile à l'agréable
On admira dans le tendre Chaulieu
De ses chansons la grâce inimitable.
Il vous fallait les perdre un jour tous deux,
Car il n'est rien que le temps ne détruise;
Mais ce beau dieu qui les arts favorise,
De ses présens vous enrichit comme eux,
Et tous les deux vivent dans *Ludovise*.

LETTRE XIV.

A M. THIRIOT.

A TULLIE (*), *imité de Catulle la Faye.*

1730.

Que le public veuille ou non veuille ;
De tous les charmes qu'il accueille
Les tiens sont les plus raviſſans.
Mais tu n'es encor que la feuille
Des fruits que promet ton printemps.
O ma Tullie ! avant le temps
Garde-toi bien qu'on ne te cueille.

Je me meurs, mon cher *Thiriot* ; mais avant de mourir dans mon lit comme un fot, je viens de changer la dernière ſcène de *Tullie*. Recommandez bien à *Titus* d'en avertir nos ſeigneurs du parterre.

Mon valet de chambre arrive dans le moment, qui me dit que *Tullie* a joué comme un ange. Si cela eſt,

Ma Tullie, il eſt déjà temps ;
Allons, vîte que l'on te cueille.

Venez, mon cher ami, me dire des nouvelles.

(*) L'actrice qui jouait le rôle de *Tullie* dans Brutus.

LETTRE XV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce 10 janvier 1731.

Je ne l'ai plus, aimable Cideville,
Ce don charmant, ce feu sacré, ce dieu
Qui donne aux vers un tour tendre et facile,
Et qui dictait à la Faye, à Chaulieu
Conte, dixain, épître, vaudeville.
Las! mon démon de moi s'est retiré.
Depuis long-temps il est en Normandie:
Donc quand voudrez, par Phébus inspiré,
Me défier aux combats d'harmonie,
Pour que je sois contre vous préparé
Renvoyez-moi, s'il vous plaît, mon génie.

Adieu; comptez toujours sur la plus tendre amitié de l'hypocondre *V.*

LETTRE XVI.

A M. DE MONCRIF.

mars 1732.

Muse aimable, muse badine,
Esprit juste et non moins galant,
Vous ressemblez bien mieux à la Fare, à Ferrand
Que je ne ressemble à Racine.

Grand-merci de vos bontés; j'y suis plus sensible qu'à des battemens de mains. (1)

(1) La tragédie d'Eryphile venait d'être représentée avec applaudissement.

Mon cher et aimable *Tithon*, j'ai été deux fois à votre palais sans pouvoir saluer son Alteſſe. J'avais auſſi à vous prier de paſſer chez madame de *Fontaine-Martel*, qui ſe vante d'avoir quelque choſe à vous dire. Recevez donc par écrit mon invitation de venir la voir. Si vous rencontrez dans votre palais *Rhadamiſte* et *Palamède*, ayez la bonté, je vous prie, de lui dire des choſes bien tendres de la part de ſon admirateur. A l'égard de votre prince, je me ſuis écrié à ſa porte:

J'ai par deux fois votre Alteſſe ratée:
Cela veut dire, hélas, tout ſimplement,
Que ma muſe deux fois s'eſt en vain préſentée
Pour vous faire ſon compliment.
Heureux qui ſerait à portée
De rater effectivement
Votre perſonne tant vantée!
Il n'en ferait rien ſurement.

Cela eſt un peu irrégulier à préſenter à un ſaint abbé comme monſeigneur le comte de *Clermont*; mais pour vous qui n'êtes point *in ſacris*, vous pouvez lire de ces ſottiſes. Faites ma cour en proſe à ce prince aimable, et brûlez mes vers; j'y gagnerai beaucoup.

Adieu. Cela eſt honteux que vous ne faſſiez plus de vers. Ce ſiècle-ci a plus beſoin que jamais de grâces et de bon goût. Il faut que vous travailliez.

LETTRE XVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, le 10 de juillet 1732.

Oui, je vais, mon cher Cideville,
Vous envoyer inceſſamment
La pièce où j'unis hardiment
Et l'Alcoran et l'Evangile,
Et juſtaucorps et doliman,
Et la babouche et le bas blanc,
Et le plumet et le turban,
Comme votre muſe facile
Me l'a dit très-élégamment.

Vous y verrez aſſurément
Des airs français, du ſentiment
Avec la fierté de l'Aſie.
Vous concilierez aiſément
Les diſcours de notre patrie
Avec les mœurs d'un ottoman;
Car vous avez (et dans la vie
C'eſt ſans doute un grand agrément)
D'un chrétien la galanterie,
Et la vigueur d'un muſulman.

Mon dieu, mon cher *Cideville*, que vous écrivez bien, et que j'ai de plaiſir à recevoir de vos lettres! je m'attirerais ce plaiſir-là plus ſouvent, mais comment trouver un inſtant au milieu des maladies, des affaires, et des comédiens, gens plus difficiles à mener que mes Turcs. L'abbé *Linant* va faire une tragédie.

Macte animo, generoſe puer, ſic itur ad aſtra.

Pendant ce temps-là on joue les cinq sens à l'opéra, à la comédie française, à l'italienne, et à la foire. On ne saurait trop parler de ces messieurs-là, à qui vous avez plus d'obligation qu'un autre. Les miens sont plus faibles que jamais, et il ne me reste que du sentiment.

Vous savez que le parlement de Paris vient de finir sa comédie et de reprendre ses séances. Voilà, mon cher ami, toutes les nouvelles des spectacles.

J'ai reçu par la poste de Hollande un exemplaire de la nouvelle édition de mes ouvrages; il y a bien des fautes. Ces messieurs ont affecté sur-tout, quand ils ont vu deux leçons dans quelque passage, d'imprimer le plus dangereux et le plus brûlable. J'empêcherai qu'il n'en entre en France, et je prierai *Jore* de mettte quelques cartons aux exemplaires qu'il a chez lui.

Adieu. *Formont* ne m'écrit point. Je vous embrasse, et lui aussi, de tout mon cœur.

LETTRE XVIII.

A MADEMOISELLE DE LUBERT.

A Fontainebleau, ce 29 octobre 1732.

MUSE ET GRACE,

MADAME de *Fontaine-Martel* m'a envoyé votre lettre, pour me servir de consolation dans l'exil où je suis à Fontainebleau. Je vois que vous êtes instruite des tracasseries que j'ai eues avec

mon parlement, et de la combuſtion où toute la cour a été pendant trois ou quatre jours, au ſujet d'une mauvaiſe comédie que j'ai empêché d'être repréſentée. J'ai eu un crédit étonnant en fait de bagatelles, et j'ai remporté des victoires ſignalées ſur des choſes où il ne s'agiſſait de rien du tout. Il s'eſt formé deux partis : l'un de la reine et des dames du palais, et l'autre des princeſſes et de leurs adhérens. La reine a été victorieuſe, et j'ai fait la paix avec les princeſſes. Il n'en a coûté pour cette importante affaire que quelques petits vers médiocres, mais qui ont été trouvés fort bons par celles à qui ils étaient adreſſés ; car il n'y a point de déeſſe dont le nez ne ſoit réjoui de l'odeur de l'encens. Que j'aurais de plaiſir à en brûler pour vous, Muſe et Grâce ! Mais il faut vous le déguiſer trop adroitement ; il faut vous cacher preſque tout ce qu'on penſe.

Je n'oſe dans mes vers parler de vos beautés
Que ſous le voile du myſtère.
Quoi ! ſans art je ne puis vous plaire,
Lorſque ſans lui vous m'enchantez ?

Non, Muſe et Grâce, il faut que vous vous accoutumiez à vous entendre dire naïvement qu'il n'y a rien dans le monde de plus aimable que vous, et qu'on voudrait paſſer ſa vie à vous voir et à vous entendre. Il faut que vous raccommodiez le parlement avec la cour, afin que vous puiſſiez venir ſouper très-fréquemment chez madame de

Fontaine-Martel; car si vous restez à Tours seulement encore quinze jours, il y aura assurément une députation du Parnasse pour venir vous chercher. Elle sera composée de ceux qui font des vers, de ceux qui les récitent, de ceux qui les notent, de ceux qui les chantent, de ceux qui s'y connaissent. Il faudra que tout cela vienne vous enlever de Tours, ou s'y établir avec vous. Je me mêlerai parmi messieurs les députés, et je vous dirai :

Un parlement n'est nécessaire
Que pour tout maudit chicaneur ;
Mais les gens d'esprit et d'honneur
Font du plaisir leur seule affaire.
Plaignez leur destin rigoureux :
Six semaines de votre absence
Les ont tous rendus malheureux ;
Rendez-vous à leur remontrance,
Et revenez vivre avec eux.
Tout en ira bien mieux en France.

Permettez-moi d'assurer M. le président de *Lubert* de mes respects, et daignez m'honorer de votre souvenir.

LETTRE XIX.

A M. DE CIDEVILLE.

A Paris, ce samedi 15 novembre 1732.

J'ARRIVE de Fontainebleau, mon cher ami; mais ne croyez pas que j'arrive de la cour. Je ne me suis point gâté dans ce vilain pays.

J'ai

J'ai hanté ce palais du vice,
Où l'on fait le bien par caprice,
Et le mal par un goût réel,
Où la fortune et l'injuſtice
Ont un hommage univerſel;
Mais loin d'y faire un ſacrifice,
J'ai bravé ſur leur maître autel
Ces dieux qu'adore l'avarice;
J'ai porté mon air naturel
Dans le centre de l'artifice.
Ce poiſon ſubtil et mortel,
Que l'on avale avec délice,
Me ſemblait plus amer que fiel;
Je l'ai renverſé comme Ulyſſe;
Je n'ai point bu dans ce calice
Tant vanté par Machiavel.
Le pied ferme, et l'œil vers le ciel,
J'étais au bord du précipice:
J'en fus ſauvé par l'Eternel;
Car on peut aller au b....
Sans y gagner la....

Je me rends tout entier, mon cher *Cideville*, aux doux plaiſirs de l'amitié. Je vous écris en liberté, je jouis de la douceur de vous dire combien je vous ſuis attaché. Je voulais vous écrire tous les jours, mais la vie diſſipée que je menais à Fontainebleau, me rendait le plus pareſſeux ami du monde.

Je n'ai point répondu, ce me ſemble, à une de vos dernières lettres où vous me parliez de ce divertiſſement en trois actes. Je ne ſais comment j'avais pu oublier un article qui me paraît ſi important. Je viens de relire la lettre où vous m'en

parlez ; vous me semblez indécis sur le choix du second acte. J'imagine qu'à présent vous ne l'êtes plus, et que vous avez pris votre parti à la campagne. Vous vous serez aperçu, en essayant dans votre imagination les sujets que vous vous proposiez, qu'il y en a toujours un qui se fait faire malgré qu'on en ait. Le goût se détermine tout seul vers le sujet pour lequel on se sent du talent.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies...

Je crois donc votre sujet trouvé et travaillé malgré vous.

Mox, ubi publicas
Res ordinaris, grande munus
Cecropio repetes cothurno.

C'est ce qu'*Horace* écrivait à l'autre *Cideville*; et cela ne veut dire autre chose sinon, quand vous aurez jugé vos procès, vous recommencerez votre opéra.

On a rejoué ici Zaïre ; il y avait honnêtement du monde, et cela fut assez bien reçu, à ce qu'on m'a dit. Il n'en est pas de même de *Biblis* et de son frère *Caunus*, mais on y va, quoiqu'on en dise du mal. L'opéra est un rendez-vous public où l'on s'assemble à de certains jours, sans savoir pourquoi : c'est une maison où tout le monde va, quoiqu'on dise du mal du maître, et qu'il soit ennuyeux. Il faut au contraire bien des efforts pour attirer le monde à la comédie, et je vois presque toujours que le plus grand succès d'une bonne tragédie n'approche pas de celui d'un opéra médiocre.

La comédie de la cour et du parlement vient de finir par un acte fort agréable, et tout le monde

paraît content. Ce n'eſt pas que l'intrigue de la pièce ne puiſſe recommencer, mais je ne me mêle pas de ces farces-là.

Un jeune conſeiller de nos enquêtes, nommé M. de *Monteſſu*, avait pris le parti de ne point aller au lieu que le roi lui avait donné pour ſa retraite, et s'était tapi à Paris chez la demoiſelle *Labaté*, comédienne aſſez médiocre, mais aſſez jolie catin. Il eſt mort incognito de la petite vérole, au grand étonnement des connaiſſeurs qui s'attendaient à un autre genre de maladie.

A propos de comédienne, ſi vous n'avez point vu mes petits verſiculets pour la demoiſelle *Gauſſin*, je vous les enverrai. Vous avez des droits ſur mes ouvrages, et vous en aurez ſur moi toute ma vie.

Mandez-moi, un peu, je vous prie, ſi vous avez vu l'épouſe de *Gilles Berniéres*, et ſi M. le marquis ſe trouve bien de ſon ménage. M. le marquis ne m'a pas écrit un petit mot.

LETTRE XX.

A M. DE CIDEVILLE.

8 décembre 1732.

Je vous envoyai l'autre jour
L'abrégé d'un pélérinage
Que je fis en certain ſéjour
Où vous faites ſouvent voyage,
Ainſi qu'au temple de l'Amour.
Pour ce dernier n'y veux paraître,
J'y ſuis dès long-temps oublié,
Mais pour celui de l'amitié,
C'eſt avec vous que j'y veux être.

Or cette fredaine du *Temple du goût* doit être montrée à très-peu de monde ; et sur-tout qu'on n'en tire point de copie. Il y a plaisir d'avoir affaire à gens discrets comme vous. J'aurais dû, mon cher *Cideville*, vous donner une belle place dans ce temple. Si le cardinal de *Polignac* vous connaissait, il vous y aurait placé lui-même.

Je vous supplie de ne laisser sortir aucune Zaïre de vos mains sans l'errata que j'ai envoyé à *Jore*, et de vouloir bien attendre, pour la rendre publique à Rouen, qu'elle paraisse à Paris. Vous devez avoir les premières prémices, mais Paris doit avoir les secondes, ensuite Rouen doit avoir le pas. Il faut que les choses soient dans les règles.

LETTRE XXI.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Moi qui dans mes amusemens
Cherchant quelque sage lecture,
Lis très-peu les nouveaux romans
Et beaucoup la sainte Ecriture ;
Hier je lisais l'aventure
De ce bon père des croyans,
Qui de Dieu chantant les louanges,
Vit arriver dans son réduit,
Vers les approches de la nuit,
Une visite de trois anges.

J'ai reçu, Madame, le même honneur dans mon trou de la rue de Long-pont, et de ce jour-là j'ai cru aux divinités comme *Abraham*. Mais la

différence fut que le trio céleſte ſoupa chez ce bon homme, et que vous n'avez pas daigné ſouper chez moi, crainte de faire méchante chère. Si vous aviez effectivement la bonté qu'on attribue à votre eſpèce divine, vous auriez fait une cène dans mon hermitage; mais votre apparition ne fut plus une apparition angélique.

Et pour revenir à la fable,
Pour moi beaucoup plus vraiſemblable,
Et dont vous aimez mieux le tour,
Je reçus chez moi l'autre jour
De déeſſes un couple aimable,
Conduites par le Dieu d'Amour;
Du paradis l'heureux ſéjour
N'a jamais rien eu de ſemblable.

Le dieu d'amour n'avait point une perruque blonde, ſes cheveux n'étaient pas ſi dérangés que les boulets du fort de Kehl le feſaient craindre, et il avait beaucoup d'eſprit. Il n'appartient pas à un mortel qui loge vis-à-vis Saint-Gervais d'oſer ſupplier la déeſſe vice-reine de Catalogne, l'autre déeſſe et cet autre dieu, de daigner venir boire du vin de Champagne au lieu de nectar, de quitter leurs palais pour une chaumière, et bonne compagnie pour un malade.

Ciel! que j'entendrais s'écrier
Mariane, ma cuiſinière,
Si la ducheſſe de Saint-Pierre,
Du Chatelet et Forcalquier
Venaient ſouper dans ma tannière!

Mais après la fricassée de poulets et les chandelles de Charonne, que ne doit-on pas attendre de votre indulgence !

Les Dieux sont bons, ils daignent tout permettre
Aux gens de bien qui leur offrent des vœux.
Le cœur suffit, le cœur est tout pour eux,
Et c'est le mien qui dicta cette lettre.

LETTRE XXII.

A M. DE MONCRIF.

11 avril 1733.

Du Dieu du goût j'ai le temple pollu,
Du Dieu d'amour vous ornerez l'empire,
Car vous avez mentule, plume et lyre;
Vous savez *plaire*, aimer, chanter, écrire:
Moi je n'ai rien qu'un talent mal voulu,
Honni des sots, et qu'on prend pour satire.
Dont je verrai mon temple vermoulu.
Vous, vous serez baisé, fredonné, lu,
Claqué sur-tout, heureux comme un élu;
Et moi sifflé; mais je ne fais qu'en rire.

Du milieu de votre empire, rendez-moi un bon office, s'il vous plaît. Ce grand lévrier de *Crébillon* fils a envoyé à son singulier père ce misérable *Temple*, pour être lu et approuvé. On prétend qu'on l'a remis ès mains d'une vieille muse, qui est la gouvernante de M. de *Crébillon*; et cette vieille a dit qu'elle ferait tenir le paquet à Berci. Mais si vous ne daignez vous en faire informer par vos gens, le Temple du goût ira à tous les diables.

Ce n'eſt pas encore tout, car ils diſent que M. de *Crébillon* laiſſera manger mon Temple par ſes chats, et qu'il ſera long-temps ſans le lire; et il fera bien; car il vaut mieux qu'il achève Catilina, que de perdre ſon temps à lire mes guenilles. Cependant ſi vous vouliez un peu le preſſer, il aurait du temps pour lire mon Temple et pour achever ſon divin Catilina. Ecrivez-lui donc un petit mot, mon aimable *Quin-monte*. Je vous ſouhaite, et à *Lull-braſſ*, tout le plaiſir que nous aurons mardi. Je ne ſortirai que ce jour-là, et je ſerai à midi au parterre. *I love you with all my heart.*

LETTRE XXIII.

A M. DE MONCRIF.

1733.

Il faut ſe lever de bon matin pour voir les princes et meſſieurs leurs confidens. Il n'y a pas moyen, mon cher *Moncrif*, que quelqu'un qui arrive à midi trouve un chat à l'hôtel de Clermont. Je venais vous faire une propoſition hardie: c'était de m'aider à travailler auprès de ſon Alteſſe pour obtenir de lui qu'il honorât nos dîners des dimanches de ſa préſence.

Madame de *Fontaine-Martel* diſait à ce propos:

Puiſſe-t-il ſans cérémonie,
Au ſaint jour de l'Epiphanie,
Dîner avec les arts dont lui ſeul eſt l'appui!
Ah! s'il venait dans cet aſile,
Nous ferions plus de cas d'un prince tel que lui
Que des trois rois de l'Evangile.

Voilà ce que nous chantions madame la baronne et moi chétif. Mais comment faire pour obtenir cette faveur? Ce n'eſt pas mon affaire, c'eſt la vôtre.

Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.

Vous qui ſavez ce ſecret, enſeignez-nous comme il faut s'y prendre.

LETTRE XXIV.

A MADAME LA DUCHESSE DE SAINT-PIERRE.

1733.

Les lettres charmantes que vous écrivez, Madame, et celles qu'on vous envoie, tournent la tête aux gens qui les voient, et donne une furieuſe envie d'écrire. Mais je n'oſe plus écrire en proſe depuis que je vois la vôtre et celle de votre amie.

Ce ſtyle aimable et gracieux,
Et cette proſe ſi polie,
Me font voir que la poéſie
N'eſt pas le langage des Dieux.

Je ſuis réduit à ne vous parler qu'en vers par vanité, car ſi vous et votre amie vous vous aviſiez jamais de faire des vers, je n'oſerais plus en faire. Vous avez pris pour vous toutes les grâces de l'eſprit et du ſentiment, il ne me reſte plus que des rimes. Je vous rimerai donc que

Dans l'aſile de ma retraite
Je fuyais les chagrins, j'ai trouvé le bonheur;
Occupé ſans tumulte, amuſé ſans langueur,
Je mépriſe le monde, et je vous y regrette;

L'étude

L'étude et l'amitié me retiennent sous leur loi,
Sage, heureux à la fois, dans une paix profonde
Je bénis mon destin d'être ignoré du monde;
Mais il sera plus doux si vous pensez à moi.

Permettez, Madame, que j'assure M. de *Forcalquier* de mon tendre dévouement.

J'aime sa grâce enchantereſſe;
Il parle avec esprit et pense sagement:
Nos vieux barbons font cas de son discernement,
Et notre brillante jeunesse
Veut imiter son enjoûment;
Avec tant d'agrémens qui le suivent sans cesse
N'obtiendra-t-il jamais celui d'un régiment?

LETTRE XXV.

A M. DE CIDEVILLE.

14 auguſte 1733.

Il y a bien long-temps, mon charmant ami, que je ne réponds qu'en vile prose à vos agaceries poëtiques qui ont si fort l'air des lettres de *Chaulieu*, de *Ferrand* ou de *la Faye*,

Mais une triste maladie,
Des affaires le poids fatal
Ont long-temps ma voix affaiblie;
Je ne chante plus qu'Emilie:
Encor la chanté-je bien mal.

J'ai montré à *Emilie* votre ingénieuse lettre. *Emilie* a répondu comme *Benserade* à *Dangeau*, au nom des filles de la reine:

Vous demandez si bien qu'on ne peut refuser.

Elle m'a donc donné la permiſſion de vous envoyer les vers en queſtion, à condition que vous les renverrez ſans les avoir copiés. Je ſuis ſûr que vous ſerez fidelle, car c'eſt l'amitié qui vous fait ſavoir les ordres de la beauté. Elle a été extrêmement contente de ces vers de votre façon :

Je l'adore comme les Dieux
Qu'on invoque ſans les connaître.

Permettez-moi, s'il vous plaît, d'ajouter à cette penſée,

Une petite différence
Eſt entre Emilie et les Dieux :
C'eſt que plus on s'informe d'eux,
Et moins alors on les encenſe.
Mais celle que vous adorez
Mérite un peu mieux votre hommage ;
Sachez que quand vous la verrez,
Vous l'invoquerez davantage.

Quelle eſt donc, me direz-vous, cette divinité ? Eſt-ce quelque madame de *la Rivaudaye* ? Eſt-ce une perſonne en l'air ? Non, mon cher *Cideville*.

Je vais, ſans vous dire ſon nom,
Satisfaire un peu votre envie.
Voici ce que c'eſt qu'Emilie :
Elle eſt belle et ſait être amie,
Elle a l'imagination
Toujours juſte et toujours fleurie ;
Sa vive et ſublime raiſon
Quelquefois a trop de ſaillie ;
Elle a chaſſé de ſa maiſon
Certain enfant tendre et fripon,
Mais retient la coquetterie ;

Elle a, je vous jure, un génie
Digne d'Horace et de Newton,
Et n'en passe pas moins sa vie
Avec le monde qui l'ennuie,
Et des banquiers de Pharaon.

Je vais lui montrer ce portrait-là, et je vous réponds qu'il est si vrai, qu'elle est la seule qui ne s'y reconnaîtra pas. Pour moi qui lui suis attaché à proportion de son mérite, ce qui veut dire infiniment,

Ne croyez pas qu'un tel hommage
Soit l'effet d'un peu trop d'ardeur:
L'amour serait votre partage,
A moi n'appartient tant d'honneur.
Grands Dieux! (s'il en est d'autres qu'elle)
Ayez de moi quelque pitié;
Ecartez une ardeur cruelle
Qui corromprait mon amitié!
L'amitié jamais ne s'altère;
Elle rend sagement heureux,
Sans emportement, sans mystère.
L'amour aurait plus de quoi plaire;
Mais c'est un fou trop dangereux.
On a des momens si fâcheux
Avec gens de ce caractère!

Adieu; vous êtes *Emilie* en homme, et elle est *Cideville* en femme. Notre ami *Formont* m'a écrit une lettre sur *Locke*, dans laquelle je crois qu'il ne s'est pas assez souvenu des sentimens de ce philosophe. Je veux lui écrire sur cet article.

Pardon, aimable *Cideville*, je ne vous écris

point de ma main, mais je suis si malade qu'il n'y a que mon cœur en vie.

Renvoyez l'*Epître à Emilie*; vous verrez que je hais *Rousseau*, mais qui ne sait pas haïr, ne sait pas aimer.

LETTRE XXVI.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, le 29 d'auguste 1733.

VOTRE lettre, Monsieur, pouvait seule me dédommager de votre charmante conversation. La divine *Emilie* savait combien je vous étais attaché, et sait à présent combien je vous regrette. Elle connaît ce que vous valez, et elle mêle ses regrets aux miens: c'est une femme que l'on ne connaît pas; elle est assurément bien digne de votre estime et de votre amitié. Regardez-moi comme son secrétaire; écrivez-lui et écrivez moi malgré les amusemens que vous donnent les femmes d'Avignon.

On a déjà enlevé à Londres la traduction anglaise de mes lettres. C'est une chose assez plaisante que la copie paraisse avant l'original; j'ai heureusement arrêté l'impression du manuscrit français, craignant beaucoup plus le clergé de la cour de France que l'Eglise anglicane.

On brûlait autrefois les gens
Pour un peu de philosophie;
Aujourd'hui les gens de bon sens
Ne sont brûlés qu'en l'autre vie.

Vous me demandez l'*Epître à Emilie*; mais vous savez bien que c'est à la divinité même, et non à l'un de ses prêtres, qu'il faut vous adresser, et que je ne peux rien faire sans ses ordres. Vous devez croire qu'il est impossible de lui désobéir. Vous avez bien raison de dire que vous auriez voulu passer votre vie auprès d'elle. Il est vrai qu'elle aime un peu le monde :

Cette belle ame est d'une étoffe
Qu'elle brode en mille façons ;
Son esprit est très-philosophe,
Et son cœur aime les pompons.

Mais les pompons et le monde sont de son âge, et son mérite est au-dessus de son âge, de son sexe et du nôtre.

J'avoûrai qu'elle est tyrannique :
Il faut, pour lui faire sa cour,
Lui parler de métaphysique
Quand on voudrait parler d'amour.

Mais moi qui aime assez la métaphysique, et qui préfère l'amitié d'*Emilie* à tout le reste, je n'ai aucune peine à me contenir dans mes bornes.

Ovide autrefois fut mon maître,
C'est à Locke aujourd'hui de l'être.
L'art de penser est consolant
Quand on renonce à l'art de plaire.
Ce sont deux beaux métiers vraiment,
Mais où je ne profitai guère.

J'aurais du moins fait quelque profit dans l'art de penser entre *Emilie* et vous; j'aurais été l'ad-

mirateur de tous deux ; je n'aurais jamais été jaloux des préférences que vous méritez. J'aurais dit de sa maison comme *Horace* de celle de *Mécène* :

Nil mihi officit unquam,
Ditior hic aut est quia doctior. Est locus uni-
Cuique suus.

Mais vous allez courir à Avignon : *Emilie* est toujours à la cour, et cette divine abeille va porter son miel aux bourdons de Versailles. Pour moi je reste presque toujours dans ma solitude, entre la poésie et la philosophie.

Je connais fort M. de *Caumont* de réputation, et c'en est assez pour l'aimer. Si je peux me flatter de votre suffrage et du sien, *sublimi feriam sidera vertice.*

LETTRE XXVII.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

1733.

Je vous envoie, Madame, cette *Epître sur la calomnie*, qui ne mérite votre attention que par la personne à qui elle est adressée. (1)

Daignez donc parcourir de vos yeux pleins d'attraits
Ces vers contre la calomnie ;
Ce monstre dangereux ne vous blessa jamais ;
Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
Votre esprit sage et mesuré,
Non moins indulgent qu'éclairé,

(1) A madame du *Châtelet*. Voyez le volume d'*Epîtres*.

Plaint nos travers au lieu d'en rire,
Excuſe quand il peut médire ;
Et des vices de l'univers
Votre vertu, mieux que mes vers,
Fait à tout moment la ſatire.

Je joins à mon obéiſſance une petite œuvre de ſurérogation : *La mule du pape*. C'eſt une ſatire que j'ai retrouvée dans mes paperaſſes. Vous me pardonnerez bien de m'être un peu émancipé ſur le ſaint père. J'ai l'honneur d'être réuni avec les janſéniſtes par une honnête averſion pour la cour de Rome ; mais je vous ſuis bien plus attaché que je ne hais le pape, et j'aime mille fois mieux chanter vos louanges que de me moquer de la cour romaine.

LETTRE XXVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 27 ſeptembre 1733.

L'AUTRE jour l'amitié, d'un air ſimple et facile,
Vint m'apporter des vers écrits en ma faveur.
Ils ſont, tu le vois bien, du charmant Cideville,
Dit-elle, et tu connais l'air tendre et ſéducteur
Dont cet ingénieux paſteur,
Par ſes accens nouveaux à ſon gré reſſuſcite
Les ſons du doux Virgile et ceux de Théocrite ;
Mais il t'a prodigué dans ſon ſtyle enchanteur
Tous les éloges qu'il mérite.

Quelle faible réponſe, mon aimable ami, à votre charmante églogue, et que j'ai de remords de

vous payer si tard et si mal! N'accusez point ma paresse ; mon cœur sur-tout n'est point paresseux, mais vous savez que ma détestable santé me met quelquefois dans l'impuissance de penser et d'écrire ; cela met dans ma vie des vides effroyables. Il faut quelquefois que je demeure plusieurs jours privé de la consolation des belles lettres et de la douceur de votre commerce. Moi qui voudrais, vous le savez bien, passer ma vie entre ces lettres et vous, faut-il que je ne la passe presque qu'en regrets! L'abbé *Linant*, ou plutôt *Linant* qui n'est plus abbé vient d'arriver, toujours rempli de vous. Il lui faudra du temps pour reprendre l'habitude de la vie inquiète et tumultueuse de Paris, après avoir joui d'une si douce tranquillité auprès de vous. Il est bien mal logé chez moi, mais ce n'est pas ma faute, c'est la sienne. Il a trouvé en arrivant un compagnon que je lui ai donné, et dont je crois qu'il sera content. C'est un jeune homme nommé *le Febvre*, qui fait aussi des vers harmonieux, et qui est né, comme *Linant*, poëte et pauvre. Je voudrais bien que ma fortune fût assez honnête pour leur rendre la vie plus agréable ; mais n'ayant point de richesses à leur faire partager, ils daignent partager ma pauvreté. Je ne suis pas comme la plupart de nos parisiens, j'aime mieux avoir des amis que du superflu ; et je préfère un homme de lettres à un bon cuisinier et à deux chevaux de carosse. On en a toujours

assez pour les autres quand on sait se borner pour soi. Rien n'est si aisé que d'avoir du superflu. Voilà une morale que M. le marquis (1) ne goûtera pas, mais qui est sûrement de votre goût.

A l'heure que je vous parle, mes deux amis sont à la comédie, à une pièce nouvelle d'un nommé *la Chaussée*, intitulée *La fausse antipathie*. Ce titre a l'air de *Marivaux*; mais *Marivaux* ne fait pas des vers, et *la Chaussée* en fait de très-bons, du moins dans le genre didactique. Ce n'est pas un bon préjugé pour le genre de la comédie.

Adieu; sur nos vieux jours nous irons ensemble aux premières représentations.

LETTRE XXIX.

A M. L'ABBÉ DE SADE.

A Paris, 25 de novembre 1733.

J'INTERROMPS mon agonie pour vous dire que vous êtes une créature charmante. Vous m'avez écrit une lettre qui me rendrait la santé, si quelque chose pouvait me guérir.

On dit que vous allez être prêtre et grand-vicaire: voilà bien des sacremens à la fois dans une famille. C'est donc pour cela que vous me dites que vous allez renoncer à l'amour.

Ainsi donc vous vous figurez,
Alors que vous posséderez

(1) M. de *Lezeau*.

Le juſte nom de grand-vicaire,
Qu'auſſi-tôt vous renoncerez
A l'amour, au talent de plaire.
Ah! tout prêtre que vous ſerez,
Mon cher ami, vous aimerez :
Fuſſiez-vous évêque ou ſaint-père,
Vous aimerez et vous plairez,
Voilà votre vrai miniſtère ;
Et toujours vous réuſſirez
Et dans l'Egliſe et dans Cythère.

Vos vers et votre proſe ſont bien aſſurément d'un homme qui ſait plaire. Je ſuis ſi malade que je ne vous en dirai pas davantage ; et d'ailleurs que pourrais-je vous dire de mieux, ſinon que je vous aime de tout mon cœur.

J'ai envoyé trois Henriades de la nouvelle édition à M. de *Caumont*. Je ne lui écris point, et à vous je ne vous écris guère, car je n'en peux plus.

Adieu; conſervez bien votre ſanté; il eſt affreux de l'avoir perdue et d'aimer le plaiſir. *Vale, vale.* Ne parlez pas à madame *du Châtelet* de ſon anglais ; c'eſt un ſecret qu'il faut qu'elle vous apprenne. Adieu ; je vous ſerai attaché tout le temps de ma courte et chienne de vie.

LETTRE XXX.

A M. LE MARQUIS D'USSÉ.

1734.

MONSIEUR,

LA fille d'un de vos meilleurs amis, beaucoup plus aimable encore que son père, a été également touchée de votre souvenir et de la manière dont vous l'exprimez. Elle a cru d'abord que l'épitre était de monsieur votre fils, au feu brillant qui règne dans vos vers; mais sachant que votre imagination a toujours la grâce et la vigueur de la jeunesse, elle a bien vu que l'ouvrage est de vous. Quoique vous m'ayez adressé la lettre, Monsieur, je sens que ce n'était qu'un fidéi-commis pour madame *du Châtelet.*

Je ne suis rien qu'un prête-nom;
Votre épître a paru si belle
Et si neuve, et d'un si bon ton,
Que sans doute elle était pour elle.

Je ne sais pas comment vous pouvez vous défier de votre raison, quand vous la faites parler d'une manière si charmante.

Si d'Horace le doux langage,
Et la prose de Cicéron,
La vérité, le badinage,
Si tout cela n'est pas raison,
Apprenez-nous quel autre nom
Il faut qu'on donne à votre ouvrage.
Cette raison, je l'avoûrai,
N'est pas le don le plus sacré
Que l'homme reçut en partage:

Il en eſt un autre, à mon gré,
Au-deſſus de l'eſprit du ſage,
Un don plus beau, plus précieux,
Par qui la raiſon embellie,
Plaît en tout temps comme en tous lieux.
Quel eſt ce don ? C'eſt le génie.

On a vu ce génie heureux
Vous inſpirer dès votre enfance.
En vain de l'âge qui s'avance
La main vient blanchir vos cheveux,
Votre eſprit ferme et vigoureux
Ne connaît point la décadence.
Vous n'êtes point tel que Rouſſeau
Dont l'ennuyeuſe hypocriſie
Change ſon or en oripeau,
Et ſes chanſons en homélie.
Vos vers ſont dignes des premiers
Que votre beau printemps fit naître ;
Vous fûtes, vous ſerez mon maître.
Vivez, rimez ; puiſſiez-vous être
Immortel comme vos lauriers.

Voilà, Monſieur, une partie des choſes que je penſe de vous. Je reſpecterai, j'aimerai en vous toute ma vie le véritable philoſophe, qui a quitté la cour depuis long-temps, qui vit pour ſoi, pour ſa famille et pour ſes amis ; l'homme de lettres et de génie qui n'eſt point de l'académie, qui aime les arts pour eux-mêmes, qui a toujours écouté ſes goûts et jamais la vanité ; l'ami dont la ſociété eſt toujours égale, qui n'exige rien et qu'on retrouve toujours. Malgré mon éloignement, malgré mon ſilence, comptez, Monſieur, que je ſuis tendrement attaché à toute votre famille, et

que si jamais je quittais l'heureuse solitude que j'habite pour le tumulte de Paris, je ne pourrais m'en consoler qu'en venant chercher la solitude auprès de vous.

Recevez, Monsieur, aussi bien que madame d'*Ussé* et monsieur votre fils, les assurances de mon tendre et respectueux dévouement.

LETTRE XXXI.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 5 novembre 1734.

Je suis trop malade, mon très-cher ami, pour répondre une seule rime à vos vers charmans, mais j'ai du moins assez de force pour vous supplier, au nom de la tendre amitié que vous avez pour moi, de ne point prendre d'autre maison que la mienne, et de vouloir bien loger dans mon appartement. *Demoulin* et sa femme vous marqueront par leurs soins, avec quel zèle je voudrais vous y recevoir moi-même. Je ne pourrai vraisemblablement être à Paris qu'à Noël. Mais vous, mon cher ami, pour combien de temps y êtes-vous ? Puis-je me flatter de vous y retrouver encore ? Vous me parlez en très-jolis vers de mes prétendus voyages, et vous ne me dites rien de vous ! Pourquoi donc faites-vous plus de cas de mon esprit que de mon cœur ?

Ami, ne me conseillez pas
De parcourir ces beaux climats
Que jadis honora Virgile.
Mantoue est aujourd'hui l'asile
Des Allemands et des combats ;
Mais fut-elle toujours tranquille,

Je ne connais d'autre séjour
Que les lieux où règne l'Amour,
Et ceux qu'habite Cideville.

Je vous embrasse tendrement; si vous m'aimez, logez chez moi.

Adieu; quand viendra donc le temps où je vous accablerai tout le jour de prose et de vers! Ne sachant pas votre adresse, j'ai prié M. *d'Argental* de vous rendre ce chiffon. Ce *d'Argental* est bien digne de vous. Je lui envoie Samson pour vous être montré, en attendant mieux.

LETTRE XXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

6 février 1735.

Allez, mes vers, aux rivages de Seine,
N'arrêtez point dans les murs de Paris;
Gardez-vous-en; les arts y sont proscrits:
Des gens dévots la sottise et la haine
Ils font la guerre à tous les bons écrits.

Vers indiscrets, enfans de la nature,
Dictés souvent par ce fripon d'Amour,
Ou par la voix de la vérité pure,
Fuyez Paris, n'allez point à la cour,
Si vous n'avez onguent pour la brûlure.
Allez plus loin, sur le bord neustrien;
Vous y verrez certain homme de bien
Qui réunit, voluptueux et sage,
L'art de penser au riant badinage.
Il veut vous voir, allez; et plût aux Dieux
Qu'ainsi que vous je parusse à ses yeux!

Ne craignez point son goût ni sa prudence,
Puisqu'il est sage, il est plein d'indulgence.
Allez d'abord saluer humblement
Ses vers heureux, ses vers qui vous effacent;
Aimez-les tous, encor qu'ils vous surpassent,
Et faites-leur ce petit compliment:

Frères très-chers, enfans de Cideville,
Recevez-nous avec cet air facile
Que votre père a répandu sur vous.
Nous sommes fils de son ami Voltaire.
Par charité, beaux vers, apprenez-nous
L'art d'être aimé: c'est l'art de votre père.

Voilà le petit compliment que je vous fesais, mon cher ami, en arrangeant ces guenilles (1) que j'aurais dû vous envoyer il y a long-temps. Votre lettre du 24 janvier me fait rougir de ma paresse; mais quand il faut revoir tant de petites pièces dont la plupart sont bien faibles, et qu'on sent qu'il faut vous les envoyer, on est honteux et l'on demande du temps. Enfin vous les aurez ce mois-ci.

N'êtes-vous pas bien content de l'épître de M. de *Formont* à l'abbé *du Renel*? Mais comment va la tragédie de *Linant*? Je lui ai donné là un sujet bien hardi et bien difficile à traiter. S'il s'en tire avec honneur, son coup d'essai sera un coup de maître. Je réponds qu'il y aura des vers mâles et tout brillans de pensées. A l'égard de l'intérêt et de l'art d'attacher et d'émouvoir le cœur pendant cinq actes, c'est un don de DIEU qu'il refuse quelquefois même à ses élus. Et puis il y a sur les pièces de théâtre une destinée bizarre qui trompe la

(1) Le recueil manuscrit de ses poésies fugitives.

prévoyance de presque tous les jugemens qu'on porte avant la représentation. Je n'aurais jamais osé prédire le succès de Didon ; cependant elle a réussi. Il y a une chose sûre, c'est que le public est toujours favorable à la première pièce d'un jeune homme. J'ai une grande impatience de voir Ramesses. Engagez M. *Linant* à m'en envoyer une copie.

Mon cher *Cideville*, si je vous revoyais, j'ai bien de quoi vous amuser. Nous avons huit chants de faits de notre Pucelle ; mais, Dieu merci, notre Pucelle est dans le goût de l'*Arioste*, et non dans celui de *Chapelain*.

LETTRE XXXIII.

A M. L'ABBÉ DE BRETEUIL.

1735.

Venus et le dieu de la table,
Et Martelière à leur côté,
Chantaient tous trois un air aimable
Que tous trois vous avaient dicté :
Mais bientôt réduits à se taire,
Quelle douleur trouble leurs sens
Quand on leur dit qu'en son printemps
Le plus gai, le plus fait pour plaire,
Des convives et des amans,
Laissait-là Comus et Cythère
Pour être grand vicaire à Sens !

Plaisirs, Amours, troupe légère,
Il faut calmer votre douleur :
La sainte Eglise aura beau faire,
Vous ferez toujours dans son cœur.

Du froid séjour de la Prudence
Il saura descendre en vos bras,
Escorté de la Bienséance
Qui relève encor vos appas,
Et qui donne une jouissance
Que Lattaignant ne connaît pas.

Un cœur indiscret et volage,
Toujours occupé de jouir,
A souvent l'ennui pour partage;
Mais celui qui sait s'asservir
A ses devoirs et vivre en sage,
Est bien plus digne du plaisir,
Et le goûte bien davantage.

Ainsi Bossuet autrefois,
Ce dernier père de l'Eglise,
Dans les bras de la jeune Lise
Devint père aussi quelquefois.

Monsieur son neveu dans le temple
Apporta les mêmes vertus.
C'est un bel exemple de plus;
Mais on n'a pas besoin d'exemple.

Il ne vous manque plus que l'évêché, Monsieur, vous avez tout le reste : et pour moi je ne souhaite autre chose que d'être votre diocésain. Vous auriez eu déjà de grands bénéfices si vous étiez né du temps qu'on donnait un évêché à *Godeau* pour des vers, et une abbaye considérable à *Desportes* pour un sonnet. Vous faites des vers mieux qu'eux, quand vous voulez jouer avec les Muses. Mais puisque la fortune ne se fait plus aujourd'hui par la rime, vous la ferez par la raison, par la supériorité

de votre esprit, par vos talens pour les affaires et par la vraie éloquence qui n'est pas, je crois, d'entasser des figures d'orateur, mais de concevoir clairement, de s'énoncer de même, d'avoir toujours le mot propre à commandement.

Voilà ce que j'ai cru appercevoir en vous, voilà ce qui vous donnera une vraie supériorité sur tous vos confrères, et qui fera votre réputation autant que votre fortune. Vous êtes un homme de toutes les heures; vous me paraissez aussi solide en affaires qu'aimable à souper. Il y a quelque fée qui préside à ces talens-là, et qui a eu soin de votre éducation comme de celle de madame votre sœur. Je vous retrouve à tout moment dans elle, et je crois qu'elle ne vous regrette pas plus que moi.

Adieu, Monsieur; conservez quelque bonté pour un homme dont vous connaissez la respectueuse tendresse pour vous.

LETTRE XXXIV.

A MADAME LA COMTESSE DE LA NEUVILLE.

1735.

Une santé à laquelle vous daignez vous intéresser, Madame, ne peut pas être long-temps mauvaise. L'envie de vivre pour vous et pour vos amis, est un excellent médecin. Je vous demande pardon, Madame, de la témérité de *Linant*; le zèle l'a emporté.

Il est difficile de taire
Ce qu'on sent au fond de son cœur;
L'exprimer est une autre affaire.

Il ne faut point parler si l'on n'est sûr de plaire;
Souvent on est un fat, en montrant trop d'ardeur.
Mais soupirer tout bas, serait-ce vous déplaire?
Punissez-vous, ainsi qu'un téméraire,
L'amant discret, soumis dans son malheur,
Qui sait cacher sa flamme et sa douleur?
Ah! trop de gens vous mettraient en colère.

Voilà des vers aussi. Je serais trop jaloux si *Linant* était votre seul poëte. Toute votre famille est faite pour la société. Madame *du Châtelet* connaît tout le prix de la vôtre.

Bien des respects à M. de *la Neuville*, et quelque chose de plus à madame de *Champhonin*.

LETTRE XXXV.

A M. DE CIDEVILLE,

Qui avait envoyé à M. de Voltaire un opéra de Daphnis et Chloé.

A Cirey, 1735.

Lorsque la divine Emilie
A l'ombre des bois entendit
Cette élégante bergerie,
Où l'ignorant Daphnis languit
Près de son innocente amie,
Où le dieu d'amour s'applaudit
De leur naïve sympathie,
Où des jeux la troupe choisie
Danse avec eux et leur sourit,
Où sans art, sans coquetterie,
Le sentiment règne et bannit
Ce qu'on nomme galanterie,

Où ce qu'on penſe et ce qu'on dit
Eſt tendre ſans afféterie :
Alors notre belle Emilie
Soupira tendrement et dit :
Si les innocens que conduit
La nature ſimple et ſauvage
Ont tant de tendreſſe en partage,
Que feront donc les gens d'eſprit ?

Vous voyez, mon cher *Cideville*, que la ſublime *Emilie* a entendu et approuvé votre aimable ouvrage, et qu'elle juge que celui qui a mis tant de tendreſſe dans la bouche de ces amans ignorans, doit avoir le cœur bien ſavant.

Nous ſommes M. *Linant* et moi dans ſon château. Il ne tient qu'à elle d'enſeigner le latin au précepteur qui reſtituera au fils ce qu'il aura reçu de la mère. Nous apprendrons tous deux d'elle à penſer. Il faut que nous mettions à profit un temps ſi heureux. Je me flatte que *Linant* fera ſous ſes yeux quelque bonne tragédie, à moins qu'elle n'en veuille faire un géomètre et un métaphyſicien. Il faudrait être univerſel pour être digne d'elle. Pour moi, je ne ſuis actuellement que ſon maçon.

Ma main peu juſte, mais légère,
Tenait autrefois tour à tour
Ou le flageolet de l'Amour
Ou la trompette de la guerre ;
Aujourd'hui diſciple nouveau
De Manſard et de la Guépierre,
Je tiens une toiſe, une équerre,
Je mets une cour au niveau ;

J'arrondis la forme grossière
D'un pilastre ou d'un chapiteau,
Et je fais façonner la pierre
Sous le dur tranchant du ciseau.
Dans la fable on nous fait entendre
Que du haut des cieux Apollon
Vint bâtir les murs d'Ilion
Sur les rivages du Scamandre.
Mon sort est plus beau mille fois,
Plus heureux, plus digne d'envie:
Il était le maçon des rois,
Et je suis celui d'Emilie.
Apollon, banni par les Dieux,
Regretta la voûte azurée,
Que regretterais-je en ces lieux?
C'est moi qui suis dans l'empyrée.

Je vous plains, mon cher ami, de n'être pas ici. Que vous êtes malheureux de juger des procès. Que ne quittez-vous tout cela pour venir faire votre cour à *Emilie!*

Adieu, mon cher ami; je vais faire poser des planches, et entendre ensuite des choses charmantes, et profiter plus dans sa conversation que je ne ferais dans tous les livres. Le *Siècle de Louis XIV* est entamé. Je ne sais comment nommer cet ouvrage: ce n'est point une histoire, c'est la peinture d'un siècle admirable. *Vale, ama et scribe.*

LETTRE XXXVI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

1735.

J'AI reçu, Madame, une lettre charmante; comment ne le ferait-elle pas, écrite par vous et par M. de *Formont?* Une lettre de vous est une faveur dont je n'avais pas besoin d'être privé si longtemps pour en sentir tout le prix. Mais des vers! des vers, des rimes redoublées! voilà de quoi me tourner la cervelle mille fois, si votre prose d'ailleurs ne suffisait pas.

De qui sont-ils ces vers heureux,
Légers, faciles, gracieux?
Ils ont comme vous l'art de plaire.
Du Deffant, vous êtes la mère
De ces enfans ingénieux.
Formont, cet autre paresseux,
En est-il avec vous le père?
Ils sont bien dignes de tous deux,
Mais je ne les méritais guère.

Je suis enchanté pourtant comme si je les méritais. Il est triste de n'avoir de ces bonnes fortunes-là qu'une fois par an, tout au plus.

Ah! ce que vous faites si bien,
Pourquoi si rarement le faire?
Si tel est votre caractère,
Je plains celui qu'un doux lien
Soumet à votre humeur sévère.

Il est bien vrai qu'il y a des personnes fort paresseuses en amitié, et très-actives en amour ; il est vrai encore qu'une de vos faveurs est sans doute plus précieuse que mille empressemens d'une autre. Je le sens bien par cette lettre séduisante que vous m'avez écrite, et c'est précisément ce qui fait que j'en voudrais avoir de pareilles tous les jours.

Je me sais bien bon gré d'avoir griffonné dans ma vie tant de prose et de vers, puisque cela a l'honneur de vous amuser quelquefois. Mes pauvres quakers vous sont bien obligés de les aimer ; ils sont bien plus fiers de votre suffrage que fâchés d'avoir été brûlés. Vous plaire est un excellent onguent pour la brûlure. Je vois que DIEU a touché votre cœur, et que vous n'êtes pas loin du royaume des cieux, puisque vous avez du penchant pour mes bons quakers.

Ils ont le ton bien familier,
Mais c'est celui de l'innocence.
Un quakre dit tout ce qu'il pense.
Il faut, s'il vous plaît, essuyer
Sa naïve et rude éloquence ;
Car en voulant vous avouer
Que sur son cœur simple et grossier
Vous avez entière puissance,
Il est homme à vous tutoyer,
En dépit de la bienséance.
Heureux le mortel enchanté
Qui dans vos bras, belle Délie,
Dans ces momens où l'on s'oublie,
Peut prendre cette liberté,

Sans choquer la civilité
De notre nation polie!

Quelque bégueule respectable trouvera peut-être, Madame, ces derniers vers un peu forts; mais vous qui êtes respectable sans être bégueule, vous me les pardonnerez.

LETTRE XXXVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 20 septembre 1735.

Que devient donc mon Cideville?
Et pourquoi ne m'écrit-il plus?
Est-ce Thémis, est-ce Vénus
Qui l'a rendu si difficile?

Soit que d'un vieux papier timbré
Il débrouille le long grimoire,
Soit qu'un tendre objet adoré
Lui cède une douce victoire;

Il faut que loin de m'oublier
Il m'écrive avec allégresse,
Ou sur le dos de son greffier,
Ou sur le *sein* de sa maîtresse.

Ah! datez du *sein* de Manon;
C'est de-là qu'il me faut écrire.
C'est le vrai trépied d'Apollon,
Plein du beau feu qui vous inspire.

Ecrivez donc ces vers badins;
Mais en commençant votre épître,
La plume échappe de vos mains,
Et vous *baisez* votre pupitre.

Mais

Mais d'où vient que j'écris de ces vilenies-là? c'eſt que je deviens groſſier, mon cher ami, depuis que vous m'abandonnez. Savez-vous bien qu'il y a plus de trois mois que je n'ai mis deux rimes l'une auprès de l'autre. J'avais compté que *Linant* ſouffllerait un peu mon feu poëtique qui s'éteint; mais le pauvre homme paſſe ſa vie à dormir, et qui pis eſt, *non ſomniat in Parnaſſo.* Il ne cultive en lui d'autre talent que celui de la pareſſe. Son corps et ſon ame ſacrifient à l'indolence; c'eſt-là ſa vocation. Je ne compte plus ſur des tragédies de ſa façon; je ne lui demande à préſent que de ſavoir au moins un peu de latin. Hélas! à propos de la tragédie, je ne ſais quel infame a fait imprimer ma pièce de *la Mort de Céſar.* Il eſt dur de voir ainſi mutiler ſes enfans; cela crie vengeance. L'éditeur a plus maſſacré *Céſar* que *Brutus* et *Caſſius* n'ont jamais fait. Cependant ne doutez pas que le public malin ne me juge ſur cette édition, et que les gens de lettres, grands calomniateurs de leur métier, ne diſent que c'eſt moi qui ai fait clandeſtinement imprimer la pièce.

Le pays de la littérature me paraît actuellement inondé de brochures; nous ſommes dans l'automne du bon goût, et au temps de la chute des feuilles. Le *Pour et contre* (1) eſt plus inſipide que jamais, et les obſervations de l'abbé *Desfontaines* ſont des outrages qu'il fait régulièrement une fois par ſemaine à la raiſon, à l'équité, à l'érudition et au goût. Il eſt difficile de prendre un ton plus ſuffiſant, et d'entendre plus mal ce qu'il loue et ce qu'il condamne. Ce pauvre homme, qui veut ſe donner pour entendre l'anglais, donne

(1) Journal de l'abbé *Prévoſt.*

l'extrait d'un livre anglais fait en faveur de la religion, comme d'un livre d'athéisme. Il n'y a pas une de ses feuilles qui ne fourmille de fautes. Je me repens bien de l'avoir tiré de bicêtre, et de lui avoir sauvé la grève. Il vaut mieux après tout brûler un prêtre que d'ennuyer le public. *Oportet aliquem mori pro populo* Si je l'avais laissé cuire, j'aurais épargné au public bien des sottises.

J'attends depuis près d'un mois le quatrième livre de l'Enéide en vers français, de la façon de notre ami *Formont* : on l'a mis dans un ballot de porcelaines que nous espérons recevoir incessamment. Son épitre sur la décadence du goût me donne grande opinion de sa traduction. Je ne sais si l'abbé *du Rénel* a fini celle qu'il a entreprise de l'Essai de *Pope* sur l'homme. Ce sont des épitres morales en vers, qui sont la paraphrase de mes petites remarques sur les Pensées de *Pascal*. Il prouve en beaux vers que la nature de l'homme a toujours été et toujours dû être ce qu'elle est. Je suis bien étonné qu'un prêtre normand ose traduire de ces vérités.

J'ai lu les Fêtes indiennes et très-indiennes ; les Adieux de *Mars* tout propres à être reliés avec la Didon ; à être loués par le mercure galant et par l'abbé *Desfontaines*, et à faire bâiller les honnêtes gens. J'ai voulu lire Vert-vert, poëme digne d'un élève du père *du Cerceau*, et je n'ai pu en venir à bout. Heureusement je n'ai point reçu Abenfaïd.

Je me console avec le Siècle de *Louis XIV* de toutes les sottises du siècle présent. J'attends quelque chose de vous comme un baume sur toutes ces blessures. Je me flatte que vous avez reçu un

lettre où je vous parlais de vos petits Daphnis et Chloé.

Adieu, mon très-cher ami.

Emilie me fait décacheter ma lettre pour vous dire qu'elle voudrait bien que Cirey fût auprès de Rouen. Mais comment oserais-je vous parler de la sublime et délicate *Emilie*, après la lettre grossière que je vous ai écrite? Son nom épure tout cela. Vous croyez bien qu'elle n'a point lu cette lettre.

LETTRE XXXVIII.

A M. THIRIOT.

A Cirey, le 13 octobre 1735.

Vous êtes de ceux dont parle madame *Deshoulières*,

Gens dont le cœur s'exprime avec esprit.

Votre lettre, mon tendre ami,
Porte ce double caractère,
Aussi ce n'est point à demi
Que votre missive a su plaire
A la nymphe sage et légère,
Dont le bon goût s'est affermi
Si loin des routes du vulgaire.
Elle sait penser et sentir,
Et philosopher et jouir;
Ce que peu de gens savent faire.
Ah! je vous verrai accourir
A son aimable sanctuaire,
La voir, l'admirer, la chérir.

Vous m'avoûriez que ſa lumière
Sait éclairer ſans éblouir ;
Oui, vous vous laiſſeriez ravir
Par cette ame ſi ſingulière,
Qui ſans effort ſait réunir
Les arts, la raiſon, le plaiſir,
Les travaux et le doux loiſir,
Tout le Parnaſſe et tout Cythère.
Je vous connais, et de ce pas
Vous franchiriez votre hémiſphère,
Pour voir, pour aimer tant d'appas.
Mais je ſais qu'on ne quitte pas
Pollion de la Poplinière.

Du moins ſi vous ne pouvez venir, écrivez donc bien ſouvent, et n'allez pas imaginer qu'il faille attendre ma réponſe pour me récrire. Vous êtes à la ſource de tout ce qu'on peut mander ; et moi, quand je vous aurai dit que je ſuis heureux loin du monde, occupé ſans tumulte, philoſophe pour moi tout ſeul, tendre pour vous et pour une ou deux perſonnes, j'aurai tout dit. C'eſt à vous à m'inonder de nouvelles ; vos lettres ſeront pour moi *hiſtoria noſtri temporis*.

Je ſuis bien aiſe d'avoir deviné que la muſique de *Rameau* ne pouvait jamais tomber. L'abbé *Desfontaines* en a fait une critique qui ne peut être que d'un ignorant qui manque d'un ſens, comme de bon ſens. S'il n'a pas d'oreille, du moins devrait-il ſe taire ſur les choſes qui ne ſont pas de ſa compétence. Il parle de muſique comme de poéſie.

Si je croyais qu'on pût repréſenter le Samſon,

je le travaillerais encore ; mais il faut s'attendre que le poëme ſera auſſi extraordinaire dans ſon genre que la muſique de notre ami l'eſt dans le ſien.

En attendant, je vous dirai un petit mot de la tragédie de Jules-Céſar. *Demoulin* doit vous envoyer la dernière ſcène. Vous jugerez par-là combien le reſte de l'ouvrage eſt différent de l'imprimé. Je crois qu'il eſt néceſſaire de faire une édition correcte de l'ouvrage. Voici quel eſt mon projet :

Faites faire cette édition ; que le libraire donne un peu d'argent et quelques livres à votre choix ; l'argent ſera pour vous, et les livres pour moi. Seulement je voudrais que le pauvre abbé de *la Mare* pût avoir de cette affaire une légère gratification que vous réglerez. Il eſt dans un triſte état. Je l'aide autant que je peux ; mais je ne ſuis pas en état de faire beaucoup.

Mille tendres complimens à l'imagination forte et naïve de notre petit *Bernard* : il y a mille ans que je ne lui ai écrit. Mais ſavez-vous bien que je n'ai pas de temps, et que je ſuis auſſi occupé qu'heureux ?

Vive memor noſtri.

LETTRE XXXIX.

A M. DE FORMONT. (1)

En lui renvoyant des livres de métaphysique.

1735.

O qu'entre Cideville et vous,
J'aurais voulu passer ma vie !
C'est dans un commerce si doux
Qu'est la bonne philosophie
Que n'ont point ces mystiques fous,
Ni tous ces pieux loups-garous,
Gens députés de l'autre vie,
Nicole et Quesnel, enfin tous,
Tous ces conteurs de rapsodie
Dont le nom me met en courroux,
Autant que leur œuvre m'ennuie.

Revenez donc, aimables amis (2), philosopher avec moi, et ne vous avisez point de chercher les beaux jours à une lieue de Rouen (*). Vous n'avez point de mois de mai en Normandie.

Vos climats ont produit d'assez rares merveilles.
C'est le pays des grands talens,
Des Fontenelles, des Corneilles;
Mais ce ne fut jamais l'asile du printemps.

Si Rouen avait d'aussi beaux jours que de bons

(1) Les cinq lettres suivantes paraissent écrites de 1731 à 1735.
(2) MM. de *Cideville* et *Formont*.
(*) Canteleu.

esprits, je vous avoue que je voudrais m'y fixer pour le reste de ma vie. Je vous dirais avec *Virgile:*

Soli cantare periti
Arcades. O mihi tum quam molliter ossa quiescant,
Atque utinam ex vobis unus, vestrique fuissem
Aut custos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Serta mihi Phyllis legeret, cantaret Amintas.

Mais votre climat n'a point *maturam uvam.* Ma malheureuse machine m'obligera de m'éloigner du pays où l'on pense, pour aller chercher ceux où l'on transpire; mais dans quelque pays du monde que j'habite, vous aurez toujours en moi un homme plein de tendresse et d'estime pour vous. C'est avec ces sentimens, mes chers Messieurs, que je ferai toute ma vie votre, &c.

LETTRE XL.

A M. DE FORMONT.

En réponse à des vers sur la décadence de la poésie.

1735.

Les beaux arts sont perdus, le goût reste; et peut-être
Des poëtes naissans vont par vous s'animer.
Il ne tenait qu'à vous de l'être;
Mais vous aimez mieux les former.
Ils écrivent pour vous, et vous êtes leur maître.

Mon cher ami, j'écrivis avant-hier à M. de *Cideville* un petit mot qui doit vous plaire à tous deux: c'est que je corrige *Eryphile.* Elle n'est encore digne ni de vous, ni du public, ni même de moi chétif. J'avais cru facilement que les

beautés de détail qui y sont répandues, couvriraient les défauts que je cherchais à me cacher. Il ne faut plus se faire illusion. Il faut ôter les défauts, et augmenter encore les beautés. Il y a encore à retoucher aux derniers actes, mais quand tout cela sera fait, et que j'aurai passé sur l'ouvrage le vernis d'une belle poésie, j'ose croire que cette tragédie ne fera point déshonneur à ceux qui en ont eu les prémices, à mes chers amis de Rouen, que j'aimerai toute ma vie, et à qui je soumettrai toujours tout ce que je ferai.

Vous m'avez envoyé tous deux des vers charmans et je n'y ai pas répondu ;

Mais, chers Formont et Cideville,
Quand j'aurai fait tous les enfans
Dont j'accouche avec Eryphile,
Prêtez-moi tous deux votre style,
Et je ferai des vers galans
Que l'on chantera par la ville.

Je vous en dirais bien davantage sans les douleurs où je suis. Rien ne pouvait les suspendre que votre charmante épître.

LETTRE XLI.

A M. DE FORMONT.

1735.

Formont chez nous tant regretté,
Toi qui, parlant avec finesse,
Penses avec solidité,
Et sans languir dans la paresse,
Vis heureux dans l'oisiveté ;

Dis-nous un peu sans vanité
Des nouvelles de la Sagesse
Et de sa sœur la Volupté ;
Car on sait bien qu'à ton côté
Ces deux filles vivent sans cesse.
L'une et l'autre est une maîtresse
Pour qui j'ai beaucoup de tendresse,
Mais dont Formont seul a tâté.

Je compte, mon cher *Formont*, que vous aurez incessamment quelques manuscrits de ma façon, puisqu'on vous a débarrassé du dépôt de mes folies imprimées. Je vous enverrai Eryphile de la nouvelle fournée, avec trois actes nouveaux, le tout accompagné d'une façon de compliment en vers, selon la méthode antique (1), lequel sera récité par *Dufresne* jeudi prochain. C'est ce jour-là que le parterre jugera Eryphile en dernier ressort ; mais je veux qu'auparavant elle soit jugée par vous et par M. de *Cideville*, les deux meilleurs magistrats de mon parlement. J'écrivis hier à notre cher *Cideville*, mais j'étais si pressé, que je ne lui demandai rien du tout. Vous aurez aujourd'hui la petite épigramme, assez naïve à mon sens, sur *Néricault Destouches*.

Néricault dans sa comédie
Croit qu'il a peint le Glorieux ;
Pour moi je crois, quoiqu'il nous die,
Que sa préface le peint mieux.

D'ailleurs il n'y a ici rien qui vaille en ouvrages nouveaux. Nous allons avoir cet été une comédie en prose du sieur *Marivaux*, sous les titre des *Sermens indiscrets*. Vous croyez bien qu'il y aura

(1) Voyez le premier volume du Théâtre, page 361.

beaucoup de métaphysique et peu de naturel, et que les cafés applaudiront pendant que les honnêtes gens n'entendront rien.

Vous savez que la petite *Dufresne*, *in articulo mortis*, a signé un beau billet conçu en ces termes : *je promets à Dieu et à M. le curé de Saint-Sulpice, de ne jamais remonter sur le théâtre.* Tout le monde dit, oh ! le beau billet qu'à *la Châtre* ! Pour nous autres *Fontaine-Martel*, nous jouons la comédie assez régulièrement. Nous répétâmes hier la nouvelle Eryphile. Nous fesons quelquefois bonne chère, assez souvent mauvaise ; mais soit qu'on meure de faim ou qu'on se crève, on dit toujours, ah ! si M. de *Formont* était là ! Adieu, mon cher ami, personne ne vous aime plus tendrement que *Voltaire.*

LETTRE XLII.

A M. DE FORMONT.

1735.

Rempli de goût, libre d'affaire,
Formont, vous savez sagement
Suivre en paix le sentier charmant
De Chapelle et de Sablière ;
Car vous m'envoyez galamment
Des vers écrits facilement,
Dont le plaisir seul est le père,
Et quoiqu'ils soient faits doctement,
C'est pour vous un amusement.
Vous rimez pour vous satisfaire,
Tandis que le pauvre Voltaire,

Eſclave maudit du parterre,
Fait ſa beſogne triſtement.
Il barbotte dans l'élément
Du vieux Danchet et de la Serre. (1)
Il rimaille éternellement,
Corrige, efface aſſidûment
Et le tout, Meſſieurs, pour vous plaire.

Je vous ſoupçonne de philoſopher à Canteleu avec mon cher, aimable et tendre *Cideville*. Vous ſavez combien j'ai toujours ſouhaité d'apporter mes folies dans le ſéjour de votre ſageſſe.

Atque utinam ex vobis unus, veſtri que fuiſſem
Aut cuſtos gregis, aut maturæ vinitor uvæ!
Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Lycori,
Hic nemus, hic ipſo tecum conſumerer ævo.

Mais je ſuis entre *Adélaïde du Gueſclin*, le ſeigneur *Oſiris* et *Newton*. Je viens de relire ces lettres anglaiſes moitié frivoles, moitié ſcientifiques. En vérité, ce qu'il y a de plus paſſable dans ce petit ouvrage, eſt ce qui regarde la philoſophie; et c'eſt, je crois, ce qui ſera le moins lu. On a beau dire le ſiècle eſt philoſophe. On n'a pourtant pas vendu deux cents exemplaires du petit livre de M. de *Maupertuis*, où il eſt queſtion de l'attraction; et ſi on montre ſi peu d'empreſſement pour un ouvrage écrit de main de maître, qu'arrivera-t-il aux faibles eſſais d'un écolier comme moi? Heureuſement j'ai tâché d'égayer la ſéchereſſe de ces matières et de les

(1) Il travaillait alors à un opéra, et c'était probablement à celui de Tanis et Zélide, ou les Rois paſteurs, dans lequel il eſt queſtion d'*Oſiris*. Du moins peut-on le conjecturer par la ſuite de cette lettre. (Voyez Théâtre, tome IX.)

assaisonner au goût de la nation. Me conseilleriez-vous d'y ajouter quelques petites réflexions détachées sur les Pensées de *Pascal*? Il y a déjà long-temps que j'ai envie de combattre ce géant. Il n'y a guerrier si bien armé qu'on ne puisse percer au défaut de la cuirasse; et je vous avoue que si, malgré ma faiblesse, je pouvais porter quelques coups à ce vainqueur de tant d'esprits, et secouer le joug dont il les a affublés, j'oserais presque dire avec *Lucrèce*:

Quare superstitio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cælo.

Au reste, je m'y prendrai avec précaution, et je ne critiquerai que les endroits qui ne seront point tellement liés avec notre sainte religion qu'on ne puisse déchirer la peau de *Pascal* sans faire saigner le christianisme. Adieu. Mandez-moi ce que vous pensez des lettres imprimées et du projet sur *Pascal*. En attendant je retourne à *Osiris*. J'oubliais de vous dire que le paresseux *Linant* échafaude son *Sabinus*.

LETTRE XLIII.

A M. DE FORMONT.

1735.

L'EXTREME plaisir que j'ai eu à lire votre épître à M. l'abbé *du Resnel* fait que je vous pardonne, mon cher ami, de ne me l'avoir pas envoyée plutôt; car lorsqu'on est bien content, il n'y a rien que l'on ne pardonne.

Votre ferme pinceau, qui rien ne dissimule,
Peint du siècle passé les nobles attributs
A notre siècle ridicule.
Vous nous montrez les biens que nous avons perdus.
Les poëtes du temps seront bien confondus
Quand ils liront votre opuscule.
Devant des indigens votre main accumule
Les vastes trésors de Crésus ;
Vous vantez la taille d'Hercule
Devant des nains et des bossus.

En vérité, je ne saurais vous dire trop de bien de ce petit ouvrage. Vous avez ranimé dans moi cette ancienne idée que j'avais d'un essai sur le siècle de *Louis XIV*. S'il n'y avait que l'histoire d'un roi à faire, je ne m'en donnerai pas la peine : mais son siècle mérite assurément qu'on en parle ; et si jamais je suis assez heureux pour avoir sous ma main les secours nécessaires, je ne mourrai pas que je n'aye mis à fin cette entreprise. Ce que vous dites en vers de tous les grands hommes de ce temps-là, fera le modèle de ma prose ;

Car s'ils n'étaient connus par leurs écrits sublimes,
Vous les eussiez rendus fameux ;
Juste en vos jugemens, et charmant dans vos rimes,
Vous les égalez tous, lorsque vous parlez d'eux.

Il est bien vrai que M. *Cassini* n'a pas découvert la route des astres, et qu'il ne nous a rien appris sur cela ; mais il a découvert le cinquième satellite de Saturne, et a observé le premier ses révolutions. Cela suffit pour mériter l'éloge que vous lui donnez. On sait bien que ce n'est pas lui qui a

fait le premier almanach. On pourrait, si on voulait, vous dire que *Boileau* a commencé à travailler long-temps avant que *Quinault* fît des opéra. On doit être assez content quand on n'essuie que de pareilles critiques.

Je n'ai lu aucun ouvrage nouveau hors l'*Ecumoire* de ce grand enfant, et les *Princesses de Malabar* de je ne sais quel animal qui a trouvé le secret de faire un fort mauvais livre sur un sujet où il est pourtant fort aisé de réussir.

Je connaissais les Mémoires du maréchal de *Villars*. Il m'en avait lu quelque chose il y a plusieurs années. Il chargea l'abbé *Houteville*, deux ans avant sa mort, du soin de les arranger. Vous croyez bien que les endroits familiers sont du maréchal, et que ceux qui sont trop tournés sont de l'auteur de la *Religion prouvée par les faits*. Je crois que M. le duc de *Villars* a eu la bonté de me les envoyer dans un paquet qu'il a fait adresser vis-à-vis Saint-Gervais, mais que je n'ai point encore reçu. J'entends dire beaucoup de bien de la *Vie de l'empereur Julien*, quoique faite par un prêtre. Je m'en étonne ; car si cette histoire est bonne, le prêtre doit être à la bastille. On m'a parlé aussi d'un *Traité sur le commerce*, de M. *Melon* ; la suppression de son livre ne m'en donne pas une meilleure idée : car je me souviens qu'il nous régala il y a quelques années d'un certain *Mahmoud*, qui pour être défendu n'en était pas moins mauvais. Je veux lire cependant son *Traité sur le commerce*; car, au bout du compte, M. *Melon* a du sens et des connaissances, et il est plus propre à faire un ouvrage de calcul qu'un roman. J'attends avec impatience la comédie de M. de *la Chaussée* ; il y aura surement des vers bien faits, et vous savez

combien je les aime. Mais écrivez-moi donc souvent, mon cher et aimable philosophe. Vous avez soupé avec *Emilie*; j'aurais été assez aise d'en être. Voyez-vous toujours madame *du Deffant*? elle m'a abandonné net. Je dois une lettre à notre tendre et charmant *Cideville*. Pour *Thiriot*, je ne sais ce que je lui dois; on me mande qu'il m'a tourné casaque publiquement: je ne le veux pas croire pour l'honneur de l'humanité. *Vale, te amplector.*

LETTRE XLIV.

A M. BERGER.

A Cirey, le premier décembre 1735.

Au nom de *Rameau* ma froide veine se réchauffe, Monsieur; vous me dites qu'il a besoin de quelque guenille pour faire exécuter des morceaux de musique chez M. le prince de *Carignan*. Voici de mauvais vers; mais tels qu'il les faut, je crois, pour faire briller un musicien. S'il veut broder de son or cette étoffe grossière, la voici:

Fille du ciel, ô charmante Harmonie,
Descendez, et venez briller dans nos concerts,
La nature imitée est par vous embellie.
Fille du ciel, reine de l'Italie,
Vous commandez à l'univers.
Brillez, divine Harmonie,
C'est vous qui nous captivez.
Par vos chants vous vous élevez
Dans le sein du Dieu du tonnerre;
Vos trompettes et vos tambours
Sont la voix du Dieu de la guerre.

Vous soupirez dans les bras des amours.
Le sommeil caressé des mains de la nature
S'éveille à votre voix,
Le badinage avec tendresse
Respire dans vos chants, folâtre sous vos doigts:
Quand le Dieu terrible des armes
Dans le sein de Vénus exhale ses soupirs,
Vos sons harmonieux, vos sons remplis de charmes
Redoublent leurs désirs.
Pouvoir suprême,
L'amour lui-même,
Te doit des plaisirs.
Fille du ciel, ô charmante Harmonie! &c.

Il me semble qu'il y a là un *rimbombo* de paroles et une variété sur laquelle tous les caractères de la musique peuvent s'exercer. Si *Orphée-Rameau* veut couvrir cette misère de doubles croches, il en est le maître, pourvu qu'on ne me nomme point.

S'il avait demandé M. de *Fontenelle* ou quelque autre honnête homme pour examinateur, il aurait fait jouer Samson, et je lui aurais fait tous les vers qu'il aurait voulu. Peut-être en est-il temps encore. Quand il voudra je suis à son service. Je n'ai fait Samson que pour lui. Je partageais le profit entre lui et un pauvre diable de bel esprit. Pour la gloire, elle n'eût point été partagée; il l'aurait eue toute entière.

Ecrivez-moi souvent: vos lettres valent mieux que de l'argent et de la gloire. Vous êtes le plus aimable correspondant du monde, bon ami de près et de loin. Je vous embrasse et suis à vous pour la vie.

P.S.

P. S. Qu'eſt-ce qu'une eſtampe de moi, qui ſe vend chez *Odièvre?* Voyez cela, je vous prie; j'en ferai venir pour le bailli du village, au cas que cela ſoit reſſemblant.

Vous m'avez parlé d'une gravure où j'ai l'honneur d'être avec le berger, le philoſophe, le galant *Fontenelle*. J'aimerais mieux cette gravure que l'eſtampe. Etant derrière *Fontenelle*, on eſt ſûr d'être au moins regardé; mais étant ſeul on ne m'ira point déterrer. *Vale.*

LETTRE XLV.

A M. BERGER,

Qui lui avait envoyé la Deſcription du hameau, de Bernard, en vers de quatre ſyllabes, et qui commence ainſi:

Rien n'eſt ſi beau
Que mon hameau, &c.

A Cirey, janvier 1736.

De ton Bernard
J'aime l'eſprit,
J'aime l'écrit
Que de ſa part
Tu viens de mettre
Avec ta lettre.
C'eſt la peinture
De la nature;
C'eſt un tableau
Fait par Vatteau.

Sachez aussi
Que la déesse
Enchantéresse
De ce lieu-ci,
Voyant l'espèce
De vers si courts
Que les Amours
Eux-mêmes ont faits,
A dit qu'auprès
De ces vers nains
Vifs et badins,
Tous les plus longs
Faits par Voltaire,
Ne pourraient guère
Etre aussi bons.

Mille complimens à notre ami *Bernard* de ce qu'il cultive toujours les muses aimables. Je ne sais pas pourquoi le public s'obstine à croire que j'ai fait *Montezume*. La scène est au Pérou, Messieurs, séjour peu connu des poëtes. *La Condamine* mesure ce pays, les Espagnols l'épuisent, et moi je le chante. Dieu me garde des sifflets. *Le Franc* fait bien tout ce qu'il peut pour m'attirer cette aubade. Il empêche mademoiselle *Dufrêne* de jouer: je ne sais si le rôle est propre pour mademoiselle *Gaussin*. Si je ne suis pas sifflé, voilà une belle occasion d'écrire à M. *Sinetti* l'américain. Adieu; je ne me porte guère bien. Adieu, charmant correspondant.

LETTRE XLVI.

A M. DE LA ROQUE,

Auteur du Mercure de France.

A Cirey, 10 février 1736.

Je ſuis bien fâché, Monſieur, qu'un peu d'indiſpoſition m'empêche de vous écrire de ma main. Je n'ai que la moitié du plaiſir en vous marquant ainſi combien je ſuis ſenſible à vos politeſſes. Il eſt bien doux de plaire à un homme qui, comme vous, connaît et aime tous les beaux arts. Vous me rappelez toujours par votre goût, par votre politeſſe et par votre impartialité, l'idée du charmant M. de *la Faye* qu'on ne peut trop regretter. Je penſe bien comme vous ſur les beaux arts.

Vers enchanteurs, exacte proſe,
Je ne me borne point à vous.
N'avoir qu'un goût, c'eſt peu de choſe;
Beaux arts, je vous invoque tous:
Muſique, danſe, architecture,
Art de graver, docte peinture,
Que vous m'inſpirez de déſirs!
Beaux arts, vous êtes des plaiſirs;
Il n'en eſt point qu'on doive exclure.

Je voudrais bien, Monſieur, vous envoyer quelques-unes de ces bagatelles, pour leſquelles vous avez trop d'indulgence; mais vous ſavez que ces petits vers que j'adreſſe quelquefois à mes amis, reſpirent une liberté dont le public ſévère ne s'accommoderait pas. Si parmi ces libertins, qui

vont toujours nus, il s'en trouve quelques-uns vêtus à la mode du pays, j'aurai l'honneur de vous les envoyer.

Je suis, etc.

LETTRE XLVIII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

1736.

Je ne me porte pas trop bien, Madame, mais j'irai vous faire ma cour demain, dans quelque état que je sois. Si je me porte bien, je ferai extrêmement gai; si je suis malade, votre conversation me guérira bien vîte.

Que m'importe le vain murmure
De cette canaille à tonsure (1)
Qui n'entend rien de mes écrits?
Tous les maudissons qu'ils me donnent,
Et les orémus qu'ils entonnent,
Sont tous pour moi du même prix.
Je consens qu'on m'excommunie,
Pourvu qu'un jour au Champbonin
Avec toi je passe ma vie.
Je consens que dans ton jardin
On m'enterre comme un impie
Honnête homme et mauvais chrétien,
Philosophe non sans folie,
Avec un cœur digne du tien.
Si tu m'aimes, il faudra bien
Et qu'on m'estime et qu'on m'envie.

(1) Elle lui avait donné avis que des prêtres avaient écrit contre lui à la cour.

Allez-vous promener, Madame, avec votre très-humble servante ; comptez que je vous suis respectueusement attaché pour la vie.

LETTRE XLVIII.

A MADAME DE CHAMPBONIN.

1736.

Autrefois pour payer le zèle
De Baucis et de Philémon,
On disait que de leur maison
Jupiter fit une chapelle.
Si j'avais son pouvoir divin,
Je n'imiterais pas ses augustes sottises.
Je démolirais vingt églises
Pour vous bâtir un Champbonin.

Vous êtes trop bonne, adorable amie. Quelque succès que l'Enfant prodigue puisse avoir, c'est un orphelin dont je ne m'avoue pas le père ; mais je suis bien plus flatté de l'intérêt que vous y prenez, que de l'éloge du public. M. *du Châtelet* n'est point de retour. Les colonels sont contremandés, soit par les excessives précautions de M. de *Bellisle*, soit par crainte de quelques remuemens des ennemis. On ne croit point la paix faite. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes des moutons à qui le boucher ne dit jamais quand il les tuera.

LETTRE XLIX.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, le 13 . . . . 1736.

AIMABLE philoſophe, nous avons reçu votre proſe et vos vers ; la proſe eſt d'un ſage, les vers ſont d'un poëte.

Votre ſtyle juſte et coulant,
Votre raiſon ferme et polie,
Plaiſent tous deux également
A la philoſophe Emilie,
Qui joint la force du génie
A la douceur du ſentiment.
Entre vous deux aſſurément
Le ciel mit de la ſympathie.
A l'égard de notre Linant,
Il vous approuve et dort d'autant ;
Commence un ouvrage et l'oublie.
Moi, je raiſonne et verſifie,
Mais non certes ſi doctement
Que votre ſage Polymnie.

Voilà de la rimaille qui m'a échappé ; venons à la raiſon que je n'attraperai peut-être point.

Il eſt vrai que nous ne pouvons comprendre ni comment la matière penſe, ni comment un être penſant eſt uni à la matière Mais de ces deux choſes également incompréhenſibles, il faut que l'une ſoit vraie, comme de la diviſibilité ou de l'indiviſibilité de la matière, il faut que l'une ou l'autre ſoit, quoique ni l'une ni l'autre

ne soit incompréhensible. Ainsi, la création et l'éternité de la matière sont inintelligibles, et cependant il faut que l'une des deux soit admise.

Pour savoir si la matière pense ou non, nous n'avons point de règle fixe qui nous puisse conduire à une démonstration, comme en géométrie; cette vérité, *entre deux points la ligne droite est la plus courte*, mène à toutes les démonstrations. Mais nous avons des probabilités; il s'agit donc de savoir ce qui est le plus probable. L'axiome le plus raisonnable en fait de physique est celui-ci: *les mêmes effets doivent être attribués à la même cause*. Or; les mêmes effets se voient dans les bêtes et dans les hommes, donc la même cause les anime. Les bêtes sentent et pensent à un certain point; elles ont des idées; les hommes n'ont au-dessus d'elles qu'une plus grande combinaison d'idées, un plus grand magasin. Le plus et le moins ne change point l'espèce, donc, &c. Or, personne ne s'avise de donner une ame immortelle à une puce; il n'en faudra donc point donner à l'éléphant ni au singe, ni à mon valet champenois, ni à un bailli de village, qui a un peu plus d'instinct que mon valet; enfin, ni à vous ni à *Emilie*.

La pensée et le sentiment ne sont pas essentiels, sans doute, à la matière, comme l'impénétrabilité. Mais le mouvement, la gravitation, la végétation, la vie, ne lui sont pas essentielles, et personne n'imaginerait ces qualités dans la matière, si on ne s'en était pas convaincu par l'expérience.

Il est donc très-probable que la nature a donné des pensées à des cerveaux, comme la végétation

à des arbres ; que nous penſons par le cerveau ; de même que nous marchons avec le pied, et qu'il faut dire comme *Lucrèce :*

Primùm, animum dico, mentem quem ſæpe vocamus,
In quo conſilium vitæ, regimenque locatum eſt,
Eſſe hominis partem nihilominus ac manus et pes.

Voilà, je crois, ce que notre raiſon nous ferait penſer, ſi la foi divine ne nous aſſurait pas du contraire ; c'eſt ce que penſait *Locke*, et qu'il n'a pas oſé dire.

De plus, quand même cette analogie des animaux ne ſerait pas une extrême probabilité, le *fruſtra per plura quod poteſt per pauciora*, eſt encore une excellente raiſon. Or, le chemin eſt bien plus court de faire penſer un cerveau, que de fourrer dans un cerveau je ne ſais quel *être* dont nous n'avons aucune idée. Cet être qui croît et décroît avec nos ſens, a bien la mine d'être un ſixième ſens ; et ſi ce n'était notre divine religion, je ſerais tenté de le croire ainſi.

Je trouve très-mauvais que vous parliez de *Newton* comme d'un ſeſeur de ſyſtêmes. Il n'en a fait aucun. Il a découvert dans la matière des propriétés inconteſtables, démontrées par les expériences. Il eſt auſſi certain que les forces centripètes agiſſent ſur tous les corps, ſans aucune matière intermédiaire, qu'il eſt certain que l'air pèſe. Il eſt auſſi ſûr que la lumière ſe réfléchit dans le vide par la force de l'attraction, c'eſt-à-dire par les forces centripètes, qu'il eſt ſûr que les rayons de la lumière ſe briſent dans l'eau.

Je

Je vous en dirais davantage, mais j'ai une tragédie qui me presse. *Le Franc* m'a volé mon sujet et toutes mes situations; il s'est hâté de bâtir sur mon fonds, et est allé proposer son vol aux comédiens. C'est voler sur l'autel. Adieu, mille tendres complimens à *Cideville : Emilie* vous en fait beaucoup.

LETTRE L.

A M. LE COMTE DE TRESSAN.

A Cirey, 21 octobre 1736.

TANDIS qu'aux fanges du Parnasse,
D'une main criminelle et basse,
Rufus va cherchant des poisons,
Ta main délicate et légère
Cueille aux campagnes de Cythère
Des fleurs dignes de tes chansons.

Les Grâces accordent ta lyre;
Le Plaisir mollement t'inspire,
Et tu l'inspires à ton tour.
Que ta muse tendre et badine
Se sent bien de son origine!
Elle est la fille de l'Amour.

Loin ce rimeur atrabilaire,
Ce cynique, ce plagiaire
Qui, dans ses efforts odieux,
Fait servir à la calomnie,
A la rage, à l'ignominie,
Le langage sacré des Dieux.

Sans doute les premiers poëtes,
Inſpirés, ainſi que vous l'êtes,
Etaient des Dieux ou des amans:
Tout a changé, tout dégénère,
Et dans l'art d'écrire et de plaire;
Mais vous êtes des premiers temps.

Ah, Monſieur, votre charmante épître, vos vers qui, comme vous, reſpirent les grâces, méritaient une autre réponſe. Mais s'il fallait vous envoyer des vers dignes de vous, je ne vous répondrais jamais; vous me donnez en tout des exemples que je ſuis bien loin de ſuivre. Je fais mes efforts; mais malheur à qui fait des efforts.

Votre ſouvenir, votre amitié pour moi, enchantent mon cœur autant que vos vers éveilleraient mon imagination. J'oſe compter ſur votre amitié. Il n'y a point de bonheur qui n'augmente par votre commerce. Pourquoi faut-il que je ſois privé de ce commerce délicieux! Ah! ſi votre muſe daignait avoir pour moi autant de bienveillance que de coquetterie, ſi vous daigniez m'écrire quelquefois, me parler de vos plaiſirs, de vos ſuccès dans le monde, de tout ce qui vous intéreſſe, que je défierais les *Rouſſeaux* et les *Desfontaines* de troubler ma félicité!

Je vous envoie le *Mondain*. C'était à vous à le faire. J'y décris une petite vie aſſez jolie; mais que celle qu'on mène avec vous eſt au-deſſus!

Comptez, Monſieur, ſur le tendre et reſpectueux attachement de *Voltaire*.

LETTRE LI.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Cirey, ce 2 novembre 1737.

TOUT mon chagrin est donc à présent de ne pouvoir vous embrasser en vous félicitant du meilleur de mon cœur. Il ne me manque pour sentir un bonheur parfait que d'être témoin du vôtre. Que je suis enchanté, mon cher et respectable ami, de ce que vous venez de faire! que je reconnais bien-là votre cœur tendre et votre esprit ferme!

On disait que l'Hymen a l'Intérêt pour père:
Qu'il est triste, sans choix, aveugle, mercenaire;
Ce n'est point là l'Hymen. On le connaît bien mal.
Ce dieu des cœurs heureux est chez vous, d'Argental;
La vertu le conduit, la tendresse l'anime,
Le bonheur sur ses pas est fixé sans retour;
Le véritable Hymen est le fils de l'Estime,
Et le frère du tendre Amour.

Permettez-moi donc de vous faire ici à tous deux des complimens de la part de tous les honnêtes gens, de tous les gens qui pensent, de tous les gens aimables. Mon Dieu que vous avez bien fait l'un et l'autre! partagez, Madame, les bontés de Monsieur d'*Argental* pour moi. Ah! s'il vous prenait fantaisie à tous deux de venir passer quelque temps à la campagne pendant qu'on dorera votre cabinet, qu'on achèvera votre meuble, madame *du Châtelet* va vous en

écrire ſur cela de bonnes. Enfin, ne nous ôtez point l'eſpérance de vous revoir. Les heureux n'ont pas beſoin de Paris. Nous n'irons point; il faut donc que vous veniez ici. Vivez heureux, couple aimable, couple eſtimable. Vendez vîte votre vilaine charge de conſeiller au parlement, qui vous prend un temps que vous devez aux charmes de la ſociété; quittez ce triſte fardeau qui fait qu'on ſe lève matin. Il n'y a pas moyen que le plaiſir, dont votre bonheur me pénètre, me permette de vous parler d'autre choſe. Une autre fois je vous entretiendrai de *Melpomène*, de *Thalie*, mais aujourd'hui la divinité à qui vous ſacrifiez a tout mon encens.

LETTRE LII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, ce 23 décembre 1737.

L'AMITIÉ, ma déeſſe unique,
Vient enfin de me réveiller
De cette langueur léthargique
Où je paraiſſais ſommeiller,
Et m'a dit d'un ton véridique:
N'as-tu pas aſſez barbouillé
Ton ſyſtême philoſophique?
Aſſez énoncé, détaillé
De Louis l'hiſtoire authentique?
N'as-tu pas encor rimaillé
Récemment une œuvre tragique?
Seras-tu ſans ceſſe embrouillé
De vers et de mathématique?

Renonce plutôt à Newton,
A Sophocle, aux vers de Virgile,
A tous les maîtres d'Hélicon,
Mais sois fidelle à Cideville.

J'ai répondu du même ton:
O ma patronne, ô ma déesse!
Cideville est le plus beau don
Que je tienne de ta tendresse;
Il est lui seul mon Apollon;
C'est lui dont je veux le suffrage;
Pour lui mon esprit tout entier
S'occupait d'un trop long ouvrage;
Et si j'ai paru l'oublier,
C'est pour lui plaire davantage.

Voilà une de mes excuses, mon cher *Cideville*, et cette excuse vous arrivera incessamment par le coche. C'est une tragédie. C'est Mérope, tragédie sans amour, et qui peut-être n'en est que plus tendre. Vous en jugerez, vous qui avez un cœur si bon et si sensible, vous qui seriez le plus tendre des pères, comme vous avez été le meilleur des fils, et comme vous êtes le plus fidelle ami et le plus sensible des amans.

Une autre excuse bien cruelle de mon long silence: c'est que la calomnie, qui m'a persécuté si indignement, m'a forcé enfin de rompre tout commerce avec mes meilleurs amis pendant une année. On ouvrait toutes mes lettres; on empoisonnait ce qu'elles avaient de plus innocent, et des personnes qui avaient apparemment juré ma perte, en faisaient des extraits odieux, qu'ils portaient jusqu'aux ministres dans l'occasion. J'avais cru apaiser la rage de ces persécuteurs en

fesant un tour en Hollande; ils m'y ont poursuivi. *Rousseau*, entre autres, ce monstre né pour calomnier, écrivit que j'étais venu en Hollande prêcher contre la religion, que j'avais tenu école de déisme chez M. *s'Gravesende*, fameux philosophe de Hollande. Il fallut que M. *s'Gravesende* démentît ce bruit abominable dans les gazettes. Je ne m'occupai dans mon séjour en Hollande qu'à voir les expériences de la physique neutonienne que fait M. *s'Gravesende*, qu'à étudier, et qu'à mettre en ordre les élémens de cette physique, commencés à Cirey. Je n'ai opposé à la rage de mes ennemis qu'une vie obscure, retirée, des études sérieuses auxquelles ils n'entendent rien. Bientôt l'amitié me fit revenir en France. Je retrouvai à Cirey madame *du Châtelet* et toute sa famille. Ils connaissent mon cœur; ils ne se sont jamais démentis un moment pour moi. J'y ai trouvé le repos et la douceur, la vie que mes ennemis voudraient m'arracher. Pour montrer une docilité sans réserve à ceux dont je peux dépendre, j'ai par le conseil de M. d'*Argental*, envoyé, il y a plus de six mois, mes *Élémens de Newton* à la censure à Paris. Ils y sont restés, on ne me les rend point. J'en ai suspendu la publication en Hollande. Je la suspends encore. Les libraires (qui se sont trouvés par hasard d'honnêtes gens) ont bien voulu différer par amitié pour moi. J'attendais quelque décision en France de la part de ceux qui sont à la tête de la littérature. Je n'en ai aucune. Voilà quant à la philosophie; car je veux vous rendre un compte exact.

Quant aux autres ouvrages, j'ai fait Mérope, dont vous jugerez incessamment. J'ai corrigé

toutes mes tragédies, entre autres les trois premiers actes d'Oedipe. J'ai retouché beaucoup jusqu'aux petites pièces détachées que vous avez entre les mains. J'ai poussé l'histoire de *Louis XIV* jusqu'à la bataille de Turin. Je m'amuse d'ailleurs à me faire un cabinet de physique assez complet. Madame *du Châtelet* est dans tout cela mon guide et mon oracle. On a imprimé l'Enfant prodigue, mais je ne l'ai point encore vu.

Comme je suis en train de vous rendre compte de tout, il faut vous dire que ce misérable *Dumoulin* qui voulait faire imprimer vos lettres, est celui qui me suscita l'infame procès de *Jore*. Il m'avait dissipé vingt mille francs que je lui avais confiés, et pour m'empêcher de lui faire rendre compte, il m'embarrassa dans ce procès. Il vient aujourd'hui de me demander pardon, et de me tout avouer. O hommes, ô monstres! qu'il y a peu de *Cidevilles!*

Continuons; vous aurez tout le détail de mes peines. Une des plus grandes a été d'avoir donné à madame *du Châtelet* les *Linant*. Vous savez quel prix elle a reçu de ses bontés. Je crois la sœur plus coupable que le frère. Je suis d'autant plus affligé, que *Linant* semblait vouloir travailler. Il reprenait sa tragédie à cœur; je m'y intéressais; je le fesais travailler; il me serait devenu cher à mesure qu'il eût cultivé son talent; mais il ne m'est plus permis de conserver avec lui le moindre commerce.

Mon cher ami, cette lettre est une jérémiade. Je pleure sur les hommes. Mais je me console, car il y a des *Emilies* et des *Çidevilles*.

LETTRE LIII.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, 23 décembre 1737.

A mon très-cher ami Formont,
Demeurant sur le double mont,
Au dessus de Vincent Voiture,
Vers la taverne où Bachaumont
Buvait et chantait sans mesure,
Où le plaisir et la raison
Ramenaient le bon Epicure.

Vous voulez donc que des filets
De l'abstraite philosophie
Je revole au brillant palais
De l'agréable poésie,
Au pays où règne Thalie
Et le cothurne et les sifflets.

Mon ami, je vous remercie
D'un conseil si doux et si sain
Vous le voulez; je cède enfin
A ce conseil, à mon destin;
Je vais de folie en folie,
Ainsi qu'on voit une catin
Passer du guerrier au robin,
Au gras prieur d'une abbaye,
Au courtisan, au citadin:
Ou bien, si vous voulez encore,
Ainsi qu'une abeille au matin
Va sucer les pleurs de l'Aurore

Ou sur l'absinthe ou sur le thim,
Toujours travaille et toujours cause,
Et nous pétrit son miel divin
Des gratte-cus et de la rose. (1)

J'ai donc, suivant votre conseil, abandonné pour un temps *la raison réciproque des quarrés des distances*, et la progression en nombres impairs dans laquelle tombent les corps graves et autres casses-tête, pour retourner à *Melpomène*. J'ai fait Mérope, mon cher ami, *arbiter elegantiarum et judex noster*. Ce n'est pas la Mérope de *Maffey*, c'est la mienne. Je veux vous l'envoyer à vous et à notre aimable *Cideville*. Il y a si long-temps que je n'ai payé aucun tribut à notre amitié, qu'il faut bien réparer le temps perdu. Ce n'était pas la seule tragédie qu'on fesait à Cirey. *Linant* avait remis sur le métier cette intrigue égyptiaque que je lui avais fait commencer, il y a sept ans. Enfin il avait repris vigueur, et je me flattais que dans quatorze ans il aurait fini le cinquième acte. Raillerie à part, s'il avait voulu un peu travailler, je crois que l'ouvrage aurait eu du succès, mais vous savez que le démon d'écrire en prose avait tellement possédé la sœur, que madame *du Châtelet* a été dans la nécessité absolue de renvoyer la sœur et le frère. Ils ont grand tort l'un et l'autre. Ils pouvaient se faire un sort très-doux, et se préparer un avenir agréable. *Linant* aurait passé sa vie dans la maison avec une pension. Son pupille en aurait eu soin toute sa vie. Il y a de la probité,

(1) Ces vers se trouvent dans le *Commentaire historique*, &c. *Mélanges littéraires*, tome II. On a cru devoir rétablir ici la lettre dans son entier.

de l'honneur dans cette maison *du Châtelet*. Celui qui avait élevé M. *du Châtelet*, est mort dans leur famille assez à son aise. Que pouvait faire de mieux un paresseux comme *Linant*, un homme qui d'ailleurs a si peu de ressources, un homme qui doit craindre à tout moment de perdre la vue; que pouvait-il, dis-je, faire de mieux que de s'attacher à cette maison? Je crois qu'il se repentira plus d'un jour; mais il ne me convient pas de conserver avec lui le moindre commerce. Mon devoir a été de lui faire du bien, quand vous et M. de *Cideville* me l'avez recommandé. Mon devoir est de l'oublier, puisqu'il a manqué à madame *du Châtelet*.

Voulez-vous, en attendant Mérope, une ode que j'ai faite sur la paix (1)? On a tant fait de ces drogues que je n'ai pas voulu donner la mienne. Envoyez-la à notre ami *Cideville*, et dites-m'en votre avis, mais qu'elle n'ennuie que *Cideville* et vous. Les esprits sont à Paris dans une petite guerre civile; les jansénistes attaquent les jésuites, les cassinistes s'élèvent contre *Maupertuis*, et ne veulent pas que la terre soit plate aux pôles. Il faudrait les y envoyer pour leur peine. Les lullistes appellent les partisans de *Rameau*, les ramoneurs. Pour moi, sans parti, sans intrigue, retiré dans le paradis terrestre de Cirey, je suis si peu attaché à tout ce qui se passe à Paris, que je ne regrette pas même la diablerie de *Rameau* (2), ou les beaux airs de *Persée*. Si je peux regretter quelque chose, c'est vous, mon cher *Formont*, que j'estimerai et que

(1) Voyez le volume d'Epîtres.

(2) Les enfers dans *Castor et Pollux*.

j'aimerai toute ma vie. Madame *du Châtelet* qui partage mes sentimens pour vous, vous fait les plus sincères complimens.

On arrête en France l'impression de ma *Philosophie de Newton*. Sans doute il y a dans cet ouvrage des erreurs que je n'ai pas aperçues.

LETTRE LIV.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey-Kittis (1), 22 mai 1738.

Je viens de lire, Monsieur, une histoire et un morceau de physique (2) plus intéressant que tous les romans. Madame *du Châtelet* va le lire; elle en est plus digne que moi. Il faut au moins, pendant qu'elle aura le plaisir de s'instruire, avoir celui de vous remercier.

Il me semble que votre préface est très-adroite, qu'elle fait naître dans l'esprit du lecteur du respect pour l'importance de l'entreprise, qu'elle intéresse les navigateurs, à qui la figure de la terre était assez indifférente, qu'elle insinue sagement les erreurs des anciennes mesures et l'infaillibilité des vôtres, qu'elle donne une impatience extrême de vous suivre en Laponie.

Dès que le lecteur y est avec vous, il croit être dans un pays enchanté dont les philosophes sont

(1) Allusion à l'Observatoire de Kittis, sous le cercle polaire.

(2) L'ouvrage de M. de *Maupertuis*, sur la figure de la terre, imprimé au Louvre, en 1738.

les fées. Les Argonautes qui s'en allèrent commercer dans la Crimée, et dont la bavarde Gréce a fait des demi-dieux, valaient-ils, je ne dis pas les *Clairauts*, les *Camus* et les *le Moniers*, mais les deſſinateurs qui vous ont accompagné ? On les a diviniſés : et vous! quelle eſt votre récompenſe ! je vais vous le dire : l'eſtime des connaiſſeurs qui vous répond de celle de la poſtérité. Soyez ſûr que les ſuffrages des êtres penſans du dix-huitième ſiècle ſont fort au-deſſus des apothéoſes de la Gréce.

Je vous ſuis avec tranſport et avec crainte à travers de vos cataractes, et ſur vos montagnes de glace :

Quod latus mundi nebulæ, maluſque
Jupiter urget.

Certainement vous ſavez peindre ; il ne tenait qu'à vous d'être notre plus grand poëte comme notre plus grand mathématicien. Si vos opérations ſont d'*Archimède*, et votre courage de *Chriſtophe Colomb*, votre deſcription des neiges de Tornéo eſt de *Michel Ange*, eſt celle des eſpèces d'aurores boréales eſt de l'*Albane*. Tout ce qui m'étonne, c'eſt que vous n'ayez pas voulu nous dire la raiſon pourquoi un ciel ſi charmant couvrait une terre ſi affreuſe. Eh bien ! moi qui la ſais (et c'eſt la ſeule choſe que je ſache mieux que vous), je vous la dirai :

Lorſque la vérité, ſur les gouffres de l'onde,
Dirigeait votre courſe aux limites du monde,
Tout le Nord treſſaillit, tout le conſeil des Dieux
Deſcendit de l'Olympe, et vint ſur l'hémiſphère

Contempler à quel point les enfans de la terre
Oſeraient pénétrer dans les ſecrets des Cieux.
Iris y déployait ſa charmante parure
Dans cet arc lumineux que nous peint la nature:
Prodige pour le peuple, et charme de nos yeux.
Pour la ſeconde fois, oubliant ſa carrière,
Détournant ſes chevaux et ſon char de rubis,
Le père des ſaiſons franchiſſait ſa barrière;
Il vint, il tempéra les traits de ſa lumière:
Il avança vers vous tel qu'il parut jadis,
Lorſque dans ſon palais il embraſſa ſon fils,
Son fils qui moins que vous lui parut téméraire.

Atlas par qui le ciel fut, dit-on, ſoutenu,
Aux champs de Tornéo parut avec Hercule.
On vante en vain leurs noms chez la Gréce crédule;
Ils ont porté le ciel, et vous l'avez connu.
Hercule en vous voyant s'étonna que l'Envie,
Dans les glaces du Nord, expirât ſous vos coups,
Lui qui ne put jamais terraſſer dans ſa vie
Cet ennemi des dieux, des héros et de vous.

Dans ce conſeil divin Newton parut ſans doute;
Deſcartes précédait, incertain dans ſa route;
Tel qu'une faible aurore, après la triſte nuit,
Annonce les clartés du ſoleil qui la ſuit:
Il cherchait vainement, dans le ſein de l'eſpace,
Ces mondes infinis qu'enfanta ſon audace,
Ses tourbillons divers et ſes trois élémens,
Chimériques appuis du plus beau des romans.
Mais le ſage de Londre et celui de la France,
S'unifſaient à vanter votre entrepriſe immenſe,

Tous les temps à venir en parleront comme eux.
Pourſuivez, éclairez ce ſiècle et nos neveux
Et que vos ſeuls travaux ſoient votre récompenſe.
Il n'appartient qu'à vous, après de tels exploits,
De ne point accepter les dons des plus grands rois.
Eſt-ce à vous d'écouter l'ambition funeſte,
Et la ſoif des faux biens dont on eſt captivé?
Un inſtant les détruit, mais la vérité reſte.
Voilà le ſeul tréſor; et vous l'avez trouvé.

Je laiſſe à madame *du Châtelet*, la plus digne amie aſſurément que vous ayez, le ſoin de vous dire combien de ſortes de plaiſirs votre excellent ouvrage nous cauſe. Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que ſon ſuccès infaillible vous arrêtera dans Paris, et nous privera de vous.

Nous apprenons dans l'inſtant, par votre lettre, que vos ſuccès ne vous retiennent point à Paris, mais que la ſenſibilité de votre cœur vous fait partir pour Saint-Malo. Comment faites-vous avec cet eſprit ſublime pour avoir auſſi un cœur?

Je ne vous ai point envoyé mon ouvrage, parce que je ne l'avais point; il vient enfin de m'en venir un exemplaire de Paris: on ne peut pas imprimer un livre avec moins d'exactitude; cela fourmille de fautes. Les ignorans pour leſquels il était deſtiné ne pourront les corriger, et les ſavans me les attribueront.

Je ne ſuis ni ſurpris ni fâché que l'abbé *Desfontaines* eſſaye de donner des ridicules à l'attraction. Un homme auſſi entiché du péché antiphyſique, et qui eſt d'ailleurs auſſi peu phyſicien, doit toujours pécher contre nature.

J'ai lu le livre de M. *Algarotti* (1). Il y a, comme de raison, plus de tours et de pensées que de vérités. Je crois qu'il réussira en italien, mais je doute qu'en français *l'amour d'un amant qui décroît en raison du cube de la distance de sa maîtresse, et du carré de l'absence*, plaise aux esprits bien faits qui ont été choqués de *la beauté blonde du soleil* et de *la beauté brune de la lune* dans le livre des *Mondes*.

Ce livre a besoin d'un traducteur excellent. Mais celui qui est capable de bien traduire, s'amuse rarement à traduire.

J'apprends dans le moment qu'on réimprime mon maudit ouvrage. Je vais sur le champ me mettre à le corriger. Il y a mille contre-sens dans l'impression. J'ai déjà corrigé les fautes de l'éditeur sur la lumière, mais si vous vouliez consacrer deux heures à me corriger les miennes et sur la lumière et sur la pesanteur, vous me rendriez un service dont je ne perdrai jamais le souvenir. Je suis si pressé par le temps, que j'en ai la vue éblouie; le torrent de l'avidité des libraires m'entraîne; je m'adresse à vous pour n'être point noyé.

La femme de l'Europe la plus digne, et la seule digne peut-être de votre société, joint ses prières aux miennes. On ne vous supplie point de perdre beaucoup de temps: et d'ailleurs est-ce le perdre que de catéchiser son disciple? C'est à vous à dire, quand vous n'aurez pas instruit quelqu'un: *amici, diem perdidi.*

Comptez que Cirey sera à jamais le très-humble serviteur de Kittis.

(1) *Il Newtonianismo per le dame.*

LETTRE LV.

A M. THIRIOT.

Le 5 juin 1738.

Mon cher ami, vous paſſez donc une partie de vos beaux jours à la campagne, et vous n'aurez pas plus daigné aſſiſter à une noce bourgeoiſe, que vous ne daignez aller voir jouer des pièces ennuyeuſes à la comédie. Aſſemblées de parens, quolibets de noces, plates plaiſanteries, contes lubriques, qui font rougir la mariée, et pincer les lèvres aux bégueules, grand bruit, propos interrompus, grande et mauvaiſe chère, ricanemens ſans avoir envie de rire, lourds baiſers donnés lourdement, petites filles regardant tout du coin de l'œil; voilà les noces de la rue des deux Boules, et la rue des deux Boules eſt par-tout. Cependant voilà ma nièce, votre amie, bien établie, et dans l'eſpérance de venir manger à Paris un bien honnête. Si elle ne vous aime pas de tout ſon cœur, je lui donne ma ſainte malédiction.

Quand aurai-je la démonſtration de *Rameau* contre *Newton*? Lit-on le livre de *Maupertuis*? C'eſt un chef d'œuvre. Il a eu raiſon de ne rien vouloir des rois. *Regum æquabat opes meritis.* Les Français ont-ils la tête aſſez raſſiſe pour lire ce livre excellent?

Un de mes amis, qui n'eſt pas un ſot, ſachant que le ſodomite *Desfontaines* avait oſé blaſphémer l'attraction, m'a envoyé ce petit correctif.

Pour

Pour l'amour anti-physique
Desfontaines flagellé
A, dit-on, fort mal parlé
Du système newtonique.
Il a pris tout à rebours
La vérité la plus pure;
Et ses erreurs sont toujours
Des péchés contre nature.

Pour moi j'avoue que j'aime beaucoup mieux cet ancien conte que vous aviez, ce me semble, perdu à Paris, et que je viens de retrouver dans mes paperasses.

L'abbé Desfontaines et le ramoneur, ou le ramoneur et l'abbé Desfontaines, conte par feu M. de la Faye.

Un ramoneur à face basanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait glissant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique bedeau,
Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau,
Vint endosser son échine inclinée.
L'Amour cria; le quartier accourut.
On verbalise, et Desfontaine en rut,
Est encagé dans le clos de bicêtre.
On vous le lie, on le fait dépouiller.
Un bras nerveux se complaît d'étriller
Le lourd fessier du sodomite prêtre.
Filles riaient, et le cuistre écorché
Criait: Monsieur, pour Dieu soyez touché!
Lisez de grâce et mes vers et ma prose.

Le fesseur lut, et soudain plus fâché,
Du renégat il redoubla la dose,
Vingt coups de fouet pour son vilain péché,
Et trente en sus pour l'ennui qu'il nous cause.

Pour la consolation des gens de bien, mon cher ami, vous devriez faire tenir cela au sieur *Giot*, afin qu'il en dise son avis dans quelques observations. Je me recommande à vos charitables soins. Mais passons à d'autres articles de littérature honnête. J'ai été si mécontent de la fautive et absurde édition des *Elémens de Newton*, et je crois vous avoir dit qu'elle fourmille de tant d'énormes fautes, que mon avertissement pour les journaux est devenu fort inutile. J'en ai écrit au *Trublet* que je connais un peu, et je lui ai dit que je le priais seulement qu'on décriât l'édition et non moi. Le petit journaliste ne m'a pas encore répondu; vous devriez le relever un peu de sentinelle, et sur ce je vous embrasse tendrement.

LETTRE LVI.

A M. DE PONT DE VEYLE.

A Cirey, 23 juin 1738.

ENFIN nous avons lu le *Fat puni ;* nous sommes provinciaux, mais nous ne pouvons pas dire que nous prenons les modes quand Paris les quitte; la mode d'aimer cet ouvrage charmant ne passera jamais.

Du Fat que si bien l'on punit,
Le portrait n'est pas ordinaire,
Et le Rigaut qui le peignit
Me paraît en tout son contraire.
C'est le modèle des auteurs,
Qui connaît le monde et l'enchante,
Et qui fait jouir des faveurs
Dont monsieur le Marquis se vante.

Je pourrais bien être un fat aussi de vous envoyer des vers si misérables, mais que je ne sois pas le fat puni. Pardonnez à un mauvais physicien d'être mauvais poëte. Madame *du Châtelet* est enchantée de cette petite pièce ; est-ce que nous n'en connaîtrons jamais l'auteur ?

Notre affliction du départ de M. votre frère (1) augmente à mesure que le départ approche. Si *Pollux* va en Amérique, *Castor* au moins nous restera en France.

(1) M. le comte d'*Argental*, qui était nommé à l'intendance de St. Domingue.

LETTRE LVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Cirey, le 14 juillet 1738.

Malgré mon silence coupable
Et mes égaremens divers,
Cideville toujours aimable,
Toujours à lui-même semblable,
Daigne encor m'envoyer des vers.

Il est ma première maîtresse,
Qui, prenant ses plus beaux atours,
Vient rendre à ses premiers amours
Un cœur formé pour la tendresse,
Que je crus usé pour toujours.

Croyez, mon cher *Cideville*, que je pourrai renoncer aux vers, mais jamais à votre tendre amitié. Cette philosophie de *Newton* a un peu pris sur notre commerce, mais rien sur mes sentimens. Périsse le carré des distances, périssent les lois de *Kepler* plutôt qu'il me soit reproché que j'ai abandonné mon ami. Quelle science vaut l'amitié! Non, mon cher *Cideville*, non-seulement je ne vous oublie point, mais je ne perds point l'espérance de vous revoir. Il est bien vrai que les *Elémens de Newton* me font des ennemis. Il y a deux bonnes raisons pour cela. Cette philosophie est vraie, et elle combat celle de *Descartes*, que les Français ont adopté avec aussi peu de raison qu'ils l'avaient proscrite.

Je ne suis point étonné que vous ayez entendu une philosophie raisonnable et dégagée de toutes ces hypothèses qui ne présentent à l'esprit que des romans confus. Je ne suis point surpris non plus que vous l'ayez fait entendre à la personne aimable à qui sans doute vous avez fait entendre des vérités d'un usage plus réel, et qui par-là en est plus respectable pour moi. Il faut, quand on a un maître tel que vous, que le cœur et l'esprit aillent de compagnie. Permettez que je lui réponde en vers (1). Elle ne m'a point écrit dans sa langue; sa langue est sans doute celle des dieux.

Vous avez dû avoir quelque peine avec cette édition d'Amsterdam; elle est très-fautive. Il faut souvent suppléer le sens. Les libraires se sont hâtés de la débiter sans me consulter. Vous recevrez incessamment quelques exemplaires d'une édition qu'on dit plus correcte. Vous aurez Mérope en même-temps. Je vous payerai mes tributs en vers et en prose pour réparer le temps perdu.

Nous n'avons point entendu parler de *Formont* depuis qu'il est à la suite de *Plutus*.

Il est mort, le pauvre Formont:
Il a quitté le double mont.
Musique, vers, philosophie,
Plutus lui fait tout renier.
Pleurez, Erato, Polymnie,
Chapelle s'est fait sous-fermier.

Nous recevons dans le moment une lettre de lui, ainsi nous nous rétractons. Elle est datée de la campagne.

(1) Voyez à la fin de cette lettre les vers à mademoiselle de *T****.

Quand cette lettre fut écrite
D'un ſtyle ſi vif et ſi doux,
Sans doute il était près de vous;
Il a repris tout ſon mérite.

Il faut que je vous diſe une ſingulière nouvelle. *Rouſſeau* vient de me faire envoyer une ode de ſa façon, accompagnée d'un billet dans lequel il dit que c'eſt par humilité chrétienne qu'il m'adreſſe ſon ode; qu'il m'a toujours eſtimé; et que j'aurais été ſon ami ſi j'avais voulu. J'ai fait réponſe que ſon ode n'eſt pas aſſez bonne pour me raccommoder avec lui; que puiſqu'il m'eſtimait, il ne fallait pas me calomnier; et que puiſqu'il m'a calomnié, il fallait ſe rétracter; que j'entendais peu de choſe à l'humilité chrétienne, mais que je me connaiſſais très-bien en probité, et pas mal en odes; qu'il fallait enfin corriger ſes odes et ſes procédés pour bien réparer tout.

Je vous envoie ſon ode, vous jugerez ſi elle méritait que je me réconciliaſſe. Il eſt dur d'avoir un ennemi, mais quand les ſujets d'inimitié ſont ſi publics et ſi injuſtes, il eſt lâche de ſe raccommoder, et un honnête homme doit haïr le malhonnête homme juſqu'au dernier moment. Celui qui m'a offenſé par faibleſſe retrouvera toujours une voie pour rentrer dans mon cœur; un coquin n'en trouvera jamais. Je me croirais indigne de votre amitié, ſi je penſais autrement. Adieu, mon cher ami, que j'ai tant de raiſon d'aimer. Madame *du Châtelet* ne vous connaît que comme les bons auteurs, par vos ouvrages; vos lettres ſont des ouvrages charmans.

*A mademoiselle de T*** de Rouen, qui avait écrit à l'auteur conjointement avec M. de Cideville.*

Quoi, celle qui n'a dû connaître
Que les Grâces ses tendres sœurs,
De qui les mains cueillent des fleurs
Et de qui les pas les font naître,
En philosophe ose paraître
Dans les profondeurs des détours,
Où l'on voit les épines craître :
Et la maîtresse des Amours
A choisi Newton pour son maître!

Je vois cette jeune beauté,
Du palais de la Volupté,
Se promener d'un pas agile
Au temple de la Vérité.
La route en était difficile,
Mais elle est avec Cideville
Dans ces deux temples si fêté.
Jusqu'où n'a-t-elle point été
Avec ce conducteur habile ?

Je vois que la nature a fait,
Parmi ses œuvres infinies,
Deux fois un ouvrage parfait;
Elle a formé deux Emilies.

LETTRE LVIII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

1738.

FAVORI d'un prince adorable,
Courtisan qui n'es point flatteur,
Allemand qui n'es point buveur,
Voyageant sans être menteur,
Souvent goutteux, toujours aimable;
Le caprice injuste du sort
T'avait fait naître sur le bord
De la pesante Moscovie:
Le ciel, pour réparer ce tort,
Te donna le feu du génie
Au milieu des glaces du Nord.
Orné de grâces naturelles,
Tu plairais à Rome, à Paris,
Aux papistes, aux infidelles;
Citoyen de tous les pays,
Et chéri de toutes les belles.

Voilà, Monsieur, un petit portrait de vous, plus fidelle encore que le plan que vous avez emporté de Cirey. Nous avons reçu vos lettres dans lesquelles vous faites voir des sentimens qui ne sont point d'un voyageur. Les voyageurs oublient; vous ne nous oubliez point: vous songez à nous consoler de votre absence. Madame *du Châtelet* et tout ce qui est à Cirey, et moi, Monsieur, nous nous souviendrons toute notre vie que nous avons vu *Alexandre* de

de Rémusberg dans *Epheſtion Keiſerling*. Je trouve déjà le prince royal un très-grand politique; il choiſit pour ambaſſadeurs ceux dont il connaît le caractère conforme à celui des puiſſances auprès deſquelles il faut négocier. Il a envoyé à madame la marquiſe *du Châtelet*, un homme ſenſible à la beauté, à l'eſprit, à la vertu, et qui a tous les goûts, comme il parle toutes les langues: en un mot ſon envoyé était chargé de plaire, et il a mieux rempli ſa légation que le cardinal d'*Oſſat* ou *Grotius* n'auraient fait. Vous négociez ſans doute ſur ce pied-là auprès de meſdames de *Naſſau*. En quelque endroit du monde que vous ſoyez, ſouvenez-vous qu'il y a en France une petite vallée riante, entourée de bois, où votre nom ne périra point tant que nous l'habiterons. Parlez quelquefois de nous à *Frédéric Marc-Aurèle* quand vous aurez le bonheur de vous retrouver auprès de lui. Vous avez été témoin de cette tendreſſe plus forte que le reſpect dont nos cœurs ſont pénétrés pour lui. Nous ne feſons guère de repas ſans faire commémoration du prince et de l'ambaſſadeur, nous ne paſſons point devant ſon portrait ſans nous arrêter, ſans dire: Voilà donc celui à qui il eſt réſervé de rendre les hommes heureux, voilà le vrai prince et le vrai philoſophe. J'apprends encore que vous ne bornez point votre ſenſibilité pour Cirey au ſeul ſouvenir, vous ſongez à rendre ſervice à M. *Linant*, vos bons offices pour lui ſont un bienfait pour moi; ſouffrez que je partage la reconnaiſſance.

Il y a donc deux terres de Cirey dans le monde,

deux paradis terrestres, mesdames les princesses de *Nassau* ont l'un, mais madame *du Châtelet* a l'autre. Ce que vous me dites de Veilbourg augmente la respectueuse estime que j'avais déjà pour les princesses dont vous me parlez; adieu, Monsieur, nous ne perdrons jamais celle que nous avons pour vous. Ma malheureuse santé m'a empêché de vous écrire plutôt, mais elle ne diminuera rien de mes tendres sentimens.

Si dans votre chemin vous rencontrez des gens dignes de voir *Emilie*, et qui voyagent en France, envoyez-nous-les, ils seront reçus en votre nom comme vous-même. Madame *du Châtelet* sera comptée au rang des choses qu'il faut voir en France, parmi celles qu'on y regrette.

Je suis avec l'estime la plus respectueuse et la plus tendre, etc.

LETTRE LIX.

A M. THIRIOT.

Le 7 auguste 1738.

Je reçois, mon cher ami, votre lettre du premier, celle du 3, la lettre de son Altesse royale, l'extrait du père *Castel*, les vers attribués à *Bernard*. Grand merci de tout cela, et sur-tout de vos lettres.

Je vous ai mandé avant-hier que j'écrivais au prince par la même voie par laquelle j'avais reçu son paquet.

Le père *Castel* a peu de méthode dans l'esprit,

c'eſt le rebours de l'eſprit de ce ſiècle. On ne peut guère faire un extrait plus confus et moins inſtructif.

Les vers de *Bernard*, ou de qui il vous plaira, ſont plus remplis de molleſſe et de grâces que piquans de nouvauté. Je pourrais répondre à ceux qui penſent comme lui :

Le bonheur de jouir, moins rare que charmant,
Eſt-il donc l'ennemi du bonheur de connaître ?
Ne peut-on rapprocher le ſage de l'amant ?
N'eſt-ce que chez les ſots que l'amour pourra naître ?
Vos vers et votre eſprit nous font aſſez connaître
Qu'on peut penſer beaucoup et ſentir tendrement.
L'amour eſt des humains le plus cher avantage ;
C'eſt le premier des biens, c'eſt donc celui du ſage.
Que Vénus ſache aimer, je n'en ſuis pas ſurpris ;
Trop de dieux ont goûté les faveurs de Cypris.
Mais au cœur de Pallas inſpirer la tendreſſe,
Couronner la raiſon des mains de la molleſſe,
Enchaîner la vertu de guirlandes de fleurs,
C'eſt la première des douceurs
Et le comble de la ſageſſe.

Voilà des vers qui échappent à ma philoſophie. On pourrait les réciter s'ils étaient limés, mais non les donner. *Oh quanti e quanti ne vederete, vhen you are at Cirey ?*

Ceux qui reprochent à M. *Algarotti* le ton affirmatif ne l'ont pas lu. On n'aurait à lui reprocher que de n'avoir pas aſſez affirmé, je veux dire de n'avoir pas aſſez dit de choſes et d'avoir trop parlé. D'ailleurs, ſi le livre eſt traduit comme il le mérite, il doit réuſſir. A l'égard du mien, il eſt

jusqu'à présent le premier en Europe qui ait appelé *parvulos ad regnum cœlorum*, car *regnum cœlorum*, c'est *Newton*. Les Français en général sont assez *parvuli*. Il n'y a point, comme vous dites, *d'opinions nouvelles* dans *Newton*; il y a des expériences et des calculs, et avec le temps il faudra que tout le monde se soumette. Les *Renauds* et les *Castels* n'empêcheront pas à la longue le triomphe de la raison. Adieu, père *Mersenne*, vous vous apercevrez bientôt des sentimens du prince royal pour vous.

LETTRE LX.

A M. LE BARON DE KAISERLING.

Cyrey, octobre 1738.

TRÈS-AIMABLE Césarion,
Par votre épître j'apprends comme
Quelques vers griffonnés *sur l'homme*
Ont eu votre approbation.
J'ai peint cette absurde sagesse
Des fous sottement orgueilleux;
C'est à vous à vous moquer d'eux;
Vous n'êtes pas de leur espèce.

M. *Michelet* nous a envoyé, Monsieur, les plans du paradis terrestre de l'Allemagne, car celui de France est à Cirey. Je ne sais ce que j'aime le mieux en vous, ou la plume de l'écrivain qui écrit de si jolies choses, ou le crayon qui dessine une si aimable retraite. Vous nous fournissez tous les plaisirs qu'on peut goûter quand on n'a pas le

bonheur de vous voir. Madame la marquise *du Châtelet* va vous écrire. Elle est seule digne de vos présens ; mais j'en sens le prix aussi vivement qu'elle. Nous sommes unis, tous en *Frédéric*, comme les dévots le sont dans leur patron. Je serai, Monsieur, toute ma vie, avec l'attachement le plus tendre, votre etc.

LETTRE LXI.

A M. DE FORMONT.

A Cirey, ce 11 novembre 1738.

Est-il vrai, cher Formont, que ta muse charmante,
Du Dieu qui nous inspire interprète éclatante,
Vient par les sons hardis de tes nouveaux concerts
De confondre à jamais ces ennemis des vers,
Qui, hérissés d'algèbre et bouffis de problèmes,
Au monde épouvanté parlent par théorèmes ;
Observant, calculant, mais ne sentant jamais.
Ces Atlas qui des cieux semblent porter le faix,
Ne baissent point les yeux vers les fleurs de la terre ;
Aux douceurs de la vie ils déclarent la guerre.
Jadis en façonnant ce peuple raisonneur,
Prométhée oublia de leur donner un cœur.
On dit que de tes chants le pouvoir invincible
Donne aujourd'hui la vie à leur masse insensible :
Ils sentent le plaisir qui naît d'un vers heureux ;
C'est un sens tout nouveau que tu produis en eux.

Quand verrai-je ces vers, enfans de ton génie,
Ces vers où la raison parle avec harmonie ;
Ils sont faits pour charmer les beaux lieux où je suis.

Du jardin d'Apollon nous cueillons tous les fruits ;
Newton eſt notre maître, et Milton nous délaſſe ;
Nous combattons Malbranche et reliſons Horace.
Ajoute un nouveau charme à nos plaiſirs divers.
Heureux le philoſophe épris de l'art des vers ;
Mais heureux le poëte épris de la ſcience :
Les mots ne bornent point ſa vive intelligence ;
Des mouvemens du ciel il dévoile le cours,
Il ſuit l'aſtre des nuits et le flambeau des jours ;
Loin des ſentiers étroits de la Gréce aveuglée
Son eſprit monte aux cieux qu'entr'ouvrit Galilée ;
Il connaît, il admire un univers nouveau.
On ne le verra point ſur les pas de Boileau
Douter ſi le ſoleil tourne autour de ſon axe,
Et l'aſtrolabe en main chercher un parallaxe ;
Il attaque, il détrône, il enchaîne en beaux vers
Les affreux préjugés, tyrans de l'univers.

Je connais le poëte à ces marques ſublimes,
Non dans un alphabet de pédanteſques rimes,
Non dans ces vers forcés, ſurchargés d'un vieux mot,
Où l'auteur nous ennuie en phraſes de Marot.
De ce ſtyle emprunté tu proſcris la baſſeſſe :
Qui penſe hautement, s'exprime avec nobleſſe.
Et le ſage Formont laiſſe aux eſprits mal faits
L'art de moraliſer du ton de Rabelais.

Nardi parvus onyx eliciet cadum.

Envoyez-nous donc, mon cher philoſophe-poëte, votre belle épître : à qui la donnerez-vous, ſi vous la refuſez à la divinité de Cirey ? Vous ſavez combien madame *du Châtelet* aime votre eſprit, vous ſavez ſi elle eſt digne de voir vos ouvrages ; pour moi je demande, au nom de

l'amitié, ce qu'elle a droit d'exiger de l'eſtime que vous avez pour elle. Nous ſommes bien loin d'abandonner ici la poéſie pour les mathématiques; nous nous ſouvenons que c'eſt Virgile qui diſait:

Nos verò dulces teneant ante omnia muſæ,
Defectus ſolis varios et ſidera monſtrent.

Ce n'eſt pas dans cette heureuſe ſolitude qu'on eſt aſſez barbare pour mépriſer aucun art; c'eſt un étrange rétréciſſement d'eſprit que d'aimer une ſcience pour haïr toutes les autres; il faut laiſſer ce fanatiſme à ceux qui croient qu'on ne peut plaire à DIEU que dans leur ſecte; on peut donner des préférences, mais pourquoi des excluſions? La nature nous a donné ſi peu de portes par où le plaiſir et l'inſtruction peuvent entrer dans nos ames; faudra-t-il n'en ouvrir qu'une? Vous êtes un bel exemple du contraire; car qui raiſonne plus juſte, et qui écrit avec plus de grâces que vous? Vous trouvez encore du temps de reſte pour paſſer du temple de la poéſie et de la métaphyſique à celui de *Plutus*, et je vous en fais mon compliment. Vous avez dit comme *Horace*.

Det vitam, det opes, animum æquum mi ipſe parabo.

Je vois que vos nouvelles occupations ne vous ont point enlevé à la littérature, qu'elles ne vous enlèvent dont point à vos amis; écrivez un petit mot, et envoyez l'épître. Vous voyez ſans doute ſouvent madame *du Deffant*; elle m'oublie, comme de raiſon, et moi je me ſouviens toujours d'elle; j'en ferai une ingrate, je lui ſerai toujours

attaché. Quand vous souperez avec le philosophe *baylien*, M. *Desalleurs* l'aîné, et avec son frère le philosophe mondain, buvez à ma santé avec eux, je vous prie. Est-il vrai que votre épître est adressée à M. l'abbé de *Rothelin* ? il le mérite ; il a la critique très-juste et très-fine ; je vous prierais de lui présenter mes très-humbles complimens, si je ne me regardais comme un peu trop profané. Adieu, mon cher ami, que j'aimerai toujours. Madame *du Châtelet* vous renouvelle les assurances de son estime et de son amitié, et joint ses prières aux miennes.

LETTRE LXII.

A M. DE MAUPERTUIS.

A Cirey, le 20 décembre 1738.

SIR ISAAC,

MADAME la marquise *du Châtelet*, et moi indigne, nous sommes si attachés à ce qui a du rapport à votre mesure de la terre et à votre voyage au pôle, nous sommes d'ailleurs si éloignés des mœurs de Paris, que nous regardons votre lapone trompée comme notre compatriote. Nous proposerions bien qu'on mît en faveur de cette tendre hyperboréenne une taxe sur tous ceux qui ne croient pas la terre aplatie ; mais nous n'osons exiger de contributions de nos ennemis. Demandons seulement des secours à nos frères. Fesons une petite quête. Ne trouverons-nous point quelques

cœurs généreux que votre exemple et celui de madame *Clairaut* auront touchés? Madame *du Châtelet*, qui n'eſt pas riche, donne déjà 50 liv.; moi qui ſuis bien moins bon philoſophe qu'elle, et pas ſi riche, mais qui n'ai point de grande maiſon à gouverner, je prends la liberté de donner 100 francs. Voilà donc cinquante écus qu'on vous apporte; que quelqu'un de vous tienne la bourſe, et je parie que vous faites mille écus en peu de jours. Cette petite collecte eſt digne d'être à la ſuite de vos obſervations; et la morale des Français leur fera autant d'honneur dans le Nord que leur phyſique.

Le Nord eſt fécond en infortunes amoureuſes depuis l'aventure de *Caliſto*. Si *Jupiter* avait eu mille écus, je ſuis perſuadé que *Caliſto* n'eut point été changée en ourſe.

Pour encourager les ames dévotes à réparer les torts de l'amour, je ſerais d'avis qu'on quêtât à peu-près en cette façon:

La voyageuſe académie
Recommande à l'humanité,
Comme à la tendre charité,
Un gros tendron de Laponie.
L'amour, qui fait tout ſon malheur,
De ſes feux embraſa ſon cœur
Parmi les glaces de Bothnie.
Certain français la ſéduiſit:
Cette erreur eſt trop ordinaire;
Et c'eſt la ſeule que l'on fit
En allant au cercle polaire.

Français, montrez-vous aujourd'hui
Aussi généreux qu'infidelles :
S'il est doux de tromper les belles,
Il est doux d'être leur appui.
Que les Lapons sur leur rivage
Puissent dire dans tous les temps :
Tous les Français sont bienfesans ;
Nous n'en avons vu qu'un volage.

Vous me direz que cela est trop long : il n'y a qu'à l'exprimer en algèbre.

Adieu ; je n'ai point d'expression pour vous dire combien mon cœur et mon esprit sont les très-humbles serviteurs et admirateurs du vôtre.

Madame *du Châtelet*, seule digne de vous écrire, ne vous écrit point, je crois, cet ordinaire.

VOLTAIRE.

N. B. Je vous supplie d'écrire toujours français par un *a*, car l'académie *françoise* l'écrit par un *o*.

LETTRE LXIII.

A M. THIRIOT.

1738.

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui votre lettre du 22, mon cher ami. La route est plus longue, mais plus sûre. Nos cœurs peuvent se parler, et voilà ce que je voulais.

Premièrement je ne vous crois point instruit de la raison qui m'a obligé à me priver si long-temps du commerce de mes amis ; mais je crois enfin

pouvoir vous la dire. Savez-vous bien qu'on avait accusé plusieurs personnes d'athéisme ? Savez-vous bien que vous étiez du nombre ? Je n'en dirai pas plus. Ah ! mon ami, que nous sommes loin de mériter cette sotte et abominable accusation ! Il est au moins de notre intérêt qu'il y ait un DIEU, et qu'il punisse ces monstres de la société, ces scélérats qui se font un jeu de la plus damnable imposture.

A l'égard de la nouvelle calomnie dont vous me parlez, j'ai cru devoir en écrire à son Altesse royale. Je vous instruis de cette démarche afin que vous vous y conformiez, et que vous m'éclairiez en cas que cette impertinence continue. Le roi de Prusse, avec de grands Etats, beaucoup d'argent comptant et une armée de géans, peut très-bien se moquer d'un sot libelle ; mais moi, chétif, qui ne suis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit ; et je suis comme le lièvre qui craignait qu'on ne prît ses oreilles pour des cornes.

Tout cela m'attristerait bien ; mais la vie douce dont je jouis me console ; la sagesse, l'esprit, la bonté extrême dont le prince royal m'honore, me rassurent ; et je ne crains rien avec votre amitié.

Vous deviez bien m'envoyer les versiculets de notre prince et la réponse. Vous me direz que c'était à moi d'en faire ; que je suis bien impertinent de rester dans le silence quand les savans et les princes s'empressent à louer madame de *la Poplinière* ; mais je vous répondrai :

Vainement ma muſe échauffée,
De ſes triſtes lauriers coiffée,
Eût loué cet objet charmant
Qui réunit ſi noblement
Les talens d'Euclide et d'Orphée;
Ce ſerait un faible ornement
Au piédeſtal de ſon trophée.
La louer n'eſt pas mon emploi;
Elle régnera bien ſans moi
Dans ce monde et dans la mémoire;
Et l'heureux maître de ſon cœur,
Celui qui fait ſeul ſon bonheur,
Pourrait ſeul augmenter ſa gloire.

A propos de vers, je ne peux m'empêcher de vous dire que je trouve des traits charmans dans Caſtor et Pollux. Le tout enſemble n'eſt pas, je crois, aſſez bien tiſſu; les choſes y ſont trop bruſques; il y manque le *molle* et l'*amœnum*; il n'y a point d'intérêt. C'eſt un beau cheval dont le pas eſt preſque toujours défuni, etc. (*)

LETTRE LXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

Ce 26 ſeptembre 1739.

TIBULLE de la Normandie,
Vous qui ne vivant qu'à la cour

(*) *Bernard* et *Rameau* ont depuis tellement changé cet opéra, que l'ancienne et la nouvelle partition n'ont preſque rien de commun.

Du Dieu des vers et de Lesbie,
Ne voyageâtes de la vie
Que sur les ailes de l'Amour ;
Venez à Paris, je vous prie,
Sur les ailes de l'Amitié :
Voltaire et la reine Emilie,
S'ils n'écoutaient que leur envie,
Du chemin feraient la moitié.

Ah, mon cher ami, par quel contre-temps cruel ne vous verrai-je qu'un moment! Je pars mercredi pour Richelieu. Sera-t-il dit que nous ressemblerons aux deux héros du roman de Zaïde qui se virent de loin une fois, et s'éloignèrent pour un temps si long ? Quand nous retrouverons-nous, quand passerai-je avec vous le soir tranquille de ce jour nébuleux qu'on nomme la vie ?

LETTRE LXV.

A M. HELVETIUS.

Bruxelles, 24 janvier 1740.

Ne les verrai-je point ces beaux vers que vous faites,
Ami charmant, sublime auteur ?
Le ciel vous anima de ces flammes secrettes
Que ne sentit jamais Boileau l'imitateur,
Dans ses tristes beautés si froidement parfaites.
Il est des beaux esprits, il est plus d'un rimeur ;
Il est rarement des poëtes.
Le vrai poëte est créateur ;
Peut-être je le fus, et maintenant vous l'êtes.

Envoyez-moi donc un peu de votre création.

Vous ne vous reposerez pas après le sixième jour ; vous corrigerez, vous perfectionnerez votre ouvrage, mon cher ami. Votre dernière lettre m'a un peu affligé. Vous tâtez donc aussi des amertumes de ce monde, vous éprouvez des tracasseries, vous sentez combien le commerce des hommes est dangereux ; mais vous aurez toujours des amis qui vous consoleront, et vous aurez, après le plaisir de l'amitié, celui de l'étude ;

Nam nil dulcius est bene quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena,
Despicere undè queas alios passimque videre
Errare atque viam palantes quærere vitæ.

Il y a bientôt huit ans que je demeure dans le temple de l'amitié et de l'étude. J'y suis plus heureux que le premier jour. J'y oublie les persécutions des ignorans en place, et la basse jalousie de certains animaux amphibies qui osent se dire gens de lettres. J'y puise des consolations contre l'ingratitude de ceux qui ont répondu à mes bienfaits par des outrages. Madame *du Châtelet*, qui a éprouvé à peu-près la même ingratitude, l'oublie avec plus de philosophie que moi, parce que son ame est au-dessus de la mienne.

Il y a peu de grands seigneurs de deux cents mille livres de rente qui fassent pour leurs parens ce que madame *du Châtelet* avait fait pour *Kœnig*. Elle avait soin de lui et de son frère, les logeait, les nourrissait, les accablait de présens, leur donnait des domestiques, leur fournissait à Paris des équipages. Je suis témoin qu'elle s'est incommodée pour eux ; et en vérité c'était bien payer la

métaphysique romanesque de *Leibnitz*, dont *Kœnig* l'entretenait quelquefois les matins. Tout cela a fini par des procédés indignes que madame du *Châtelet* veut encore avoir la grandeur d'ame d'ignorer.

Vous trouverez, mon cher ami, dans votre vie peu de personnes plus dignes qu'elle de votre estime et de votre attachement.

Adieu, mon jeune *Apollon*, je vous embrasse, et vous aime à jamais.

LETTRE LXVI.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, premier avril 1740.

Vous voilà dans l'heureux pays
Des belles et des beaux esprits,
Des bagatelles renaissantes,
Des bons et des mauvais écrits.
Vous entendez les vendredis
Ces clameurs longues et touchantes
Dont le Maure enchante Paris.
Des soupers avec gens choisis,
De vos jours filés par les ris,
Finissent les heures charmantes.
Mais ce qui vaut assurément
Bien mieux qu'une pièce nouvelle
Et que le souper le plus grand,
Vous vivez avec du Deffant:
Le reste est un amusement,
Le vrai bonheur est auprès d'elle.

Pour la triste ville où je suis,
C'est le séjour de l'ignorance,

De la pesanteur, des ennuis,
De la stupide indifférence;
Un vrai pays d'obédience,
Privé d'esprit, rempli de foi;
Mais Emilie est avec moi;
Seule, elle vaut toute la France.

En vous remerciant, mon cher ami, des marques de votre souvenir. Vous avez donc lu ce fatras inutile sur la teinture, que monsieur le père *Castel* appelle son optique. Il est assez plaisant qu'il s'avise de dire que *Newton* s'est trompé, sans en donner la plus légère preuve, sans avoir fait la moindre expérience sur les couleurs primitives. C'est à présent la physique qui se met à être plaisante depuis que la comédie ne l'est plus. J'ai lu le 4e tome des Leçons de Physique de *Joseph Privat de Molières*, de l'académie des sciences. Cela est encore assez comique; mais j'aime mieux l'autre *Molière* que celui-ci. *Joseph Privat* ne peut réjouir que quelques philosophes malins qui aiment à rire des absurdités imprimées avec approbation et privilége. Le cher homme a une preuve toute nouvelle de l'existence de DIEU, à faire pouffer de rire. C'est, dit-il, qu'il y a des cas où une boule de cinq livres en pèse sept, ce qui ne peut arriver que par permission divine; or, vous pouvez être sûr que ni *Privat de Molières*, ni sa boule, ne pèseront jamais un grain de plus en aucun cas. Six vieux régens de l'université ont donné six approbations authentiques à cette belle découverte, à laquelle ils n'entendent rien; mais au moins messieurs

de

de *Mairan* et de *Bragelogne*, députés de l'académie pour louer M. *Privat*, n'ont pas donné dans le traquet. Ils ont déclaré nettement qu'il y avait certaines hypothèses dans ce livre qu'ils ne pouvaient admettre.

Quand il s'agit de prouver DIEU,
Ces Messieurs de l'Académie
Tirent leur épingle du jeu
Avec beaucoup de prud'hommie.

Pour moi, qui crois en DIEU autant et plus que personne, si je n'avais d'autres preuves que celle de ce *Privat de Molières*, je sens bien qu'il me resterait encore quelques petits scrupules.

J'ai lu la tragédie de Vert-vert, qu'il m'a fait l'honneur de m'envoyer; ainsi il faut que j'en dise du bien. Il y a d'ailleurs un certain air anglais qui ne me déplaît pas.

On dit que ces Anglais ont pillé Porto-Bello et Panama; c'est bien-là une vraie tragédie. Si le dénouement de cette pièce est telle qu'on le dit, il y aura beaucoup de négocians français et hollandais ruinés. Je ne sais quand finira cette guerre de pirates. Pour celle que fait ici madame *du Châtelet* avec d'autres pirates nommés avocats et procureurs, elle sera peut-être plus longue que la querelle de l'Espagne et de l'Angleterre. J'ai l'air de rester du temps à Bruxelles, mais que m'importe! avec *Emilie* et des livres, je suis dans la capitale de l'univers, pourvu que je n'y végette pas comme *Rousseau*. Mille respects à madame *du Deffant*, je vous embrasse du meilleur cœur du monde, etc.

LETTRE LXVII.

A M. BERNARD.

Bruxelles, 27 mai, 1740.

Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons. Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'*Ovide*; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien; je fais mon compliment à M. de *Coigny* de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes: Voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser.

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais si sa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Vous serez toujours des *trois Bernards* celui pour qui j'aurai le plus d'attachement, quoique vous ne soyez encore ni un *Crésus* ni un saint. Je vous remercie pour les acteurs de Paris, à qui vous souhaitez de la santé; pour moi je leur souhaite une meilleure pièce que Zulime. C'est de la pluie d'été. J'avais quelque chose de plus passable dans mon portefeuille; mais on dit qu'il faut attendre l'hiver. Vous voyez que *Newton* ne me fait pas renoncer aux Muses; que les dragons ne vous y faſſent pas renoncer. Vous avez commencé, mon

charmant *Bernard*, un ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez, et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LXVIII.

A M. L'ABBÉ MOUSSINOT.

Juillet, 1740.

Mon cher abbé, je reçois votre lettre, qui m'apprend la banqueroute générale de ce receveur général nommé *Michel*; il m'emporte donc une assez bonne partie de mon bien. *Deus dedit, Deus abstulit*; *sit nomen Domini benedictum!* mais je suis assez résigné.

Souffrir nos maux en patience
Depuis quarante ans est mon lot,
Et l'on peut, sans être dévot,
Se soumettre à la providence.

J'avoue que je ne m'attendais pas à cette banqueroute. Je ne conçois pas comment un receveur général des finances de sa majesté très-chrétienne a pu tomber si lourdement, à moins qu'il n'ait voulu être encore plus riche. En ce cas, M. *Michel* a double tort, et je m'écrierais volontiers:

Michel, au nom de l'Eternel,
Mit jadis le diable en déroute;
Mais après cette banqueroute,
Que le diable emporte *Michel*.

Mais ce ſerait une mauvaiſe plaiſanterie, et je ne veux me moquer ni des pertes de M. *Michel*, ni de la mienne.

Cependant, mon cher abbé, vous verrez que l'événement ſera que les enfans de M. *Michel* reſteront fort riches, fort bien établis. Le conſeiller au grand conſeil me jugera, ſi j'ai un procès devant l'auguſte tribunal dont on eſt membre à beaux deniers comptans. Son frère, l'intendant des menus plaiſirs du roi, empêchera, s'il veut, qu'on ne joue mes pièces à Verſailles; et moi, moitié philoſophe et moitié poëte, j'en ſerai pour mon argent: je ne jugerai perſonne, et n'aurai point de charge à la cour.

Je voudrais bien ſavoir le nom que prend en cour cet intendant des menus, qui aura ſans doute quitté celui de *Michel* pour le nom de quelque belle terre.

Voyez M. de *Nicolaï*, et plaignez-vous à lui; voyez le caiſſier de *Michel*, demandez-lui la manière de nous y prendre pour ne pas tout perdre; faites oppoſition au ſcellé, ſi cela ſe pratique et ſi cela eſt utile. Bon ſoir, mon cher abbé, je vous embraſſe de toute mon ame. Conſolez-vous de la déroute de *Michel*, votre amitié me conſole de ma perte.

LETTRE LXIX.

A M. DE FORMONT.

A Bruxelles, 3 mars 1714.

FORMONT! vous et les du Deffans,
C'eſt-à-dire les agrémens,
L'eſprit, les bons mots, l'éloquence,
Et vous, plaiſir qui valez tout,
Plaiſir, je vous ſuivis par goût,
Et les Newtons par complaiſance.
Que m'ont ſervi tous ces efforts
De notre incertaine ſcience?
Et ces carrés de la diſtance,
Ces corpuſcules, ces reſſorts,
Cet infini ſi peu traitable?
Hélas! tout ce qu'on dit des corps,
Rend-il le mien moins miſérable?

Mon eſprit eſt-il plus heureux,
Plus droit, plus éclairé, plus ſage,
Quand de René le ſonge-creux
J'ai lu le romaneſque ouvrage?
Quand, avec l'oratorien,
Je vois qu'en Dieu je ne vois rien?
Ou qu'après quarante eſcalades
Au château de la vérité,
Sur le dos de Leibnitz monté,
Je ne trouve que des monades?

Ah! fuyez ſonges impoſteurs,
Ennuyeuſe et froide chimère!
Et puiſqu'il nous faut des erreurs,

Que nos menſonges ſachent plaire.
L'eſprit méthodique et commun
Qui calcule un par un, donne un,
S'il fait ce métier importun,
C'eſt qu'il n'eſt pas né pour mieux faire.

Du creux profond des antres ſourds
De la ſombre philoſophie,
Ne voyez-vous pas Emilie
S'avancer avec les amours?
Sans ce cortège qui toujours
Juſqu'à Bruxelles l'a ſuivie,
Elle aurait perdu ſes beaux jours
Avec ſon Leibnitz qui m'ennuie.

Mon cher ami, voilà comme je penſe, et après avoir bien examiné s'il faut ſupputer la force motrice des corps par la ſimple viteſſe, ou par le carré de cette viteſſe, j'en reviens aux vers, parce que vous me les faites aimer. J'oſe donc vous envoyer quatre volumes de revêries poétiques. Je trouve qu'il eſt encore plus difficile d'avoir des ſonges heureux en poéſie qu'en philoſophie. *Mahomet* eſt un terrible problème à réſoudre; et je ne crois pas que je ſois prophète dans mon pays, comme il l'a été dans le ſien. Mais ſi vous m'aimez toujours, je ferai *plus que prophète*, comme dit l'autre. C'eſt l'opinion que j'ai de votre extrême indulgence qui me fait haſarder ces quatre volumes par le coche de Bruxelles. C'eſt à vous maintenant, mon cher ami, à vous ſervir de votre crédit, et à faire quelque brigue à la cour pour pouvoir retirer de la douane ce paquet qui pèſe environ deux livres. Une de vos converſations avec

madame *du Deffant* vaut mieux que tout ce qui est à la chambre syndicale des libraires.

Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens. Elle fait ce que vous valez, tout comme madame *du Deffant*. Ce sont deux femmes bien aimables que ces deux femmes-là!

Adieu, mon cher ami.

LETTRE LXX.

A M. DE MAIRAN.

A Bruxelles, ce 12 mars 1741.

Des savans digne secrétaire,
Vous qui savez instruire et plaire,
Pardonnez à mes vains efforts.
J'ai parlé des forces des corps,
Et je vous adresse l'ouvrage: (1)
Et si j'avais, dans mon écrit,
Parlé des forces de l'esprit,
Je vous devrais le même hommage.

Je vous supplie, Monsieur, quand vous aurez un moment de loisir, de me mander si vous êtes de mon avis. Il se peut faire que vous n'en soyez point, quoique je sois du vôtre, et que j'aye très-mal soutenu une bonne cause.

Madame *du Châtelet* l'a mieux attaquée que je ne l'ai soutenue. Vous devriez troquer d'adversaire et de défenseur. Mais nous sommes elle et moi très-réunis dans les sentimens de la parfaite

(1) *Mémoire sur les forces vives.* Voyez le volume de *Physique*.

estime avec laquelle je ferai toute ma vie, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur. *Voltaire.*

LETTRE LXXI.

A MADAME LA COMTESSE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, 13 mars 1741.

Au très-aimable secrétaire de mon ange gardien.

Près de vous perdre la lumière,
C'est doublement être accablé :
Qui vous entend est consolé ;
Mais celui qui sachant vous plaire
Vous aime et vit auprès de vous,
Celui-là n'a plus rien à craindre.
Quoi qu'il perde, son sort est doux,
Et les seuls absens sont à plaindre.

Cependant il faut que mon cher et respectable ami cesse d'être Quinze-Vingts, car encore faut-il voir ce que l'on aime.

Quand il vous aura bien vue, Madame, je vous demande en grâce à tous deux de lire le nouveau Mahomet qui est tout prêt. Je l'ai remanié, corrigé, repoli de mon mieux. Il est nécessaire qu'il soit entre vos mains avant Pâques, si mon conseil ordonne qu'il soit joué cette année.

Je n'ai vu aucune des pauvretés qui courent dans Paris. Nous étudions de vieilles vérités, et nous ne nous soucions guère des sottises nouvelles. Madame *du Châtelet* a gagné ces jours-ci un

incident

incident très-considérable de son procès ; et elle l'a gagné à force de courage d'esprit, et de fatigues. Cela abrégera le procès de plus de deux ans ; et toutes les apparences sont qu'elle gagnera le fond de l'affaire comme elle a gagné ce préliminaire.

Alors, Madame, nous irons vivre dans ce beau palais peint par *le Brun* et *le Sueur* (1), et qui est fait pour être habité par des philosophes qui aient un peu de goût.

Je ne sais pas encore si le roi de Prusse mérite l'intérêt que nous prenons à lui : il est roi, cela fait trembler. Attendons tout du temps.

Adieu ; je vous embrasse, mes chers anges gardiens. Madame *du Châtelet* vous aime plus que jamais.

LETTRE LXXII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 13 mars 1741.

DEVERS Pâque on doit pardonner
Aux chrétiens qui font pénitence.
Je la fais ; un si long silence
A de quoi me faire damner ;
Donnez-moi plénière indulgence.

Après avoir en grand courrier
Voyagé pour chercher un sage,
J'ai regagné mon colombier,
Je n'en veux sortir davantage ;

(1) L'hôtel *Lambert*.

J'y trouve ce que j'ai cherché,
J'y vis heureux, j'y suis caché.
Le trône et son fier esclavage,
Ces grandeurs dont on est touché
Ne valent pas notre hermitage.

Vers les champs hyperboréens
J'ai vu des rois dans la retraite,
Qui se croyaient des Antonins;
J'ai vu s'enfuir leurs bons desseins
Aux premiers sons de la trompette.
Ils ne sont plus rien que des rois;
Ils vont par de sanglans exploits
Prendre ou ravager des provinces.
L'ambition les a soumis.
Moi j'y renonce: adieu les princes,
Il ne me faut que des amis.

Ce sont sur-tout des amis tels que mon cher *Cideville* qui sont très-au-dessus des rois. Vous me direz que j'ai donc grand tort de leur écrire si rarement; mais aussi il faut m'écouter dans mes défenses. Malgré ces rois, ces voyages, malgré la physique qui m'a encore tracassé, malgré ma mauvaise santé qui est fort étonnée de toute la peine que je donne à mon corps, j'ai voulu rendre Mahomet digne de vous être envoyé. Je l'ai remanié, refondu, repoli depuis le mois de janvier. J'y suis encore. Je le quitte pour vous écrire. Enfin je veux que vous le lisiez tel qu'il est; je veux que vous ayez mes prémices, et que vous me jugiez en premier et dernier ressort. *La Noue* vous aura mandé sans doute que nos deux Mahomets se sont embrassés à

Lille. Je lui lus le mien; il en parut assez content, mais moi je ne le fus pas, et je ne le serai que quand vous l'aurez lu à tête reposée. Ce *la Noue* me paraît un très-honnête garçon, et digne de l'amitié dont vous l'honorez. Il faut que mademoiselle *Gaucher* ait récompensé en lui la vertu, car ce n'est pas à la figure qu'elle s'était donnée; mais à la fin elle s'est lassée de rendre justice au mérite.

Or, mandez-moi, mon cher ami, comment il faut s'y prendre pour vous faire tenir mon manuscrit. Je ne sais si vous avez reçu l'Anti-Machiavel que j'envoyai pour vous à *Prault* le libraire à Paris. Je le soupçonne d'être avec les autres dans la chambre infernale qu'on nomme *syndicale*. Il est plaisant que le Machiavel soit permis, et que l'antidote soit de contrebande. Je ne sais pas pourquoi on veut cacher aux hommes qu'il y a un roi qui a donné aux hommes des leçons de vertu. Il est vrai que l'invasion de la Silésie est un héroïsme d'une autre espèce que celui de la modération tant prêchée dans l'Anti-Machiavel. La chatte, métamorphosée en femme, court aux souris dès qu'elle en voit, et le prince jette son manteau de philosophe et prend l'épée dès qu'il voit une province à sa bienséance.

Puis fiez-vous à la philosophie!

Il n'y a que la philosophe madame *du Châtelet* dont je ne me défie pas. Celle-là est constante dans ses principes, et plus fidelle encore à ses amis qu'à *Leibnitz*.

A propos, monsieur le Conseiller, vous saurez que cette philosophe a gagné un préliminaire de son procès, fort important et qui paraissait désespéré. Son courage et son esprit l'ont bien aidée. Enfin, je crois que nous sortirons heureusement du labyrinthe de la chicane où nous sommes.

Mais vous, que faites-vous? Où êtes-vous? *Quae circum volitas agilis thyma?* Mandez un peu de vos nouvelles au plus ancien, et au meilleur de vos amis. Bonjour, mon très-aimable, mon très-cher *Cideville.* Madame *du Châtelet* vous fait mille complimens.

LETTRE LXXIII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Bruxelles, le 7 avril 1741.

O Vous qui cultivez les vertus du vrai sage,
L'amour des arts et l'amitié,
Vous dont la charmante moitié
Augmente encor vos goûts puisqu'elle les partage;
De mon esprit lassé qu'énervait sa langueur
Vous avez ranimé la verve dégoûtée;
Vous rallumez dans moi ce feu de Prométhée
Dont la froide physique avait éteint l'ardeur:
Ranimez donc Paris où les beaux arts gémissent
Sans récompense et sans appui.
Qu'on pense comme vous, j'y revole aujourdhui.

Mais de la France, hélas! les jours heureux finissent;
Apollon négligé fuit en d'autres climats.

De nos maîtres en vain j'avais suivi les pas,
En vain par une heureuse et pénible industrie
J'ai d'un poëme épique enrichi ma patrie.
Hélas! quand je courais la carrière des arts,
La détestable Envie, aux farouches regards,
La Persécution m'accabla de ses armes.
Sur mes lauriers flétris je répandis des larmes:
Je maudis mes travaux, et mon siècle et les arts.
Je fuyais une gloire ou funeste ou frivole
Qui trompe ses adorateurs.
Mais vous me rengagez: un ami me console
Des jaloux, des bigots, et des persécuteurs.

C'est vous, mon cher ange gardien, qui m'encourageâtes à donner Alzire; c'est vous qui avez corrigé Mahomet; et je ne veux que vos conseils et vos suffrages. Il n'y a plus moyen de le faire jouer à Paris après le départ de *Dufresne*; mais j'ai voulu au moins essayer quel effet il ferait sur le théâtre. J'ai à Lille des parens; *la Noue* y a établi une troupe assez passable; il est bon acteur, il ne lui manque que de la figure; je lui ai confié ma pièce comme à un honnête homme dont je connais la probité. Il ne souffrira pas qu'on en tire une seule copie. Enfin, c'est un plaisir que j'ai voulu donner à madame *du Châtelet*, et que je voudrais bien que vous pussiez partager. Mais commencez par guérir vos yeux, et la fièvre de madame d'*Argental*: soyez bien sûr que, quoique auteur, j'aime mieux votre santé que mon ouvrage.

On dira que je ne suis plus qu'un auteur de province; mais j'aime encore mieux juger

moi-même de l'effet que fera cet ouvrage dans une ville où je n'ai point de cabale à craindre, que d'essuyer encore les orages de Paris. J'ai corrigé la pièce avec beaucoup de soin, et j'ai suivi tous vos conseils. La représentation m'éclairera encore et me rendra plus sévère. C'est une répétition que je fais faire en province pour donner la pièce à Paris, quand vous le jugerez à propos. Ce sont vos troupes que j'exerce sur la frontière.

Je ne sais qui a pu faire courir le bruit que j'étais brouillé avec le roi de Prusse : on l'a même imprimé, la chose n'en est pas moins fausse. S'il m'avait retiré ses bontés, il serait vraisemblable que le tort serait de son côté : car quand on se brouille avec un roi, il est à croire que le roi a tort. Mais je ne veux pas laisser à mes ennemis le plaisir de croire que le roi de Prusse ait ce tort-là avec moi. Il me fait l'honneur de m'écrire aussi souvent qu'autrefois, et avec la même bonté.

Il est vrai qu'il a été un peu piqué que je l'aye quitté trop tôt ; mais le motif de mon départ de Berlin a dû augmenter son estime pour moi. Il n'a jamais compté que je pusse quitter madame *du Châtelet*. Il me connaît trop ; il sait quels droits a l'amitié, et il les respecte.

J'avoue que j'aurais à Berlin un peu plus de considération qu'à Paris ; mais il n'y a pour moi ni Paris ni Berlin ; il n'y a que les lieux qu'habite votre amie. Et si je pouvais vivre entre elle et vous, je n'aurais plus rien à désirer.

Elle répond à M. de *Mairan*. Cette guerre

n'eſt pas ſuſceptible d'eſprit ; cependant elle y en a mis en dépit du ſujet. Elle y a joint de la politeſſe ; car on porte ſon caractère par-tout.

Elle fait mille complimens aux anges.

LETTRE LXXIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 11 juillet 1741.

Vir bonus et prudens verſus reprehendet inertes :
. . . . . .
Fiet Ariſtarchus . . . . . .

VOILA comme il faut des amis. Dites-moi donc votre ſentiment, mon cher *Ariſtarque*, et ayez la bonté de renvoyer bien cacheté, à l'abbé *Mouſſinot*, ce que j'ai ſoumis à vos lumières. Si *Mahomet* n'eſt pas votre prophète, ſoyez le mien. Il ſerait plus doux de ſe parler que de s'écrire ; mais la deſtinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, je n'en veux pas douter, mais j'y arriverai vieilli par les maladies et par la faibleſſe de mon tempérament. Le cœur ne vieillit point, je le ſais bien ; mais il eſt dur aux immortels de ſe trouver logés dans des ruines. Je rêvais, il n'y a pas long-temps, à cette décadence qui ſe fait ſentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais ; car il faut que je vous faſſe cette douloureuſe confidence :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;

Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient son empire,
Le Temps qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De son inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage.
Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi, pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien;
Cesser d'aimer et d'être aimable,
C'est une mort insupportable;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux désirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours,
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les Amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,

Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Cette amitié est pourtant une charmante consolation. Eh qui m'en fait connaître le prix mieux que vous ! L'amour, à qui vous avez si bien sacrifié toute votre vie, n'a servi qu'à vous rendre tendre pour vos amis, et en rendre votre société encore plus délicieuse. Cependant vous plaidez, et vous voilà près des degrés du palais. Quel métier pour vous et pour madame *du Châtelet*, de passer son temps avec des exploits et des contredits ! Je défie votre chicane de Rouen d'être plus chicane que celle de Bruxelles. Un beau matin nous devrions laisser là toutes *ces amertumes de la vie*, et nous rassembler avec *levia carmina et faciles versus*. N'êtes-vous pas à présent avec votre procureur ? Madame *du Châtelet* est avec le sien. Mais moi je suis avec vous deux. Adieu, bonsoir, charmant ami. Je vais m'enfoncer dans le travail, qui, après l'amitié, est une grande consolation.

VARIANTE.

Après la deuxième stance l'auteur en a substitué deux à celle-ci :

Que le matin touche à la nuit !
Je n'eus qu'une heure, elle est finie ;
Nous passons. La race qui suit
Déjà par une autre est suivie.

LETTRE LXXV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Bruxelles, ce 28 octobre 1741.

Vous, qu'à plus d'un doux myſtère
Les Dieux ont aſſocié,
Dans l'art des vers initié,
Qui ſavez les juger auſſi-bien que les faire;
Vous, Hercule en amour, Pilade en amitié,
Vous ſeul manquez encore aux charmes de ma vie.
Sous le ciel de Paris, grands Dieux, prenez le ſoin
De ramener ma muſe avec la ſienne unie!
C'eſt n'être point heureux que de l'être ſi loin.

Je compte donc, mon cher ami, paſſer par Paris au commencement de novembre; je ne me flatte pas de vous y rencontrer; je me plains, par avance, de ce que probablement je ne vous y verrai pas. C'eſt le temps où tout le monde eſt à la campagne, et vous êtes un de ces héros qui paſſez votre temps dans des châteaux enchantés. De Paris où irons-nous? plaider à la plus voiſine juridiction de Cirey, et de là replaider à Bruxelles. Ne voilà-t-il pas une vie bien digne d'une *Emilie!* Cependant elle fait tout cela avec allégreſſe, parce que c'eſt un devoir. Je compte moi parmi mes devoirs, de rendre mon prophète un peu plus digne de mon cher *Ariſtarque*. Je l'ai laiſſé repoſer depuis quelques mois, afin de tâcher de le revoir avec des yeux moins paternels et plus éclai-

rés. Quelle obligation n'aurai-je point à vos critiques, si jamais l'ouvrage vaut quelque chose! Ce sont-là de ces plaisirs que toutes sortes d'amis ne peuvent pas faire. Je doute que *Pilade* et *Pirithoüs* eussent corrigé des tragédies. Il me manque de vous voir pour vous en remercier. Je ne sais plus où vous me prendrez pour ajouter à vos faveurs celle de m'écrire. Dès que je serai fixé pour quelque temps, je vous le manderai.

J'ai vu le poëme de *Linant*, que l'académie s'accoutume à couronner. Il y a du bon. Je souhaite qu'il tire de son talent plus de fortune qu'il n'en recueillira de réputation. Je ne suis plus guère en état de l'aider comme je l'aurais voulu. Un certain *Michel*, à qui j'avais confié une partie de ma fortune, s'est avisé de faire la plus horrible banqueroute que mortel financier puisse faire. C'était un receveur général des finances de sa Majesté. Or je ne conçois que médiocrement, comment un receveur général des finances peut faire banqueroute sans être un fripon. Vous qui êtes prêtre de *Thémis* comme d'*Apollon*, vous m'expliquerez ce mystère.

Mon Dieu, mon cher ami, qu'il y a des gens malheureux dans ce monde! Vous souvenez-vous de votre compatriote et de votre ancien camarade *le Coq*? Je viens de voir arriver chez moi une figure en linge sale, un menton de galoche, une barbe de quatre doigts; c'était *le Coq* qui traine sa misère de ville en ville. Cela fait saigner le cœur.

On m'a envoyé le discours de votre autre compatriote *Fontenelle*, à l'académie. Cela n'est

pas excellent ; mais heureux qui fait des choſes médiocres à quatre-vingt-cinq ans paſſés.

Adieu, mon cher ami. Si vous avez encore à Rouen le très-aimable *Formont*, dites-lui, je vous en prie, combien il me ſerait doux de vivre entre vous deux.

LETTRE LXXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

A la Haie, ce 27 juin 1743.

Il n'arrive que trop ſouvent
Que, tandis qu'on monte ſa lyre,
Et qu'on arrange un compliment
Pour notre ami qui nous inſpire,
Notre ami loué hautement
Prend ce temps-là tout juſtement
Pour mériter une ſatire.

Vous me prodiguez, mon cher ami, les plus beaux éloges ſur cette noble philoſophie avec laquelle je refuſe les invitations des rois, et vous me louez de préférer ma petite retraite du faubourg Saint-Honoré, au palais de Berlin et de Charlottembourg. Savez-vous que j'ai reçu votre épître quand j'étais en chemin pour aller faire ma cour au roi de Pruſſe.

Cependant ce n'eſt pas au prince,
Au conquérant d'une province,
Au politique, au grand guerrier,
Que je vais porter mon hommage ;

C'eſt au bel eſprit, c'eſt au ſage,
Que je prétends ſacrifier ;
Voilà l'excuſe du voyage.

Puiſqu'il a daigné jouer lui-même Jules-Céſar dans une de ſes maiſons de plaiſance avec quelques-uns de ſes courtiſans, n'eſt-il pas bien juſte que je quitte pour lui les Viſigoths, qui ne veulent pas qu'on joue Jules-Céſar en France ? Et faut-il que je me prive du plaiſir de voir un ſavant, un bel eſprit, enfin un homme aimable, parce qu'il porte malheureuſement des couronnes électorales, ducales et royales ?

J'admire en lui l'eſprit facile,
Toujours vrai, mais toujours orné :
Et c'eſt un autre Cideville
Qui par malheur eſt couronné.

Un Diogène inſupportable,
Moitié ſophiſte et moitié chien,
Croit placer le ſouverain bien
A donner tous les rois au diable.
Pour moi je ſuis plus ſociable.
Je hais, il eſt vrai, tout lien ;
Mais être roi ne gâte rien,
Lorſque d'ailleurs on eſt aimable.

Vous m'avouerez encore que je dois au moins la préférence à ſa Majeſté le roi de Pruſſe ſur l'ancien évêque de Mirepoix.

Quand ce monarque ſingulier,
Daigne d'un regard familier
Echauffer ma muſe légère,
Me chérit et me conſidère,

Mon sort est toujours de déplaire
Au révérend père Boyer,
Lequel voudrait dans son foyer
Brûler et Racine et Molière,
Et la Henriade et Voltaire,
Et ma couronne de laurier;
C'est-là ce qui me désespère.

Je veux en partant de Berlin
Demander justice au saint-père;
J'irai baiser son pied divin;
Et chez vous je viendrai soudain
Avec indulgence plénière;
Car le sage Lambertini
N'est point cagot atrabilaire.
Il est rempli de la lumière
Di questi grandi Romani.
Admiré de la terre entière,
Des beaux arts il est défenseur,
Et le successeur de saint Pierre
De Léon dix est successeur.

Je veux avoir enfin Rome pour mon amie,
Et, malgré quelques vers hardis,
Je veux être un élu dans le saint paradis,
Si je suis réprouvé dans votre académie.

Mais c'est trop se flatter de chercher à la fois
Et les agnus de Rome et les faveurs des rois.
Non; terminons en paix mon obscure carrière,
Et du pape, et des grands, et des rois oublié,
Ne vivons que pour l'amitié,
C'est mon trône et mon sanctuaire.

LETTRE LXXVII.

A M. LE BARON DE KEISERLING.

Dans un f... village près de Brunſvick, ce 14 octobre, au matin, 1743.

QUE je me conſole un peu avec vous, mon très-aimable ami.

Je continuais mon voyage
Dans la ville d'Otto-Guéric,
Rêvant à la divine Ulric,
Baiſant quelquefois ſon image
Et celle du grand Fédéric:
Un heurt ſurvient, ma glace caſſe,
Mon bras en eſt enſanglanté;
Ce bras qui toujours a porté
La lyre du bon homme Horace,
Pendante encore à mon côté.
La portière à ſes gonds par le choc arrachée,
Saute et vole en débris ſur la terre couchée;
Je tombe dans ſa chute: un peuple de bourgeois,
D'artiſans, de ſoldats s'empreſſent à la fois,
M'offrent tous de leur main groſſièrement avide
Le dangereux appui, ſecourable et perfide;
On m'ôte enfin le ſoin de porter avec moi
La boîte de la reine et les portraits du roi.
Ah! fripons, envieux de mon bonheur ſuprême,
L'amour vous fit commettre un tour ſi déloyal:
J'adore Fédéric, et vous l'aimez de même;
Il eſt tout naturel d'ôter à ſon rival
Le portrait de ce que l'on aime.

Pour comble d'horreur, mon cher ami, deux bouteilles de vin de Hongrie se cassent, et personne n'en boit; la liqueur jaunâtre inonde mes pieds: mais ce n'est pas du pissat d'âne de *Lognier*, c'est du nectar répandu sur mon sottisier.

Deux bouteilles au moins de ce vin de Hongrie
Me demeurent encor dans ce malheur cruel.
Dieux, vous avez pitié d'un désastreux mortel!
Dieux! vous m'avez laissé de quoi souffrir la vie!

Je ne me suis aperçu de ma perte que fort tard. Je suis à présent comme *Roland*, qui a perdu le portrait d'*Angélique;* je cherche et je jure. Enfin j'arrive, à minuit, dans un village nommé *Shaffen-Stad*, ou *F. . . - Stad*. Je demande le bourgmestre, je fais chercher des chevaux, je veux entrer dans un cabaret: on me répond que le bourgmestre, les chevaux, le cabaret, l'église, tout a été brûlé. Je pense être à Sodome. Je me reconforte dans mes disgrâces en buvant de meilleur vin que le bon homme *Loth*.

J'avais de meilleur vin que lui;
Mais tandis que le pays grille,
Je n'ai pas eu dans mon ennui
L'agrément de baiser ma fille.

Enfin, aimable *Césarion*, me voilà dans la non-magnifique ville de Brunswick. Ce n'est pas Berlin, mais j'y suis reçu avec la même bonté. On s'est douté que j'avais une lettre du grand, ou plutôt de l'aimable *Frédéric:* on me mène à un meilleur gîte que *Shaffen-Stad*. Le duc et la duchesse étaient déjà à table; on m'apporte vingt plats et d'admirables vins.

Bonjour;

Bonjour; je n'écrirai à notre héros que quand j'aurai eu l'honneur de saluer madame sa sœur. Mais dites un peu au grand homme qu'il faut absolument qu'il m'envoie à la Haie deux autres médailles, sans quoi je ne retournerai ni à Paris ni à Berlin. Je vous embrasse mille fois, mon charmant amis.

LETTRE LXXVIII.

A M. LE COMTE DE PODEVILS,

ENVOYÉ DE PRUSSE.

A la Haie, le 30 octobre 1743.

Lorsque d'un feu charmant, votre muse échauffée,
Chez les Vestphaliens rimait des vers si beaux,
Cher ami, j'ai cru voir Orphée,
Qui chantait dans la Thrace, entouré d'animaux.

Pour moi, mon adorable ministre, j'ai suivi à Bareith l'*Orphée* couronné; j'y ai vu une cour où tous les plaisirs de la société et tous les goûts de l'esprit sont rassemblés. Nous y avons eu des opéra, des comédies, des chasses, des soupers délicieux. Ne faut-il pas être possédé du malin, pour s'exterminer sur le Danube ou sur le Rhin, au lieu de couler ainsi doucement sa vie? Je compte repasser incessamment par le pays dont vous faites les délices: ce n'est pas mon plus court; mais je ferais un détour de cinq cents lieues pour venir vous embrasser, pour jouir encore quelques jours de votre aimable commerce,

et pour vous jurer un attachement éternel. Votre monseigneur *Crescenzi* a donc donné par-tout des bénédictions au lieu d'argent, dans les auberges.

Il ne faut pas que l'on s'étonne,
De ce beau tour italien,
Car dans les cabarets où l'on ne trouve rien,
Quel argent voulez-vous qu'on donne ?

J'ai eu l'honneur de souper hier avec le roi, et avec M. votre oncle.

LETTRE LXXIX.

A MADAME LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE, DEPUIS REINE DE SUEDE.

Le 13 novembre 1743.

MADAME,

Ce n'est donc pas assez d'avoir perdu le bonheur de voir et d'entendre votre Altesse royale, il faut encore que l'admiration vienne à trois cents lieues augmenter mes regrets. Quoi, Madame, vous faites des vers! et vous en faites comme le roi votre frère! C'est *Apollon* qui a les Muses pour sœurs : l'une est une grande musicienne, l'autre fait des vers charmans, et toutes sont nées avec les talens de plaire. C'est avoir trop d'avantages ; il eût suffi de vous montrer.

Quand l'Amour forma votre corps,
Il lui prodigua ses trésors,

Et se vanta de son ouvrage.
Les Muses eurent du dépit ;
Elles formèrent votre esprit,
Et s'en vantèrent davantage.
Vous êtes depuis ce beau jour,
Pour le reste de votre vie
Le sujet de la jalousie
Et des Muses et de l'Amour.
Comment terminer cette affaire ?
Qui vous voit croit que les appas,
Sans esprit, suffiraient pour plaire :
Qui vous entend ne pense pas
Que la beauté soit nécessaire.

J'avais bien raison, Madame, de dire que Berlin est devenu Athènes : votre Altesse royale contribue bien à la métamorphose. C'est le temps des jours glorieux et des beaux jours. C'est grand dommage que je n'aye pas à mon service ces trois cents mille hommes que je voulais pour vous enlever ; mais j'aurai plus de trois cents mille rivaux si je montre votre lettre. N'ayant donc point de troupes pour devenir votre sultan, je crois que je n'ai d'autre parti à prendre que de venir être votre esclave : ce sera la seconde place du monde.

Je me flatte que sa Majesté la reine-mère ne s'offensera pas de ma déclaration ; elle y entre pour beaucoup : je voudrais vivre à ses pieds comme aux vôtres. J'avoue que je suis trop amoureux de la vertu, du véritable esprit, des beaux arts, de tout ce qui règne à votre cour, pour ne lui pas consacrer le reste de ma vie. Le roi sait à quel point j'ai toujours désiré de finir ma vie

auprès de lui. Je lutte actuellement contre ma destinée pour venir enfin être toujours le témoin de ce que j'admire de trop loin.

Croyez-moi, Madame, on ne trompe point les princesses qu'on veut enlever; mon unique objet est très-sincèrement d'être votre courtisan.

LETTRE LXXX.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

A Cirey, ce 15 avril 1744.

VANITAS vanitatum, et metaphysica vanitas. C'est ce que j'ai toujours pensé, Monsieur; et toute métaphysique ressemble assez à la coxigrue de *Rabelais*, bombinant dans le vide. Je n'ai parlé de ces sublimes billevesées que pour faire savoir les opinions de *Newton*; et il me paraît qu'on peut tirer quelque fruit de ce petit passage: *Que savait donc sur l'ame et sur les idées celui qui avait soumis l'infini au calcul, et qui avait découvert la nature de la lumière et la gravitation? Il savait douter.*

Physiquement parlant, Monsieur, je vous suis bien obligé de vos bontés, et sur-tout de celle que vous avez de vouloir bien réparer, par mon petit contrat, avec un prince et avec un saint, les pertes que j'ai faites avec tant de profanes. J'ai l'honneur de courir ma cinquantième année.

Etes-vous dans la cinquantième?
J'y suis, et je n'en vaux pas mieux;
C'est un assez f.... quantième,
Tâchez un jour d'en compter deux.

En vous remerciant mille fois, Monsieur, et en vous demandant le secret. J'ai donné à *Doyen* le féal, argent comptant, et billets qui valent argent comptant; mais on paye le plus tard qu'on peut; et un fesse-matthieu de fermier de M. le duc de *Richelieu*, nommé *Duclos*, qui devait selon toutes les lois divines et humaines me compter quatre mille livres le lendemain de Pâques, recule tant qu'il peut, tout contraignable qu'il est. Voulez-vous permettre que ce *Doyen* fasse toujours mon contrat à bon compte? Sinon il n'y a qu'à le réduire à ce que *Doyen* a dans ses mains. Je mangerai le reste à mon retour très-volontiers: faites comme il vous plaira avec votre vieux serviteur.

Je m'occupe à présent à faire un divertissement pour un dauphin et une dauphine que je ne divertirai point. Mais je veux faire quelque chose de joli, de gai, de tendre, de digne du duc de *Richelieu*, l'ordonnateur de la fête.

Cirey est charmant, c'est un bijou: venez-y, Monsieur, tâchez d'avoir affaire à Joinville. Madame *du Châtelet* vous aime de tout son cœur, vous désire autant que moi, et vous recevra comme elle recevrait *Volf* et *Leibnitz*. Vous valez mieux que tous ces gens-là. Portez-vous bien. Permettez que je présente mes respects à M. l'avocat du roi très-chrétien. Je vous aime et vous respecte de tout mon cœur.

Votre ancien et le plus ancien serviteur, etc.

LETTRE LXXXI.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Cirey, premier ſeptembre 1744.

O Déeſſe de la ſanté,
Fille de la ſobriété
Et mère des plaiſirs du ſage,
Qui ſur le matin de notre âge
Fais briller ta vive clarté,
Et répands la ſérénité
Sur le ſoir d'un jour plein d'orage:
O Déeſſe, exauce mes vœux!
Que ton étoile favorable
Conduiſe ce mortel aimable:
Il eſt ſi digne d'être heureux!
Sur Hénault tous les autres dieux
Verſent la ſource inépuiſable
De leurs dons les plus précieux.
Toi qui ſeule tiendrais lieu d'eux,
Serais-tu ſeule inexorable?
Ramène à ſes amis charmans,
Ramène à ſes belles demeures
Ce bel eſprit de tous les temps:
Cet homme de toutes les heures.
Orne pour lui, pour lui ſuſpends
La courſe rapide du temps.
Il en fait un ſi bel uſage!
Les devoirs et les agrémens
En font chez lui l'heureux partage.

Les femmes l'ont pris fort ſouvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un ſavant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaiſſeur très-gourmand.
Qu'il vive autant que ſon ouvrage,
Qu'il vive autant que tous les rois
Dont il nous décrit les exploits,
Et la faibleſſe et le courage,
Les mœurs, les paſſions, les lois,
Sans erreur et ſans verbiage.
Qu'un bon eſtomac ſoit le prix
De ſon cœur, de ſon caractère,
De ſes chanſons, de ſes écrits.
Il a tout, il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaiſir,
L'art ſi peu connu de jouir;
Mais il n'a rien, s'il ne digère.

Grand Dieu! je ne m'étonne pas
Qu'un ennuyeux, un Desfontaine,
Entouré dans ſon galetas
De ſes livres rongés des rats,
Nous endormant, dorme ſans peine,
Et que le bouc ſoit gros et gras.
Jamais Eglé, jamais Silvie,
Jamais Liſe à ſouper ne prie
Un pédant à citations.
Sans goût, ſans grâce, et ſans génie,
Sa perſonne en tous lieux honnie
Eſt réduite à ſes noirs gitons.
Hélas! les indigeſtions
Sont pour la bonne compagnie.

Après cet hymne à la Santé, que je fais du meilleur de mon cœur, souffrez, Monsieur, que j'y ajoute mentalement un petit *gloria patri*, pour moi. J'ai autant besoin d'elle que vous, mais c'était de vous que j'étais le plus occupé. Qu'elle commence par vous donner ses faveurs, comme de raison. Buvez gaiement, si vous pouvez, vos eaux de Plombiéres, et revenez vîte à Cirey avant que les houssards autrichiens ne viennent en Lorraine. Ces gens-là ne font boire que des eaux du Styx.

Souvenez-vous que, dans la foule de ceux qui vous aiment, il y a deux cœurs ici qui méritent que vous vous arrêtiez sur la route.

LETTRE LXXXII.

A M. LE MARQUIS D'ARGENSON.

2 janvier 1745.

Monsieur *Bon*, premier président,
Dans vos vers me paraît plaisant ;
Mais les Anglais ne le font guères.
Ils descendent assurément
De ces aragnes carnassières
Dont vous parlez si doctement.
Puissent ces méchans insulaires,
Selon leurs coutumes premières,
Prendre le soin de s'égorger.
Mais ils entendent leurs affaires ;
Et c'est nous qu'ils veulent manger.

Vous les en empêcherez bien, Monsieur.

Béni

Béni soit *Apollon* qui vous a inspiré des choses si jolies dont je ne me doutais pas.

Pollio et ipse facit nova carmina: pascite taurum.

Il me semble que vos jolis vers, et encore moins ma chétive prose, ne produiront pas la paix cet hiver. Il vous faudra une bonne année pour accorder les araignées; mais il y a apparence qu'on ne nous gobera pas comme des mouches.

Je vous remercie bien de votre confidence: c'est un secret d'Etat que des vers d'un ministre. Le cardinal de *Richelieu* en fesait davantage, mais pas si bien.

Je vous souhaite la bonne année, Monsieur; et je prends la liberté de vous aimer de tout mon cœur, tout comme si vous n'étiez pas ministre.

LETTRE LXXXIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Versailles, le 31 janvier 1745.

Mon aimable ami, je suis un barbare qui n'écrit point, ou qui n'écrit que de vile prose; vos vers font mon plaisir et ma confusion. Mais ne plaindrez-vous pas un pauvre diable qui est bouffon du roi à cinquante ans; et qui est plus embarrassé avec les musiciens, les décorateurs, les comédiens, les comédiennes, les chanteurs, les danseurs, que ne le feront les huit ou neuf électeurs pour se faire un césar allemand? Je cours de Paris à Versailles, je fais des vers en

chaise de poste. Il faut louer le roi hautement, madame la dauphine finement, la famille royale tout doucement, contenter la cour, ne pas déplaire à la ville.

Oh, qu'il est plus doux mille fois
De consacrer son harmonie
A la tendre amitié dont le saint nœud nous lie!
Qu'il vaut mieux obéir aux lois
De son cœur et de son génie,
Que de travailler pour des rois!

Bonjour, mon cher et ancien ami; je cours Paris pour une répétition, je reviens pour une décoration. Je vous attends pour me consoler et pour me juger. Que n'êtes-vous venu pour m'aider! Adieu; je vous aime autant que j'écris peu.

LETTRE LXXXIV.

A M. LE PRESIDENT HENAULT,

Sur une épître intitulée: L'homme inutile.

Mardi, 6 juillet 1745.

D'UN pinceau ferme et facile,
Vous nous avez trait pour trait
Dessiné l'homme inutile.
On ne dira jamais, grâces à votre style:
Le peintre a fait là son portrait.
On dira: Ce mortel aimable
Unissait Minerve et les Ris,
Et dans tous les beaux arts comme avec ses amis
Mêlait l'utile à l'agréable.

Oui, Monsieur, si vous avez assez de loisir pour vouloir bien retoucher cette pièce, dont le fond est si vrai et les détails si charmans, si vous vous donnez la peine de l'embellir au point où elle mérite de l'être, vous en ferez un ouvrage digne de *Boileau*; mais il faut sa patience. C'est pour ne l'avoir pas eue que je ne suis point encore content de mes vers sur les événemens présens; c'est pour cela que je ne les imprime point. C'est bien assez que vous ayez aperçu, à travers les négligences, quelques beautés qui demandent grâce pour le reste. C'est un encouragement pour finir la pièce à loisir; mais, en vérité, il y a trop de vers sur ce sujet. Je crois que le confesseur du roi lui a ordonné pour pénitence de les lire tous.

Homme charmant, je reçois deux lettres de vous où je vois l'excès de vos bontés; vous ne savez pas à quel point elles me sont chères. Mais où êtes-vous? où ma lettre et mes tendres remercîmens vous trouveront-ils? Je partis hier de Champs pour venir faire répéter la Princesse de Navarre.

Rameau travaille; je commence à espérer que je pourrai donner du plaisir à la cour de France. Mais vous avouerai-je que je compterais plus sur l'opéra de Prométhée, pour former un beau spectacle, que sur une comédie-ballet? Je ne sais si *Royer* n'est pas devenu bon musicien. J'attends avec impatience le retour de M. le président *Hénault* pour juger de tout cela. Je retourne à Champs dans l'instant; j'y vais retrou-

ver madame *du Deffant*, et disputer même avec elle à qui vous aime davantage. Mais savez-vous avec quelle impatience vous êtes attendu ? Vous êtes aimé comme *Louis XV. Vale, vive, veni.*

On ne peut vous être attaché avec une tendresse plus respectueuse que *Voltaire.*

LETTRE LXXXV.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

1745.

Vous êtes dans le beau pays
Et des amours et des perdrix.
Tout cela vous convient. Quels beaux jours sont les vôtres !
Mais dans le triste état où le destin m'a mis,
Puis-je suivre les uns, puis-je manger les autres ?
Aux autels de Vénus on peut dans son malheur,
Quand on n'a rien de mieux, donner au moins son cœur.
Mais sans un estomac peut-on se mettre à table
Chez ce héros de Champs (*), intrépide mangeur,
Et non moins effronté buveur ;
Qui d'un ton toujours gai, brillant, inaltérable,
Répand les agrémens, les plaisirs, les bons mots,
Les pointes quelquefois, mais toujours à propos ?
La tristesse attachée à ma langueur fatale,
Me chasse de ces lieux consacrés au bonheur.
Je suis un pauvre moine indigne du prieur.
La santé, la gaieté, la vive et douce humeur
Sont la robe nuptiale,
Qu'il faut au festin du seigneur.

Je suis donc dans les ténèbres extérieures, malade, languissant, triste, presque philosophe,

(*) M. le duc de *la Vallière.*

Je souffre chez moi patiemment, et je ne peux aller à Champs. Je vous prie de faire mes excuses à la beauté et aux grâces. M. *du Châtelet* a reçu ma lettre d'avis, et m'a fait réponse. Toutes les autres affaires vont bien; mais ma santé va plus mal que jamais. Le corps est faible, et l'esprit n'est point prompt: c'est un lot de damné.

LETTRE LXXXVI.

A M. AMMAN,

Secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris, qui avait adressé de jolis vers latins à M. de Voltaire.

A Versailles, ce 26 mars 1746.

TU vatem vates laudatus Apolline laudas,
Concedisque tuâ decerptas fronte coronas.
Carminibus nostram petis ad certamina musam:
O utinam videar tibi respondere paratus!
Sed quondam dulcis vox deficit, atque labore
Nunc defessus, iners, ignava silentia servans,
Semper amans Phœbi, non exauditus ab illo,
Te miror, victus, non invidus, arma repono.

On m'a renvoyé ici, Monsieur, les vers charmans que vous avez bien voulu m'adresser; je ne puis que les admirer et non les imiter. C'est en remerciant celui qui me loue si bien, que j'ai l'honneur d'être avec reconnaissance, etc.

LETTRE LXXXVII.

A M. LE DUC DE RICHELIEU,

AMBASSADEUR A DRESDE.

A Paris, 24 décembre 1746.

TRES-MAGNIFIQUE ambaſſadeur,
Vous avez quelque ſympathie
Pour ces catins dont la manie
Eſt d'avoir du goût pour l'honneur,
Et qui ſur la fin du bel âge,
Savent terminer quelquefois
Le cours de leurs galans exploits
Par un honnête mariage.
De votre petite maiſon
A tant de belles deſtinée,
Vous allez chez le roi Saxon
Rendre hommage au dieu d'Hyménée;
Vous cet aimable Richelieu,
Qui né pour un autre myſtère
Avez toujours battu ce dieu
Avec les armes de ſon frère.
Revenez cher à tous les deux,
Ramenez la paix avec eux,
Ainſi que vous eûtes la gloire
Aux campagnes de Fontenoi,
De ramener aux pieds du roi
Les étendards de la victoire.

Et cependant, monſieur le Duc, vous voulez des ſcieurs de long ſur le devant de votre

tableau. Fi donc! Vous aurez des nonnes et des moines, des bergers et des bergères dont les attitudes seront aussi brillantes en mécanique. Une femme en bas et un homme en haut peuvent opérer de très-beaux effets d'optique qui vaudront bien des scieurs de long. Il faut que tout soit saint dans un tableau d'autel.

Que dites-vous d'une infame calotte qu'on faite contre M. et Mme de *la Popelinière*, pour prix des fêtes qu'ils ont données? ne faudrait-il pas pendre les coquins qui infectent le public de ces poisons? Mais le poëte *Roi* aura quelque pension, s'il ne meurt pas de la lèpre dont son ame est plus attaquée que son corps.

Vous savez que l'aventure de Gènes s'est terminée à l'amiable par la pendaison de quelques citoyens et de quelques soldats; que cependant le général *Brown* a fait faire à M. de *Mirepoix* d'énormes reculades, et qu'il marche à M. de *Bellisle*, lequel est obligé de se retrancher sous Toulon.

In tanto le baccio umilmente le mani, e riverisco nella sua persona l'onor di nostra età.

LETTRE LXXXVIII.

A MADAME DE POMPADOU.

1747.

SINCERE et tendre Pompadour,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour,

Et qui ſera bientôt le plus beau nom de France:
Ce tokai dont votre excellence
Dans Etiole me régala,
N'a-t-il pas quelque reſſemblance
Avec le roi qui le donna ?
Il eſt comme lui, ſans mélange;
Il unit, comme lui, la force et la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, et jamais ne change.

Le vin que m'apporta l'ambaſſadeur manchot du roi de Pruſſe (qui n'eſt pas manchot), derrière ſon tombereau d'Allemagne qu'il appelait *carroſſe*, n'approche pas du tokai que vous m'avez fait boire. Il n'eſt pas juſte que le vin d'un roi du Nord égale celui d'un roi de France, ſur-tout depuis que le roi de Pruſſe a mis de l'eau dans ſon vin par ſa paix de Breſlau.

Du Freſny a dit, dans une chanſon, que les rois ne ſe feſaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enſemble: il ſe trompe. *François I* avait ſoupé avec *Charles-Quint*, et vous ſavez ce qui s'enſuivit. Vous trouverez, en remontant plus haut, qu'*Auguſte* avait fait cent ſoupers avec Antoine. Non, Madame, ce n'eſt pas le ſouper qui fait l'amitié, etc.

LETTRE LXXXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

2 avril 1747.

Vous que le ciel en sa bonté
Dans un pays libre a fait naître,
Vous qui dans la Saxe arrêté,
Par plus d'un doux lien peut-être,
Avez su vous choisir un maître
Préférable à la liberté;

Così scrivo al mio *Pollione* veneto, al mio carissimo ed illustrissimo amico, e così saranno stampate queste bagatelluccie, se fate loro mai l'onore di mandarle ai torchi del *Walther*, *si aliquid putas nostras nugas esse*. Veramente nè queste ciancie, nè Pandora, nè il volume à voi endirrizzati non vagliano otto scudi; ma carissimo signore, un così esorbitante prezzo è una violazione manifesta *juris gentium*. Il nostro intendente delle lettere, e dei postegliони, il signor di *la Rainiere*, fermier général des postes de France, par le moyen duquel *one walks at sight from a pole to another*, aveva per certo munito di suo sigillo, ed onorato della bella parola *franco* il tedioso e grave piego. E chi non sà quanto rispetto si debba portare al nome di *la Reiniere*, ad un uomo, chi è il piu ricco, ed il piu cortese de tous les fermiers généraux? mà giacchè al dispetto della sua cortesia, e della stretta amicizia, che corre fra le due corti, i signori della posta di Dresda ci hanno usati come nemici,

tocca il librajo *Walther* di pagare gli otto ſcudi, e gliene terrò conto. Per tutti i ſanti, non burlate, quando mi dite, che le coſe mie vi vengono molto care. Manderò quanto prima il tomo della Henriade pe'l primo corriere.

Farewell great and amiable man. They ſay you go to Padua. You ſhould take your way through France. *Emily* ſhould be very glad to ſee you, and i ſhould be in extaſy, etc.

LETTRE XC.

A MADAME DE POMPADOUR.

Avril 1747.

QUAND Céſar, ce héros charmant,
De qui Rome était idolâtre,
Battait le Belge ou l'Allemand,
On en feſait ſon compliment
A la divine Cléopâtre.
Ce héros des amans ainſi que des guerriers,
Uniſſait le myrte aux lauriers;
Mais l'if eſt aujourd'hui l'arbre que je révère.
Et depuis quelque temps j'en fais bien plus de cas
Que des lauriers ſanglans du fier dieu des combats,
Et que des myrtes de Cythère.

Je ſuis perſuadé, Madame, que du temps de ce *Céſar*, il n'y avait point de frondeur janſéniſte qui osât cenſurer ce qui doit faire le charme de tous les honnêtes gens, et que les aumôniers de Rome n'étaient pas des imbécilles fana-

tiques. C'eſt de quoi je voudrais avoir l'honneur de vous entretenir avant d'aller à la campagne. Je m'intéreſſe à votre bonheur plus que vous ne penſez, et peut-être n'y a-t-il perſonne à Paris qui y prenne un intérêt plus ſenſible. Ce n'eſt point comme vieux galant flatteur de belles que je vous parle; c'eſt comme bon citoyen, et je vous demande la permiſſion de venir vous dire un petit mot à Etiole ou à Brunoy ce mois de mai. Ayez la bonté de me faire dire quand et où.

Je ſuis avec reſpect, Madame, de vos yeux, de votre figure et de votre eſprit, le très-, etc.

LETTRE XCI.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS.

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Verſailles, le 7 auguſte 1747.

MONSIEUR,

LA lettre aimable dont vous m'honorez, me donne bien du plaiſir et bien des regrets; elle me fait ſentir tout ce que j'ai perdu. J'ai pu être témoin du moment où votre excellence ſignait le bonheur de la France; j'ai pu voir la cour de Dreſde, et je ne l'ai point vue. Je ne ſuis pas né heureux; mais vous, Monſieur, avouez que vous êtes auſſi heureux que vous le méritez.

Qu'il est doux d'être ambassadeur
Dans le palais de la candeur!
On dit, et même avec justice,
Que vos pareils ailleurs ont eu
Tant soit peu besoin d'artifice;
Mais ils traitaient avec le vice,
Vous traitez avec la vertu.

Vous avez retrouvé à Dresde ce que vous aviez quitté à Versailles, un roi aimé de ses sujets.

Vous pourrez dire quelque jour
Qui des deux rois tient mieux sa cour,
Quel est le plus doux, le plus juste,
Et qui fait naître plus d'amour,
Ou de Louis quinze ou d'Auguste;
C'est un grand point très-contesté.
Ce problème pourrait confondre
La plus fine sagacité;
Et je donne à votre équité
Dix ans entiers pour me répondre.

Rien ne prouve mieux combien il est difficile de savoir au juste la vérité dans ce monde; et puis, Monsieur, les personnes qui la savent le mieux, sont toujours celles qui la disent le moins. Par exemple, ceux qui ont eu l'honneur d'approcher des trois princesses que la reine de Pologne a données à la France, à Naples et à Munich, pourront-ils jamais dire laquelle des trois nations est la plus heureuse?

Que même on demande à la reine,
Quel plus beau présent elle a fait,
Et quel fut son plus grand bienfait,
On la rendra fort incertaine.

Mais si de moi l'on veut savoir,
Qui des trois peuples doit avoir
La plus tendre reconnaissance,
Et nourrir le plus doux espoir,
Ne croyez pas que je balance.

En voyant monseigneur le dauphin avec madame la dauphine, je me souviens de *Psyché*, et je songe que *Psyché* avait deux sœurs:

Chacune des deux était belle,
Tenait une brillante cour,
Eut un mari jeune et fidelle;
Psyché seule épousa l'Amour.

Mais il y aurait peut-être, Monsieur, un moyen de finir cette dispute, dans laquelle *Pâris* aurait coupé sa pomme en trois.

Je suis d'avis que l'on préfère
Celle qui le plus promptement
Saura donner un bel enfant,
Semblable à leur auguste mère.

Vous voyez, Monsieur, que sans être politique j'ai l'esprit conciliant: je compte bien vous faire ma cour avec de tels sentimens; et de plus vous pouvez être sûr qu'on est très-disposé à Versailles à mériter cette préférence. Si on travaille aussi efficacement à Breda, nous aurons la paix du monde la plus honorable.

Je serais très-flatté, Monsieur, si mes sentimens respectueux pour M. le comte de *Brühl*, lui étaient transmis par votre bouche. Je n'ose vous supplier de daigner, si l'occasion s'en présentait, me mettre aux pieds de leurs Majestés. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Versailles ou pour Paris, vous serez obéi avec zèle.

LETTRE XCII.

A M. DE CIDEVILLE.

2 janvier 1748.

Les rois ne me ſont rien, mon bonheur ne ſe fonde
Que ſur cette amitié dont vous ſentez le prix.
Mais, hélas, Cideville, il eſt dans ce bas monde
Beaucoup plus de rois que d'amis.

Mon malheur veut que je ne voye guère plus mes amis que les rois. Je ſuis preſque toujours malade. Je n'ai enviſagé qu'une fois le roi mon maître depuis ſon retour, et il y a plus de ſix mois que je ne vous ai vu.

Il eſt bien vrai que nous avons joué à Sceaux des opéra, des comédies, des farces; et qu'enſuite, m'élevant par degré au comble des honneurs, j'ai été admis au théâtre des petits cabinets entre *Montcrif* et d'*Arboulin*. Mais, mon cher *Cideville*, tout l'éclat dont brille *Montcrif*, ne m'a point ſéduit. Les talens ne rendent point heureux, ſur-tout quand on eſt malade; ils ſont comme une jolie dame dont les galans s'amuſent, et dont le mari eſt fort mécontent. Je ne vis point comme je voudrais vivre. Mais quel eſt l'homme qui fait ſon deſtin? Nous ſommes, dans cette vie, des marionnettes que *Brioché* mène et conduit ſans qu'elles s'en doutent.

On dit que vous revenez inceſſamment. Dieu veuille que je profite de votre ſéjour à Paris un peu plus que l'année paſſée; en vérité, nous

sommes faits pour vivre ensemble. Il est ridicule que nous ne faslions que nous rencontrer.

A Dieu, mon cher et ancien ami; madame du *Châtelet-Newton* vous fait mille complimens.

LETTRE XCIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

De Lunéville, février 1748.

J'ai vu ce salon magnifique,
Moitié turc et moitié chinois,
Où le goût moderne et l'antique,
Sans se nuire, ont uni leurs lois.
Mais le vieillard qui tout consume
Détruira ces beaux monumens,
Et ceux qu'éleva votre plume
Seront vainqueurs de tous les temps.

J'ai appris, Monsieur, dans cette cour charmante où tout le monde vous regrette, que j'étais exilé; vous m'avouerez qu'à votre absence près, l'exil serait doux. J'ai voulu savoir pourquoi j'étais exilé. Des nouvellistes de Paris, fort instruits, m'ont assuré que la reine était très-fâchée contre moi. J'ai demandé pourquoi la reine était fâchée: on m'a répondu que c'était parce que j'avais écrit à madame la dauphine que le cavagnole est ennuyeux. Je conçois bien que, si j'avais commis un pareil crime, je mériterais le châtiment le plus sévère; mais en vérité, je n'ai pas l'honneur d'être en commerce de lettres avec madame la dauphine. Je me suis souvenu que

j'avais envoyé, il y a plus d'un an, quelques méchans vers à une autre princeſſe très-aimable, qui tient ſa cour à quelques quatre cents lieues d'ici, et qu'en lui parlant de l'ennui de l'étiquette, et de la néceſſité de cultiver ſon eſprit, je lui avais dit:

On croirait que le jeu conſole,
Mais l'ennui vient à pas comptés
S'aſſeoir entre des majeſtés,
A la table d'un cavagnole.

Car il faut ſavoir qu'on joue à ce beau cavagnole ailleurs qu'à Verſailles: au reſte, Monſieur, ſi la reine s'applique cette ſatire, je vous ſupplie de lui dire qu'elle a très-grande raiſon.

Un eſprit fin, juſte et ſolide,
Un cœur où la vertu réſide,
Animé d'un céleſte feu,
Modèle du ſiècle où nous ſommes,
Occupé des grandeurs de Dieu,
Et du ſoin du bonheur des hommes,
Peut fort bien s'ennuyer au jeu:
Et même ſon illuſtre père,
Des Polonais tant regretté,
Aux Lorrains ayant l'art de plaire,
Et qui fait ma félicité,
Pourrait dire avec vérité
Que le jeu ne l'amuſe guère.

Ainſi, duſſé-je être coupable de lèſe-Majeſté ou de lèſe-cavagnole, je ſoutiendrai très-hardiment qu'une reine de France peut très-bien s'ennuyer au jeu, et que même toutes les pompes de ce monde ne lui plaiſent point du tout Il y a

quelque

quelque bonne ame qui, depuis long-temps, m'a daigné servir auprès de la reine par des mensonges officieux; mais vous, Monsieur, qui êtes malin et mal-fesant, je vous prie de lui dire les vérités dures que je ne puis dissimuler; ce sont des esprits mal-fesans et méchans comme le vôtre, qu'il faut employer quand on veut faire des tracasseries à la cour: j'oserais même proposer cette noirceur à M. le duc et à madame la duchesse de *Luynes*.

LETTRE XCIV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Loisey, près de Bar, 24 décembre 1748.

Je ne suis plus qu'un prosateur bien mince,
Singe de Pline, orateur de province,
Louant tout haut mon roi qui n'en fait rien,
Et négligeant, pour ennuyer un prince,
Un sage ami qui s'en aperçoit bien.

Vous casanier, dans un séjour champêtre,
Pour des Philis vous me quittez peut-être.
L'amour encor vous fait sentir ses coups.
Heureux qui peut tromper des infidelles!
C'est votre lot. Vous courtisez des belles,
Et moi des rois: j'ai bien plus tort que vous.

Il est vrai, mon cher *Cideville*, que ma main est devenue bien paresseuse d'écrire, mais assurément mon cœur ne l'est pas de vous aimer. Je suis devenu courtisan par hasard; mais je n'ai pas cessé de travailler à Lunéville; j'y ai presque

achevé l'hiſtoire de cette maudite guerre, qui vient enfin de finir par une paix que je trouve très-glorieuſe, puiſqu'elle aſſure la tranquillité publique. Fatigué, excédé de confronter et d'extraire des relations, je n'écrivais plus à mes amis; mais ſoyez bien ſûr qu'en compilant mes rapſodies hiſtoriques, je penſais toujours à vous. Je me diſais : Approuvera-t-il cet endroit? y trouvera-t-il des vérités qui puiſſent être bien reçues? n'en ai-je pas dit trop ou trop peu? Je vous attends à Paris pour vous montrer tout cela. J'y ſerai au mois de janvier. Nous allons paſſer les fêtes de Noël à Cirey, après quoi je compte reſter preſque tout l'hiver à Paris. J'ignore encore ſi j'y verrai Catilina. On dit qu'on l'a retiré; en ce cas, il faudra bien redonner Sémiramis, que j'ai retouchée avec aſſez de ſoin, et dont je me flatte que les décorations ſeront plus magnifiques ſous l'empire du maréchal de *Richelieu* que ſous le conſulat du duc de *Fleuri*. J'ai un peu de peine à tranſporter Athènes dans Paris. Nos jeunes gens ne ſont pas grecs; mais je les accoutumerai au grand tragique, ou je ne pourrai.

Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE XCV.

A M. D'ARGET.

SECRETAIRE DE S. M. LE ROI DE PRUSSE. (1)

Cirey, le 29 juin 1749.

O gens profonds et délicats,
Lumières de l'académie,
Chacun prend de vos almanachs:
Vous donnez des certificats
Sur le beau temps et sur la pluie;
Mais il me faut un autre soin,
Et ma figure aurait besoin
D'un bon certificat de vie.
Chez vous tout brille, tout fleurit:
Tout vous y plaît, je dois le croire;
Je me doute bien qu'on chérit
Les climats dont on fait la gloire.
Vous et Frédéric votre appui,
Que j'appelle toujours grand homme
Quand je ne parle pas à lui,
Ce roi, ce Trajan d'aujourd'hui,
Plus gai que le Trajan de Rome,
Ce roi dont je fus tant épris,
Et vous, très-graves personnages,
Qui passez pour ses favoris,
Et pour heureux autant que sages;

(1) M. *d'Arget* et plusieurs gens de lettres avaient envoyé à M. de *Voltaire*, par ordre du roi de Prusse, des certificats en prose et en vers sur la beauté du Climat de Berlin.

Vous, dis-je, et Frédéric le grand,
Vous, vos talens et son génie,
Vous feriez un pays charmant
Des glaces de la Laponie.
Vous auriez beau certifier
Qu'on voit mûrir dans vos contrées
De Bacchus les grappes dorées
Tout aussi-bien que le laurier,
De ma part je vous certifie
Que le devoir et l'amitié,
Qui depuis vingt ans m'ont lié,
Me retiennent près d'Emilie.

Cette Emilie incessamment
Doit accoucher d'un gros enfant
Et d'un bien plus gros commentaire;
Je veux voir cette double affaire;
Je les entends très-faiblement:
Mais, Messieurs, ne voit-on donc faire
Que les choses que l'on entend?

Vous m'avouerez, mon cher Monsieur, que si vous avez eu quelques beaux jours au commencement de mai, vous avez payé depuis un peu cher cette faveur passagère. Mes plus beaux jours seront en automne. Je viendrai dans votre charmante cour, si je suis en vie: c'est un tour de force dans l'état où je suis; mais que ne fait-on pas pour voir *Frédéric le grand* et les hommes qu'il rassemble auprès de lui!

Souvenez-vous de moi dans votre royaume.

LETTRE XCVI.

A M. DESTOUCHES.

A Paris 1749.

AUTEUR solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fites le Glorieux,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être :
Je le ferai, j'en suis tenté,
Si mardi ma table s'honore
D'un convive si souhaité ;
Mais je sentirai plus encore
De plaisir que de vanité.

Venez donc, mon illustre ami, mardi à trois heures ; vous trouverez quelques académiciens nos confrères ; mais vous n'en trouverez point qui soit plus votre partisan et votre ami que moi. Madame *Denis* dispute avec moi, je l'avoue, à qui vous estime davantage : venez juger cette querelle. Savez-vous bien que vous devriez apporter votre pièce nouvelle ? Vous nous donneriez les prémices des plaisirs que le public attend. L'abbé *du Renel* ne va point aux spectacles, et il est très-bon juge : ma nièce mérite cette faveur par le goût extrême qu'elle a pour tout ce qui vient de vous : et moi qui vous ai sacrifié Oreste de si bon cœur ; moi qui, depuis si long-temps, suis votre enthousiaste déclaré, ne mérité-je rien ? A mardi, à trois heures, mon cher *Térence*.

LETTRE XCVII.

A M. LE MARQUIS DES ISSARTS,

AMBASSADEUR DE FRANCE A DRESDE.

A Paris, le 19 fevrier 1750.

Je vous renvoie, Monsieur, ce que je voudrais rapporter moi-même sur le champ aux pieds de celle qui fait tant d'honneur à la France et à l'Italie. Je vous avoue que je suis bien étonné : il n'y a pas une faute de français dans tout l'ouvrage (1) ; il n'y en a pas deux contre les règles sévères de notre versification, et le style est beaucoup plus clair que celui de bien de nos auteurs. Rien ne marque mieux un esprit juste et droit que de s'exprimer clairement. Les expressions ne sont confuses que quand les idées le sont.

Cet ouvrage est le fruit d'une connaissance profonde et fine de la langue française et de l'italienne, et d'un génie facile et heureux. Un tel mérite est bien rare dans les conditions ordinaires. Il est unique dans l'état où la personne respectable, dont je tais le nom, est née. Je lui dresse en secret des autels, et je voudrais pouvoir lui porter mon encens dans la partie du ciel qu'elle habite.

(1) Tragédie en vers français que la princesse de *Saxe*, sœur de madame la dauphine, avait envoyée à M. de *Voltaire* pour l'examiner et lui en dire son sentiment.

Quels talens divers elle allie !
Comme elle charme tour à tour,
Tantôt les dieux de ce séjour,
Et tantôt ceux de l'Italie !

Rome la première cité,
Et Paris au moins la seconde,
Ont dit dans leur rivalité :
Son esprit, comme sa beauté,
Est de tous les pays du monde.

On dit qu'autrefois de Saba
Certaine reine un peu savante,
Devers Salomon voyagea,
Et s'en retourna fort contente :

Mais s'il était un Salomon,
Je sais ce que ferait le sage ;
Il ferait à Dresde un voyage,
Et viendrait y prendre leçon.

Mais, retenu par les merveilles
Qui soumettent à leurs appas
Le cœur, les yeux et les oreilles,
Le sage ne reviendrait pas.

LETTRE XCVIII.

A M D'ARNAUD.

A Paris, 19 mai 1750.

Vous voilà donc, mon cher enfant,
Dans votre gloire de *niquée*,
Près du bel esprit triomphant,
Par qui Minerve heureusement
Ainsi que Mars est invoquée,

Et que l'Autriche provoquée,
Admire encore en enrageant;
Quant à notre muſe attaquée
Par maint rimailleur indigent,
Dont la cervelle eſt détraquée,
Cette canaille aſſurément
Du public eſt peu remarquée.
Que le ſeul Frédéric le grand
Tienne votre vue appliquée;
Si l'envie eſt un peu piquée
Contre votre bonheur préſent,
Laiſſons ſa rage ſuffoquée,
Honteuſe, impuiſſante et moquée,
Se débattre inutilement.
Une belle eſt-elle choquée
Par le propos impertinent
De quelque vieille requinquée?
Elle en rit: j'en dois faire autant.

Qu'importe, mon cher d'*Arnaud*, que ce ſoit ou *Mouhi* ou *Fréron* qui faſſe la *Bigarrure*, le *Réſervoir*, le *Glaneur*, et toutes les ſottiſes que nous ne connaiſſons pas dans ce pays-ci? Les Allemands et les Hollandais ſont bien bons de lire ces fadaiſes. Voilà une plaiſante façon de connaître notre nation. J'aimerais autant juger de l'Italie par la troupe italienne qui eſt à Paris.

Je voudrais pouvoir porter dans votre Parnaſſe royal la comédie de madame *Denis*. C'eſt une terrible affaire que de faire huit cents lieues d'allée et de venue à mon âge, avec les maladies dont je ſuis lutiné ſans relâche. Un jeune homme, comme vous, peut tout faire gaiement pour les belles et pour les rois;

Mais

Mais un vieillard fait pour souffrir.
Et tel que j'ai l'honneur de l'être,
Se cache, et ne saurait servir
Ni de maîtresse ni de maître.

Il n'y a au monde que *Frédéric le Grand* qui pût me faire entreprendre un tel voyage. Je quitterais pour lui mon ménage, mes affaires et madame *Denis*; et je viendrais en bonnet de nuit voir cette tête couverte de lauriers. Mais, mon cher enfant, j'ai bien plus besoin d'un médecin que d'un roi. Le roi de Sardaigne a envoyé chercher l'abbé *Nollet* par une espèce de maître-d'hôtel qui lui donnait des indigestions sur la route: il faudrait que le roi de Prusse m'envoyât un apothicaire.

Vous me faites quelque plaisir en me disant que mon cher *Isaac* a des vapeurs; je mettrais les miennes avec les siennes. On dit que M. d'*Arget* n'est pas encore consolé; ma tristesse n'irait pas mal avec sa douleur. Je me remettrais à la physique avec M. de *Maupertuis*; je cultiverais l'italien avec M. *Algarotti*; je m'égayerais avec vous; mais que ferais-je avec le roi?

Hélas! quelle étrange folie
D'aller au gourmet le plus fin
Présenter tristement la lie
Et les restes de mon vieux vin!

Un danseur avec des béquilles
Dans les bals se présente peu;
La Pâris veut de jeunes filles;
Les vieilles sont au coin du feu.
J'y suis; et j'en enrage. — Adieu.

LETTRE XCIX

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

A Potsdam, ce 24 juillet 1750.

Mes divins anges, je vous salue du ciel de Berlin. J'ai passé par le purgatoire pour y arriver. Une mépriſe m'a retenu quinze jours à Clèves, et malheureuſement ni la ducheſſe de *Clèves* ni le duc de *Nemours* n'étaient plus dans le château. Les ordres du roi pour les relais ont été arrêtés quinze jours entiers; j'aurais dû conſacrer ces quinze jours à Aurélie, et je ne les ai employés qu'à me donner des indigeſtions. Je vous fais ma confeſſion, mes anges. Enfin me voici dans ce ſéjour autrefois ſauvage, et qui eſt aujourd'hui auſſi embelli par les arts qu'ennobli par la gloire. Cent cinquante mille ſoldats victorieux, point de procureurs, opéra, comédie, philoſophie et poéſie, un héros philoſophe et poëte, grandeur et grâces, grenadiers et muſes, trompettes et violons, repas de *Platon*, ſociété et liberté! Qui le croirait? Tout cela pourtant eſt très-vrai, et tout cela ne m'eſt pas plus précieux que nos petits ſoupers. Il faut avoir vu *Salomon* dans ſa gloire; mais il faut vivre auprès de vous avec M. de *Choiſeul* et M. l'abbé de *Chauvelin*. Que cette lettre, je vous en prie, ſoit pour eux, qu'ils ſachent à quel point je les regrette, même quand j'entends *Frédéric le Grand*. Je ſuis tout honteux d'avoir ici l'appar-

tement de M. le maréchal de *Saxe*. On a voulu mettre l'historien dans la chambre du héros.

A de pareils honneurs je n'ai point dû m'attendre;
Timide, embarrassé, j'ose à peine en jouir.
Quinte-Curce lui-même aurait-il pu dormir:
S'il eût osé coucher dans le lit d'Alexandre?

Mais dans quel lit couchez-vous, vous autres? Est-ce auprès du bois de Boulogne, est-ce à Plombières? est-ce à Paris? Madame d'*Argental* a-t-elle eu besoin des eaux? Il y a un mois que j'ignore ce que j'ai le plus d'envie de savoir. On m'a mandé que l'esprit et le sentiment de madame de *Graffigny* avaient réussi. Ma troupe a joué chez moi Jules-César. Mais je ne sais point ce que font mes anges: j'ai attendu pour leur écrire que je fusse un peu stable et que je pusse recevoir de leurs nouvelles. J'en attends avec la double impatience de l'absence et de l'amitié.

Adieu, mes anges; mon *Frédéric le Grand* fait un peu de tort à Aurélie. Il prend mon temps et mon ame. La caverne d'*Euripide* vaut mieux pour faire une tragédie, que les agrémens d'une cour. Les devoirs et les plaisirs sont les ennemis mortels d'un si grand ouvrage.

Conservez-moi tous des bontés qui me feront adorer votre société, et chérir *poemata tragica et omnes has nugas*, jusqu'au dernier moment de ma vie.

LETTRE C.

A MADAME DE POMPADOUR,

Qui avait prié M. de Voltaire de présenter ses respects au roi de Prusse.

A Potsdam, le 20 d'auguste 1750.

Dans ces lieux jadis peu connus,
Beaux lieux aujourd'hui devenus,
Dignes d'éternelle mémoire,
Au favori de la victoire
Vos complimens sont parvenus:
Vos myrtes sont dans cet asile
Avec les lauriers confondus:
J'ai l'honneur, de la part d'Achille,
De rendre grâces à Vénus.

S'il vous remerciait lui-même, Madame, vous auriez de plus jolis vers, car il en fait aussi aisément qu'un autre roi et lui gagnent des batailles.

De deux rois qu'il faut adorer
Dans la guerre et dans les alarmes,
L'un est digne de soupirer
Pour vos vertus et pour vos charmes,
Et l'autre de les célébrer.

LETTRE CI.

A S. A. R. MADAME

LA PRINCESSE ULRIQUE DE PRUSSE,

DEPUIS REINE DE SUEDE.

1750.

MADAME,

J'AI eu la consolation de voir ici M. *Esourleman*, dont j'estropie peut-être le nom, mais qui n'estropie pas les nôtres, car il parle français comme votre Altesse royale. Il m'a assuré, Madame, du souvenir dont vous daignez m'honorer, et il augmente, s'il se peut, mes regrets et mon attachement pour votre personne. Je n'ai jamais eu plus de plaisir que dans sa conversation: il ne m'a cependant rien appris de nouveau. Il m'a dit combien votre Altesse royale est idolâtrée de toute la Suède. Qui ne le sait pas, Madame? et qui ne plaint pas les pays que vous n'embellissez point? Il dit qu'il n'y a plus de glaces dans le Nord, et que je n'y trouverai que des zéphirs, si jamais je peux aller faire ma cour à votre Altesse royale. Rempli la nuit de ces idées, je vis en songe un fantôme d'une espèce singulière:

A sa jupe courte et légère,
A son pourpoint, à son collet,

Au chapeau garni d'un plumet,
Au ruban ponceau qui pendait
Et par devant et par derrière,
A sa mine galante et fière
D'amazone et d'aventurière,
A ce nez de consul romain,
A ce front altier d'héroïne,
A ce grand œil tendre et hautain,
Moins beau que le vôtre, et moins fin,
Soudain je reconnus Christine:
Christine des arts le soutien,
Christine qui céda pour rien
Et son royaume et votre Eglise,
Qui connut tout et ne crut rien,
Que le saint père canonise,
Que damne le luthérien,
Et que la gloire immortalise.

Elle me demanda si tout ce qu'on disait de madame la princesse royale était vrai. Moi qui n'avais pas l'esprit assez libre pour adoucir la vérité, et qui ne fesais pas réflexion que les dames, et quelquefois les reines, peuvent être un peu jalouses, je me laissai aller à mes transports, et je lui dis que votre Altesse royale était à Stockholm, comme à Berlin, les délices, l'espérance et la gloire de l'Etat. Elle poussa un grand soupir, et me dit ces mots:

Si comme elle j'avais gagné
Les cœurs et les esprits de la patrie entière;
Si comme elle toujours j'avais eu l'art de plaire,
Christine aurait toujours régné.
Il est beau de quitter l'autorité suprême;

Il eſt encor plus beau d'en ſoutenir le poids.
Je ceſſai de régner pouvant donner des lois:
Ulric règne ſans diadème.
Je deſcendis pour m'élever;
Je recherchais la gloire, et ſon cœur la mérite.
J'étonnai l'univers qu'elle a ſu captiver.
On a pu m'admirer, mais il faut qu'on l'imite.

Je pris la liberté de lui répondre que ce n'était pas là un conſeil aiſé à ſuivre, et elle eut la bonne foi d'en convenir. Il me parut qu'elle aimait toujours la Suède, et que c'était la véritable raiſon pour laquelle elle vous pardonnait toutes vos grandes qualités, qui feront le bonheur de ſa patrie. Elle me demanda ſi je n'irais point faire ma cour à votre Alteſſe royale dans ce beau palais que M. *Eſourleman* vous fait bâtir: *Deſcartes* vint bien me voir, dit-elle, pourquoi ne feriez-vous pas le voyage?

Ah! lui dis-je, belle immortelle,
Deſcartes, ce rêveur dont on fut ſi jaloux,
Mourut de froid auprès de vous,
Et je voudrais mourir de vieilleſſe auprès d'elle.

On me dira peut-être, Madame, que je rêve toujours en parlant à votre Alteſſe royale, et que mon ſecond rêve ne vaut pas le premier (1). Il eſt bien sûr au moins que je ne rêve point quand je porte envie à tous ceux qui ont le bonheur de vous voir et de vous entendre, et quand je proteſte que je ſerai toute ma vie avec un attachement inviolable et avec le plus profond reſpect, etc.

(1) Voyez les Poéſies mêlées, volume de Contes, etc.

LETTRE CII.

A MADAME DENIS.

A Potsdam, le 20 septembre 1751.

VOICI une douzaine de feuilles du *Siècle de Louis XIV*. Il est juste que vous ayez les prémices. Je voudrais bien que M. de *Malesherbes* eût le temps et la bonté de les lire. Il me semble que dans cet abrégé il y a des détails utiles, des traits de citoyen. La plupart des historiens s'appesantissent dans leur cabinet sur des détails de guerre qui ne conviennent qu'aux gens du métier, et qui étant presque toujours très-infidelles, ne sont bons pour personne. J'ai tâché de faire connaître *Louis XIV* et la nation. Je conçois bien que Paris est à présent ivre de joie de la naissance d'un duc de Bourgogne; mais que voulez-vous que j'en dise? Je ne verrai surement pas son règne, et je ne suis occupé que de celui de son trisaïeul. Son berceau sera couvert des odes de nos poëtes. On lui prédira des victoires; on lui dira qu'il fera les délices du genre-humain.

Rejeton de cent rois, espoir fragile et tendre
D'un héros adoré de nous,
Que vous êtes heureux de ne pouvoir entendre
Les mauvais vers qu'on fait pour vous!

Depuis ma dernière lettre je vais bride en main sur la louange. J'attends impatiemment votre réponse, et je prends patience sur le reste.

LETTRE CIII.

A M. DE LA CONDAMINE.

Potsdam, 3 avril 1752.

Grand merci, cher la Condamine,
Du beau présent de l'équateur,
Et de votre lettre badine
Jointe à la profonde doctrine
De votre esprit calculateur.
Eh bien! vous avez vu l'Afrique,
Constantinople, l'Amérique :
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous faire enfin fortune ?
Hélas! il ne vous reste plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en son pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous sommes:
Les services rendus aux hommes,
Et le bien fait à son pays.

Votre paquet du 5 janvier m'a été rendu au saint temps de Pâques. Il aurait eu le temps de faire le voyage du Brésil. Je devais, mon cher arpenteur des astres, vous envoyer l'histoire terrestre de *Louis XIV*, mais il y a trop de fautes de la part de l'éditeur, et de la mienne trop d'omissions et trop de péchés de commissions.

Je ne regarde cette esquisse que comme l'assemblage de quelques études dont je pourrai faire un tableau avec le secours des remarques

qu'on m'a envoyées, et alors je vous prierai de l'accepter et de me juger. C'eſt un petit monument que je tâche d'élever à la gloire de ma patrie; mais il y a quelques pierres mal jointes qui pourraient me tomber ſur le nez.

Ce n'eſt pas dans la lune que j'ai voyagé avec *Aſtolphe* et *St Jean* pour trouver le fruit de mes peines; c'eſt dans le temple de la philoſophie, de la gloire et du repos.

Adieu: je vous embraſſe de tout mon cœur, et je vous aimerai toujours, fuſſé-je dans la lune.

LETTRE CIV.

A M. DE LA CONDAMINE.

A Potſdam, 29 avril 1752.

Eh! morbleu, c'eſt dans le pourpris
Du brillant palais de la Lune,
Non dans le benoît Paradis
Qu'un honnête homme fait fortune.

Du moins c'eſt ce que dit l'*Arioſte*, l'un des meilleurs théologiens que nous ayons. Eſt-ce qu'il y avait *pays* au lieu de *pourpris* dans ma lettre? Eh bien! il n'y a pas grand mal. Le conſeiller aulique *Francheville*, mon éditeur, en a fait bien d'autres, et moi auſſi; mais, mon cher coſmopolite, ne me croyez pas aſſez ignare pour ne pas ſavoir où eſt Carthagène; j'y envoie tous les ans plus d'un vaiſſeau, ou du moins je ſuis au nombre de ceux qui y en envoient, et je vous jure qu'il vaut mieux avoir ſes facteurs dans ce

pays-là, que d'y aller. Mais quoique M. de *Pontis* eût pris Carthagène en-deçà de la ligne, cela n'empêche pas que nous n'ayons été fort souvent nous égorger au-delà.

Je vous suis sensiblement obligé de vos remarques; mais il y a bien plus de fautes que vous n'avez observé. J'ai bien fait des péchés d'omission et de commission. Voilà pourquoi je voudrais que la première édition, qui n'est qu'un essai très-informe, n'entrât point en France. Jugez dans quelles erreurs sont tombés les *Lamartinière*, les *Réboulet* et les *tutti-quanti*, puisque moi, presque témoin oculaire, je me suis trompé si souvent. Ce n'est pas au moins sur le maréchal de *la Feuillade*. Je tiens l'anecdote de lui-même; mais je ne devais pas en parler. La seconde édition vaudra mieux, et sur-tout le catalogue des écrivains qui, beaucoup plus complet et beaucoup plus approfondi, pourra vous amuser. Je l'avais dicté pour grossir le second tome, qui était trop mince; mais je le compose à présent pour le rendre utile.

Puisque vous avez commencé, mon cher *la Condamine*, à me faire des observations, vous voilà engagé d'honneur à continuer. Avertissez-moi de tout, je vous en supplie; je sais fort bien qu'il n'y a point d'esclaves à la place Vendôme, et je ne sais comment on y en trouve dans l'édition de mon conseiller aulique. Il y a plus d'une bévue pareille. Je vous dirai, *et ignorantias meas ne memineris*. Votre livre, qui vous doit faire beaucoup d'honneur, n'a pas besoin de pareils secours. Je souhaite que vous en tiriez autant

d'avantage que de gloire ; je ne suis pas surpris de ce que vous me dites, et je ne suis surpris de rien. Soyez-le si je ne conserve pas toujours pour vous la plus parfaite estime et la plus tendre amitié.

LETTRE CV.

A M. DE CIDEVILLE.

A Plombières, 9 juillet 1754.

Mon cher et ancien ami, quoique chat échaudé ait la réputation de craindre l'eau froide, cependant j'ai risqué l'eau chaude. Vous savez que j'aimerais bien mieux être auprès des naïades de Forges que de celles de Plombières. Vous savez où je voudrais être, et combien il m'eût été doux de mourir dans la patrie de *Corneille*, et dans les bras de mon cher *Cideville* ; mais je ne peux ni passer ni finir ma vie selon mes désirs. J'ai au moins auprès de moi à présent une nièce qui me console, en me parlant de vous. Nous ne fesons point de châteaux en Espagne, mais nous en fesons en Normandie. Nous imaginons que quelque jour nous pourrions bien vous venir voir. Elle m'a parlé, comme vous, du poëme de l'agriculture. C'était à vous à le faire et à dire :

O fortunatos nimiùm, sua nam bona noscunt !

Pour moi je dis : *Nos dulcia linquimus arva* ; mais ne me dites point de mal des livres de dom *Calmet*.

Ses antiques fatras ne sont point inutiles ;

Il faut des passe-temps de toutes les façons,
Et l'on peut quelquefois supporter les Varrons,
Quoiqu'on adore les Virgiles.

D'ailleurs il y a cent personnes qui lisent l'histoire, pour une qui lit les vers. Le goût de la poésie est le partage du petit nombre des élus. Nous sommes un petit troupeau, et encore est-il dispersé. Et puis je ne sais si à mon âge il me siérait encore de chanter. Il me semble que j'aurais la voix un peu rauque. Et pourquoi chanter *deserti ad Strymonis undam?*

Enfin, je me suis vu contraint de songer sérieusement à cette histoire générale, dont on a imprimé des fragmens si indignement défigurés. On m'a forcé à reprendre malgré moi un ouvrage que j'avais abandonné, et qui méritait tous mes soins. Ce n'était pas les sèches annales de l'Empire; c'était le tableau des siècles, c'était l'histoire de l'esprit humain. Il m'aurait fallu la patience d'un bénédictin, et la plume d'un *Bossuet*. J'aurai au moins la vérité d'un de *Thou*. Il n'importe guère où l'on vive, pourvu qu'on vive pour les beaux-arts; et l'histoire est la partie des belles-lettres qui a le plus de partisans dans tous les pays.

Les fruits des rives du Permesse
Ne croissent que dans le printemps;
D'Apollon les trésors brillans
Sont le charme de la jeunesse;
Et la froide et triste vieillesse
N'est faite que pour le bon sens.

Adieu, mon cher ami, je vous aime bien plus

que la poésie. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE CVI.

A M. LE DUC DE LA VALLIERE.

Des bords du lac, 26 février 1755.

QUELLE lubie vous a pris, monsieur le Duc! Je ne parle pas d'être philosophe à la cour, c'est un effort de sagesse dont votre esprit est très-capable. Je ne parle pas d'embellir Montrouge comme Champs; vous êtes très-digne de bien nipper deux maitresses à la fois. Je parle de la lubie de daigner relancer du sein de vos plaisirs un hermite des bords du lac de Genève, et de vous imaginer que

Dans ma vieillesse languissante,
La lueur faible et tremblante
D'un feu prêt à se consumer
Pourrait encor se ranimer
A la lumière étincelante
De cette jeunesse brillante,
Qui peut toujours vous animer.

C'est assurément par charité pure que vous me faites des propositions. Quel besoin pourriez-vous avoir des réflexions d'un fuisse, dans la vie charmante que vous menez?

Les matins on vous voit paraître
Dans la meute des chiens courans,

Et dans celle des courtisans,
Tous bons serviteurs de leur maître;
Avec grand bruit vous le suivez
Pour mieux vous éviter vous-même,
Et le soir vous vous retrouvez.
Votre bonheur doit être extrême
Alors qu'avec vous vous vivez.
A vos beaux festins vous avez
Une troupe leste et choisie
D'esprits comme vous cultivés,
Gens dont les goûts non dépravés,
En vins, en prose, en poésie,
Sont des bons gourmets approuvés;
Et par qui tout bas sont bravés
Préjugés de théologie.
Dans ce bonheur vous enclavez
Une fille jeune et jolie,
Par vos soins encore embellie,
Qu'à votre gré vous captivez;
Et qui dit, comme vous savez,
Qu'elle vous aime à la folie.

Quelle est donc votre fantaisie,
Lorsque dans le rapide cours
D'une carrière si remplie,
Vous prétendez avoir recours
A quelque mienne rapsodie!
N'allez pas mêler, je vous prie,
Dans vos soupers, dans vos amours,
Ma piquette à votre ambrosie;
Ah! toute ma philosophie
Vaut-elle un soir de vos beaux jours?

Tout ce que je peux faire, c'est de vous imiter très-humblement et de très-loin; non pas en

rois, non pas en filles, mais dans l'amour de la retraite. Je saluerai, de ma cabane des Alpes, vos palais de Champs et de Montrouge; je parlerai de vos bontés à ce grand lac de Genève que je vois de mes fenêtres, à ce Rhône qui baigne les murs de mon jardin; je dirai à nos grosses truites que j'ai été aimé de celui à qui on a donné le nom de *Brochet* que portait le grand protecteur de *Voiture*. Comptez, monsieur le Duc, que vous avez rappelé en moi un souvenir bien respectueux et bien tendre. La compagne de ma retraite partage les sentimens que je conserverai pour vous toute ma vie.

Ne comptez pas qu'un pauvre malade comme moi soit toujours en état d'avoir l'honneur de vous écrire.

J'enverrai mon billet de confession à M. l'abbé de *Voisenon*, évêque de Montrouge.

LETTRE CVII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Genève, le 19 septembre 1755.

Oui, ma muse est trop libertine,
Elle a trop changé d'horizon;
Elle a voyagé sans raison
Du Pérou jusques à la Chine.
Je n'ai jamais pu limiter
L'essor de cette vagabonde;
J'ai plus mal fait de l'imiter:

J'ai

J'ai, comme elle, couru le monde.
Les girouettes ne tournent plus,
Lorſque la rouille les arrête :
Après cent travaux ſuperflus,
Il en eſt ainſi de ma tête.
Je ſuis fixé, je ſuis lié,
Mais par la plus tendre amitié,
Mais dans l'heureuſe indépendance,
Dans la tranquille jouiſſance
De la fortune et de la paix,
Ne pouvant regretter la France,
Et vous regrettant à jamais.

Voilà à peu-près mon ſort, mon cher et ancien ami ; je ne lui pardonne pas de nous avoir preſque toujours ſéparés, et je ſuis très-affligé ſi nous avons l'air d'être heureux ſi loin l'un de l'autre, vous ſur les bords de la Seine, et moi ſur ceux de mon lac. J'ai renoncé de grand cœur à toutes les illuſions de la vie, mais non pas aux conſolations ſolides qu'on ne trouve qu'avec ſes anciens amis. Madame *Denis* me fait bien ſentir combien cette conſolation eſt néceſſaire. Elle s'eſt conſacrée à me tenir compagnie dans ma retraite. Sans elle, mon jardin ſerait pour moi un vilain déſert, et l'aſpect admirable de ma maiſon perdrait toute ſa beauté. J'ai été abſolument inſenſible à ce ſuccès paſſager de la tragédie dont vous me parlez (1). Peut-être cette inſenſibilité vient de l'éloignement des lieux. On n'eſt guère touché d'un applaudiſſement dont le bruit vient à peine juſqu'à nous, et on voit ſeulement les

(1) *L'orphelin de la Chine.*

défauts de son ouvrage qu'on a sous les yeux. Je sens tout ce qui manque à la pièce, et je me dis : *Solve senescentem*. Je me le dis aujourd'hui, et peut-être demain je serai assez fou pour recommencer. Qui peut répondre de soi? Je ne réponds bien positivement que de la sincère et inviolable amitié qui m'attache à vous pour toute ma vie.

LETTRE CVIII.

A M. DE CIDEVILLE.

A Monrion, près de Lausanne, 19 février 1756.

L'ONCLE et la nièce font mille complimens aux deux philosophes de la rue Saint-Pierre ; ils envoient à M. l'abbé *du Renel* ce petit sermon qui leur est tombé entre les mains, et qui pourra les amuser ce carême. On ne peut mieux prendre son temps pour être dévot. Mais M. l'abbé *du Renel* et M. de *Cideville* seront encore plus persuadés de l'attachement des deux hermites que de leur dévotion.

Brisons ma lyre et ma trompette ;
Laissons les héros et les rois ;
Je ne veux chanter qu'Henriette,
Qu'elle seule anime ma voix.
Muses, désormais pour écrire,
Je n'ai besoin que de mon cœur ;
Mais vous justifirez l'auteur,
Si l'indiscret ose en trop dire.

Eh! pourquoi craindre que l'Alteſſe
S'offenſe des plus tendres ſoins ?
Faut-il, parce qu'elle eſt princeſſe,
Que qui la voit l'en aime moins ?
Etait-ce un crime volontaire
Que de ſe rendre à tant d'appas ?
Mon droit d'aimer ne vient-il pas
D'où lui venait celui de plaire ?
Quand on voit l'aimable Henriette,
L'indifférence diſparaît ;
Quelque reſpect qui nous arrête,
Eſt-on maître de ſon ſecret ?
Les égards que le rang impoſe
N'étouffent point le ſentiment.
Ils font qu'on l'exprime autrement,
Et ne changent rien à la choſe.

LETTRE CIX.

A M. TRONCHIN.

Aux Délices, 18 avril 1756.

Depuis que vous m'avez quitté,
Je retombe dans ma ſouffrance ;
Mais je m'immole avec gaîté,
Quand vous aſſurez la ſanté
Aux petits-fils des rois de France.

Votre abſence, mon cher *Eſculape*, ne me coûte que la perte d'une ſanté faible et inutile au monde. Les Français ſont accoutumés à ſacrifier de tout leur cœur quelque choſe de plus à leurs princes.

M. le duc d'*Orléans* et vous, vous ſerez tous deux bénis dans la poſtérité.

Il eſt des préjugés utiles,
Il en eſt de bien dangereux;
Il fallait, pour triompher d'eux,
Un père, un héros courageux,
Secondé de vos mains habiles.
Autrefois à ma nation
J'oſai parler, dans mon jeune âge,
De cette inoculation
Dont, grâce à vous, on fait uſage;
On la traita de viſion;
On la reçut avec outrage,
Tout ainſi que l'attraction.
J'étais un trop faible interprète
De ce vrai qu'on prit pour erreur,
Et je n'ai jamais eu l'honneur
De paſſer chez moi pour prophète.

Comment recevoir, diſait-on,
Des vérités de l'Angleterre?
Peut-il ſe trouver rien de bon
Chez des gens qui nous font la guerre?
Français, il fallait conſulter
Ces Anglais qu'il vous faut combattre:
Rougit-on de les imiter
Quand on a ſi bien ſu les battre?
Egalement à tous les yeux
Le dieu du jour doit ſa carrière;
La vérité doit ſa lumière
A tous les temps, à tous les lieux.
Recevons ſa clarté chérie,
Et ſans ſonger quelle eſt la main

Qui la préſente au genre-humain,
Que l'univers ſoit ſa patrie.

Une vieille ducheſſe anglaiſe aima mieux autrefois mourir de la fièvre que de guérir avec le quinquina, parce qu'on appelait alors ce remède *la poudre des jéſuites*. Beaucoup de dames janſéniſtes ſeraient très-fâchées d'avoir un médecin moliniſte. Mais, Dieu merci, meſſieurs vos confrères n'entrent guère dans ces querelles. Ils guériſſent et tuent indifféremment les gens de toute ſecte.

On dit que vous prendrez votre chemin par Lunéville. Faites vivre cent ans le bienfaiteur de ce pays-là, et revenez enſuite dans le vôtre. Imitez *Hippocrate* qui préféra ſa patrie à la cour des rois.

Vos deux enfans me ſont venus voir aujourd'hui; je les ai reçus comme les fils d'un grand homme. Mille complimens à M. de *Labat*, ſi vous avez le temps de lui parler.

Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CX.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

27 juillet 1756.

Mon héros, je vais auſſi brûler de la poudre; mais je tirerai moins de fuſées que vous n'avez tiré de coups de canon. Ma prophétie a été accomplie encore plutôt que je ne croyais, en dépit des malins qui niaient que je ne connuſſe l'avenir, et que vous en diſpoſaſſiez ſi bien. Je vous vois d'ici tout rayonnant de gloire.

Ce n'eſt plus aux Anacréons
De chanter avec vous à table ;
La molleſſe de leurs chanſons
N'aurait plus rien de convenable
A vos illuſtres actions.
Il n'appartient plus qu'aux Pindares
De ſuivre vos fiers compagnons
Aux aſſauts de cent baſtions,
Devers les îles Baléares.
J'attends leurs ſublimes écrits,
Et s'il eſt vrai, comme il peut l'être,
Qu'il ſoit parmi vos beaux eſprits
Peu de Pindares dans Paris,
Vos ſuccès en feront renaître.

Ils diront qu'un roi modéré
Vit long-temps avec patience
L'attentat inconſidéré
D'un peuple un peu trop enivré
De ſa maritime puiſſance :
Qu'on a ſagement préparé
La plus légitime vengeance ;
Et qu'enfin l'honneur de la France
Par vos exploits eſt aſſuré.
Mais pour moi dans ma décadence,
Faible et ſans voix, je me tairai ;
Jamais je ne me mêlerai
De ces querelles paſſagères.
Je ſais qu'aux marins d'Albion
Vous reprochez, avec raiſon,
Quelques procédés de corſaires :
Ce ne ſont pas là mes affaires.
Milton, Pope, Swift, Addiſſon,
Ce ſage Lock, ce grand Newton,

Sont toujours mes dieux tutélaires.
Deux peuples en valeur égaux
Dans tous les temps feront rivaux,
Mais les philosophes sont frères.

Vos ministres par leurs traités
Ont assujetti la fortune :
Vos vaisseaux, de héros montés,
Ont battu les fils de Neptune :
Une prudence peu commune
A conduit vos prospérités ;
Mais la politique et les armes
Ne font pas mes félicités.
Croyez qu'il est encor des charmes
Sous les berceaux que j'ai plantés.
Je vis en paix, peut-être en sage,
Entre ma vigne et mes figuiers.
Pour embellir mon hermitage,
Envoyez-moi de vos lauriers,
Je dormirai sous leur ombrage.

LETTRE CXI.

A M. LE MARQUIS D'ADHEMAR,

Grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith.

1756.

Il n'est chère que de vilain, monsieur le Grand-maître. Vous écrivez rarement ; mais aussi, quand vous vous y mettez, vous écrivez des lettres charmantes. Vous n'avez pas perdu le talent de

faire de jolis vers ; les talens ne se rouillent point auprès de votre adorable princesse.

Pour moi, dans la retraite où la raison m'attire,
Je goûte en paix la liberté ;
Cette sage divinité
Que tout mortel, ou regrette, ou désire,
Fait ici ma félicité.
Indépendant, heureux au sein de l'abondance,
Et dans les bras de l'amitié,
Je ne puis regretter ni Berlin ni la France ;
Et je regarde avec pitié
Les traités frauduleux, la sourde inimitié
Et les fureurs de la vengeance.
Mes vins, mes fruits, mes fleurs, ces campagnes, ces eaux,
Mes fertiles vergers et mes rians berceaux,
Trois fleuves que de loin mon œil charmé contemple,
Mes pénates brillans, fermés aux envieux,
Voilà mes rois : voilà mes Dieux :
Je n'ai point d'autre cour, je n'ai point d'autre temple.
Loin des courtisans dangereux,
Loin des fanatiques affreux,
L'étude me soutient, la raison m'illumine ;
Je dis ce que je pense et fais ce que je veux.
Mais vous êtes bien plus heureux,
Vous vivez près de Wilhelmine.

Vous devez revoir incessamment un chambellan de son Altesse royale, qui est presque aussi malade que moi, mais qui est presque aussi aimable que vous : j'ai eu quelquefois le bonheur de le posséder dans mon hermitage des Délices, où nous avons bu à votre santé. Madame *Denis*, la

compagnie

compagne de ma retraite et de ma vie heureuse, vous aime toujours, et vous fait les plus tendres complimens : je vous fais les miens sur votre dignité de grand-maître. Souvenez-vous que j'ai été assez heureux pour poser la première pierre de cet édifice ; ne m'oubliez jamais auprès de Monseigneur et de son Altesse royale : je voudrais pouvoir leur faire ma cour encore une fois avant que de mourir. Ils ont un frère qu'il faudra toujours regarder comme un grand homme, quoi qu'il en arrive ; et dont j'ambitionnerai toujours les bontés, quoi qu'il soit arrivé. Comptez, Monsieur, sur ma tendre amitié et sur tous les sentimens qui m'attacheront à vous pour jamais.

Le Suisse V...

LETTRE CXII.

A M. DE CHENEVIERES.

1756.

GRAND merci, mon cher confrère, de votre petite pastorale. (1)

Vous possédez la langue de Cythère ;
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour, il faut parler et faire.
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois :
Les bien servir n'est pas petite affaire.
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter que de les satisfaire.

(1) Il avait envoyé son ballet de *Mistis et Glaucé* à M. de *Voltaire*.

Il se peut pourtant que vous ayez autant de talens pour le service de *Misis* (2), que vous en avez pour faire de jolis vers: en ce cas je vous fais réparation d'honneur.

Si vous avez quelque nouvelle intéressante, je vous prie de m'en faire part, quoiqu'en prose. Je vais faire lire Misis à madame *Denis* la paresseuse, qui n'écrit point, mais qui vous aime véritablement.

LETTRE CXIII.

A MESSIEURS DESMAHIS et DE MARGENCI.

1756.

Ainsi Bachaumont et Chapelle
Ecrivirent dans le bon temps;
Et leurs simples amusemens
Ont rendu leur gloire immortelle;
Occupés d'un heureux loisir,
Eloignés de s'en faire accroire,
Ils n'ont cherché que le plaisir,
Et sont au temple de mémoire.
Vous avez leur art enchanteur
D'embellir une bagatelle;
Ils vous ont servi de modèle,
Et vous auriez été le leur.

Mais ils écrivaient au gros gourmand, au buveur *Broussin* avec lequel ils soupaient; et vous n'écrivez, Messieurs, qu'à un vieux philosophe qui cultive la terre. Je finis, comme *Virgile*

(2) L'Amour est déguisé sous le nom de *Misis* dans ce ballet.

commença, par les Géorgiques. Voilà tout ce que j'avais de commun avec lui ; j'y ajoute encore que les *Horaces* de nos jours m'écrivent de très-jolis vers. Souvenez-vous qu'*Horace* fit un voyage vers Naples où il rencontra ce *Virgile* qui était, disait-il, un très-bon homme.

Je suis bon homme aussi ; mais ce n'est pas assez pour de beaux esprits de Paris, et il faudrait quelque chose de mieux pour vous faire entreprendre le voyage des Alpes, qui n'est pas si plaisant que celui d'*Horace* votre devancier.

Je crois que malgré les mauvais vers qui pleuvent, il y a encore dans Paris assez de goût pour que les commis de la poste n'ignorent pas la demeure des gens de votre espèce. Vous ne m'avez point donné d'adresse : je présente à tout hasard mes obéissances très-humbles à mes deux confrères. Le gentilhomme ordinaire de la chambre du roi est doublement mon camarade, car le roi m'a conservé mon brevet, mais le dieu des vers m'a ôté le sien. Rien n'est si triste qu'un poëte vétéran.

Nunc itaque et versus et cætera ludicra pono.

Mais j'aime les vers passionnément, quand on en fait comme vous. Je me borne à vous lire, et à vous dire combien je vous estime tous deux.

LETTRE CXIV.

A MADAME DU BOCAGE,

PENDANT SON VOYAGE D'ITALIE.

1757.

Nouvelle Muse, aimable Grâce,
Allez au capitole, allez, rapportez-nous
Les myrtes de Pétrarque et les lauriers du Tasse;
Si tous deux revivaient, ils chanteraient pour vous;
Et voyant vos beaux yeux et votre poésie,
Tous deux mourraient à vos genoux,
Ou d'amour ou de jalousie.

Dunque, ô Signora, dopo ch' ella avrà veduto il cornuto sposo del mare Adriatico, vedrà il padre della chieza, sarà coronata nel campidoglio dalle mani del' buono *Benedetto*. Ella dovrebbe ritornare per la via di Genevra, e trionfare tragli eretici, quando avrà ricevuto la corona poëtica de i santi catolici; mà il suo viaggio è tutto per la gloria e nel suo gran volo ella trascurrà nostri lieti ben che umili tetti. Il zio e la nipote (1) bacciano affettuosamente la mano che a scritto tante belle cose, e si ricommandano alla sua benignità con ogni ossequio.

Good journey *Milton's* daughter, *Camoen's* sister.

Comptez, Madame, que nous ne vous pardonnerons pas de n'avoir point pris la route de Genève; mille tendres respects.

(1) Madame *Denis*.

LETTRE CXV.

A DOM FAUGERES,

Abbé de Senones, neveu et successeur de dom Calmet, qui lui avait demandé des vers pour le portrait de son oncle.

20 novembre 1757.

Il ferait difficile, Monsieur, de faire une inscription digne de l'oncle et du neveu : au défaut de talent, je vous offre ce que me dicte mon zèle.

Des oracles sacrés que Dieu daigna nous rendre,
Son travail assidu perça l'obscurité :
Il fit plus ; il les crut avec simplicité,
Et fut, par ses vertus, digne de les entendre.

Il me semble au moins que je rends justice à la science, à la foi, à la modestie, à la vertu de feu dom *Calmet* ; mais je ne pourrai jamais célébrer, ainsi que je le voudrais, sa mémoire qui me sera infiniment chère, etc.

LETTRE CXVI.

A M. DE CIDEVILLE.

Aux Délices, le premier septembre 1758.

Mon cher et ancien ami, je reviens dans mes chères Délices, après un assez long voyage à la cour palatine. Je trouve, en arrivant, vos jolis vers dans lesquels vous ne paraissez pas trop

content de Paris; et je crois fermement que vous avez raison. Mais avez-vous, dans votre Launai, un peu de société? Il me semble que la retraite n'est bonne qu'avec bonne compagnie.

Vous savez, mon cher Cideville,
Que ce fantôme ailé qu'on nomme le bonheur,
N'habite ni les champs, ni la cour, ni la ville.
Il faudrait, nous dit-on, le trouver dans son cœur;
C'est un fort beau secret qu'on chercha d'âge en âge:
Le sage fuit des grands le dangereux appui,
Il court à la campagne, il y sèche d'ennui:
J'en suis bien fâché pour le sage.

Ce n'est pas des sages comme vous que je parle: je suis bien sûr que l'ennui n'approche pas plus de votre Launai que de mes Délices. Je prends acte sur-tout que je n'ai pas quitté mes pénates champêtres par inquiétude, pour aller chez l'électeur palatin par vanité. Je vous avouerai que j'ai mis dans cette cour, et entre les mains de l'électeur, une partie de mon bien qu'on pille presque par-tout ailleurs. Il a bien voulu avoir la bonté de faire avec moi un petit traité qui me met en sureté moi et les miens pour le reste de ma vie.

Le bon *Horace* dit:

Det vitam, det opes, animum æquum mî ipse parabo.

Il aurait dû ajouter *det amicos*, mais vous me direz que c'est notre affaire et non celle du ciel. C'est l'amitié de mes nièces qui fait de près le bonheur de ma vie, c'est la vôtre qui le fait de loin. *Excepto quod non simul essem cætera lætus.* Je vous ai souvent regretté, et votre souvenir m'a

consolé. Vous n'êtes pas homme à franchir les Alpes, et à me venir voir sur les bords de mon lac, comme madame *du Bocage*; vous vous contentez de cueillir les fleurs d'*Anacréon* dans vos jardins; vous n'allez pas chercher comme elle la couronne du *Tasse* au capitole, *satis beatus unicis Sabinis*.

Adieu, mon cher et ancien ami; mes deux nièces, toute ma famille, vous font les plus tendres complimens.

P. S. Eh bien, les Anglais ont donc quitté vos côtes normandes, nonobstant clameur de haro! Est-il vrai qu'ils ont pris beaucoup de canons, de vaches, de filles et d'argent? Le Canada va donc être entièrement perdu, le commerce ruiné, la marine anéantie, tout notre argent enterré en Allemagne? Je vous trouve très-heureux, mon cher *Cideville*, de posséder la terre de Launai. Je n'ai aux Délices que l'agréable, et vous possédez l'agréable et l'utile.

Beatus ille qui, procul ridiculis,
Fecunda rura bobus exercet suis!

LETTRE CXVII.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 27 decembre 1758.

Il est vrai, Madame, qu'un jour, en me promenant dans les tristes campagnes de Berne avec un illustrissime et excellentissime avoyer de la république, on avait apposté le graveur de cette république, qui me dessina. Mais comme les armes de Nosseigneurs font un ours, il ne crut pas

pouvoir mieux faire que de me donner la figure de cet animal. Il me dessina ours, me grava ours. Comment ce beau chef-d'œuvre est-il tombé entre vos belles mains? Pour vous, Madame, quand on vous grave, c'est sur les Grâces, c'est sur Minerve qu'on prend son modèle.

Dans ce charmant assemblage,
L'ignorant, le connaisseur,
L'ami, l'amant, l'amateur,
Reconnaissent du Bocage.

Je suis très-touché de la mort de *Formont*, car je ne me suis point endurci le cœur entre les Alpes et le mont Jura.

Je l'aimais, tout paresseux qu'il était. Pour moi, j'achève le peu de jours qui me restent, dans une retraite heureuse. Je rends le pain béni dans mes paroisses, je laboure mes champs avec la nouvelle charrue. Je bâtis, *nel gusto italiano*; je plante sans espérer de voir l'ombrage de mes arbres, et je n'ai trouvé de félicité que dans ce train de vie. Je vous avoue que je trouve l'acharnement contre *Helvétius* aussi ridicule que celui avec lequel on poursuivit *le Peuple de Dieu* de ce père *Berruyer*. Il n'y a qu'à ne rien dire. Les livres ne font ni bien ni mal. Cinq ou six cents oisifs, parmi vingt millions d'hommes, les lisent et les oublient. *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Quand on a le sang un peu allumé, et qu'on est de loisir, on a la rage d'écrire. Quelques prêtres atrabilaires, quelques clercs ont la rage de censurer. On se moque de tout cela dans la vieillesse, et on vit pour soi. J'avoue que les fatras de ce

siècle sont bien lourds. Tout nous dit que le siècle de *Louis XIV* était un étrange siècle. Vous, Madame, qui êtes l'honneur du nôtre, conservez vos bontés pour l'habitant des Alpes qui connaît tout votre mérite, et qui est au nombre des étrangers vos admirateurs.

Mille amitiés, je vous en prie, à M. *du Bocage*. Mes nièces et moi nous baisons humblement les feuilles de vos lauriers.

LETTRE CXVIII.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFAND.

Aux Délices, 12 janvier 1759.

Libre d'ambition, de soins et d'esclavage,
Des sottises du monde éclairé spectateur,
Il se garda bien d'être acteur,
Et fut heureux autant que sage.
Il fuyait le vain nom d'auteur;
Il dédaigna de vivre au temple de mémoire,
Mais il vivra dans votre cœur:
C'est sans doute assez pour sa gloire.

Les fleurs que je jette, Madame, sur le tombeau de notre ami *Formont*, sont sèches et fanées comme moi. Le talent s'en va; l'âge détruit tout. Que pouvez-vous attendre d'un campagnard qui ne sait plus que planter et semer dans la saison? J'ai conservé de la sensibilité; c'est tout ce qui me reste, et ce reste est pour vous; je n'écris guère que dans les occasions.

Que vous dirais-je du fond de ma retraite? Vous ne me manderiez aucune nouvelle de la roue de fortune sur laquelle tournent nos ministres du haut en bas, ni des sottises publiques et particulières. Les lettres, qui étaient autrefois la peinture du cœur, la consolation de l'absence, et le langage de la vérité, ne sont plus à présent que de tristes et vains témoignages de la crainte d'en trop dire, et de la contrainte de l'esprit. On tremble de laisser échapper un mot qui peut être mal interprété: on ne peut plus penser par la poste.

Je n'écris point au président *Hénault*, mais je lui souhaite, comme à vous, une vie longue et saine. Je dois la mienne au parti que j'ai pris. Si j'osais, je me croirais sage tant je suis heureux. Je n'ai vécu que du jour où j'ai choisi ma retraite; tout autre genre de vie me serait insupportable. Paris vous est nécessaire; il me serait mortel; il faut que chacun reste dans son élément. Je suis très-fâché que le mien soit incompatible avec le vôtre, et c'est assurément ma seule affliction.

Vous avez voulu aussi essayer de la campagne; mais, Madame, elle ne vous convient pas: il vous faut une société de gens aimables, comme il fallait à *Rameau* des connaisseurs en musique. Le goût de la propriété et du travail est d'ailleurs absolument nécessaire dans des terres. J'ai de très-vastes possessions que je cultive. Je fais plus de cas de votre appartement que de mes blés et de mes pâturages; mais ma destinée était de finir entre un semoir, des vaches et des génevois.

Ces Génevois ont tous une raison cultivée. Ils

ſont ſi raiſonnables qu'ils viennent chez moi, et qu'ils trouvent bon que je n'aille jamais chez eux. On ne peut, à moins d'être madame de *Pompadour*, vivre plus commodément.

Voilà ma vie, Madame, telle que vous l'avez devinée, tranquille et occupée, opulente et philoſophique, et ſur-tout entièrement libre; elle vous eſt abſolument conſacrée dans le fond de mon cœur, avec le reſpect le plus tendre et l'attachement le plus inviolable.

LETTRE CXIX.

A M. LE COMTE ALGAROTTI.

Aux Délices, 27 janvier 1759.

Tout le peuple commentateur
Va fixer ſes regards avides
Sur le grave compilateur
De l'hiſtoire des Néréides;
Mais ſi notre excellent auteur
Voulait nous donner ſur nos belles
Des mémoires un peu fidelles,
Il plairait plus à ſon lecteur;
Près d'elles il eſt en faveur,
Et *magna pars* de leur hiſtoire;
Mais c'eſt un modeſte vainqueur
Qui ne parle point de ſa gloire.

Il *Paſcali* è un traditore comme tutti j libraji; o niente ricevuto da ſua parte; mi accorgo bene che un furbo catolico librajo no hà la minima corriſpondenza coi furbi libraji calviniſti; però

i fratelli *Crammer* di Genevra ſono uomini oneſti e di garbo, mà il voſtro *Paſcali* è un briccone, ed io ſono arrabbiato contrà di lui.

Si jamais, dans vos goguettes, vous vous remettez à voyager, n'oubliez pas de paſſer par les confins de Genève, où j'ai acquis de belles terres que je ne dois pas à *Argaleon*. *Vive memor noſtrî*, and let a free man viſit a free man, à jamais votre très-humble, &c.

LETTRE CXX.

A MADAME DU BOCAGE.

Aux Délices, 2 février 1759.

Qui les a faits ces vers doux et coulans,
Qui comme vous ont le talent de plaire?
Pour moi j'ai dit, en voyant ces enfans:
A leurs attraits je reconnais leur mère.

Quoi! vous louez ma retraite, mes goûts,
Les agrémens de mon ſéjour champêtre!
Vous prétendez que, même loin de vous,
Je ſuis heureux, et ſage auſſi peut-être.

Il eſt bien vrai que la félicité
Devrait loger ſous l'humble toit du ſage:
Je la cherchai dans mon doux hermitage;
Elle y paſſa; mais vous l'avez quitté.

Ou les vers en *té* et en *age*, que j'ai reçus de Paris, ſont de vous, Madame; ou il y a quelqu'un qui vous reſſemble et qui vous vaut bien. Pardonnez-moi ſi je vous ai ſoupçonnée ſans héſiter. J'ai cru reconnaître votre écriture, et j'ai la

vanité de croire que je ne me méprends pas à votre ſtyle ; ce n'eſt point un jugement téméraire d'accuſer les gens des actions qu'ils ſont accoutumés de commettre.

Je ne trouve rien à dire contre ma retraite, ſinon que vous habitez Paris. Je ſuis comme le renard ſans queue, qui voulait ôter la queue à ſes camarades.

Je voudrais que les perſonnes à grands talens me juſtifiaſſent, moi qui ai pris le parti de me retirer parce que je n'en ai que de petits. Je vois qu'en général petits et grands ne trouvent guère que des jaloux et de très-mauvais juges. Il me paraît que les grâces et le bon goût ſont bannis de France, et ont cédé la place à la métaphyſique embrouillée, à la politique des cerveaux creux, à des diſcuſſions énormes ſur les finances, ſur le commerce, ſur la population, qui ne mettront jamais dans l'Etat ni un écu ni un homme de plus. Le génie français eſt perdu ; il veut devenir anglais, hollandais et allemand ; nous ſommes des ſinges qui avons renoncé à nos jolies gambades pour imiter mal les bœufs et les ours. *La Tocane* et *la Goutte* de *Chaulieu*, qui ne contiennent que deux pages, valaient cent fois mieux que tous les volumes, dont on nous accable. On croit être ſolide, on n'eſt que lourd et lourdement chimérique.

Eſt-il vrai, Madame, que le parlement fait brûler le livre *de l'Eſprit* ? Paſſe encore pour des mandemens d'évêque ! Mais de gros in 4° ſcientifiques ! Sont-ce-là des procès à juger dans la cour des pairs ?

M. de *Cideville* est-il à Paris? Je lui ai écrit dans sa rue de Saint-Pierre; peut-être n'y est-il plus. Voyez-vous souvent le grand abbé *du Resnel*? Ces deux messieurs me paraissent à moitié sages, ils passent six mois au moins hors de Paris.

Pardon, Madame, non, ils ne sont point sages du tout, ni moi non plus; ils vous quittent six mois, et moi pour toujours! Daignez m'écrire, si vous voulez que je ne sois pas à plaindre.

Pardonnez, Madame, à un malingre s'il n'a pas l'honneur de vous écrire de sa main; son corps est faible, mais son cœur est rempli pour vous des sentimens les plus vifs d'estime et d'attachement: il en dit autant à M. *du Bocage*.

LETTRE CXXI.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Le 6 novembre 1759.

VRAIMENT c'est une justice de DIEU que mes chevaux aient égaré vos très-aimables excellences. Ils vous auraient menés par le droit chemin, s'ils vous avaient conduits dans nos chaumières; mais ils sont comme moi: ils haïssent le chemin des cours, et sur-tout n'aiment point à nous priver de votre présence. Voici le jour des contre-temps Il y avait un petit papier dans la lettre dont vous m'honorez; j'ouvre la lettre avec madame *Denis*, et vous jugez bien que ce n'était pas

sans précipitation : le petit papier vole dans le feu. Je me suis en vain brûlé le doigt index ; *jam cinis ater erat*. Hélas ! avons-nous dit, c'est l'image de nos plaisirs ! Voilà comme ce qu'il y a de plus aimable au monde nous a échappé.

Allez, couple charmant, trop prompt à disparaître
De nos simples hameaux par vous seuls embellis ;
Nous savons que les fleurs vont naître
Sur les glaces du mont Cénis.
Nous connaissons le Dieu chargé de vous conduire ;
S'il vous a bien traités, vous l'imitez aussi.
Vous vous faites un jeu de savoir tout séduire,
Jusqu'à l'évêque d'Anneci.

C'est un dévot que ce prélat. Il vous dira qu'il faut suivre sa vocation, et il sentira bien que la vôtre est de plaire.

Comme les portes de la ville de *Jean Calvin* sont fermées à l'heure que je reçois le paquet de votre excellence, elle ne l'aura que demain lundi. Apparemment que le libraire de Genève, rempli de conscience, vous a donné, pour votre argent, les livres en question pour suppléer aux œuvres du chevalier de *Mouhy*. Je doute que les grâces de madame l'ambassadrice s'accommodent de l'outrecuidance de *Rabelais* ; cependant il y a là de très-bonnes frénésies.

Si, dans le billet brûlé, il y avait quelqu'un de vos ordres, il vous en coûtera encore deux ou trois mots pour réparer mon malheur.

Mérope-Aménaïde Denis est enchantée de vous deux. Nous fesons comme on fera à Turin, nous en parlons sans cesse ; c'est une consolation que nous ne nous épargnerons pas.

Quand la cour de France voudra subjuguer quelque nation, allez-y tous deux ; passez-y seulement trois jours, et l'affaire est faite. Vous avez rendu Genève toute françaiſe.

Couple adorable, recevez mes regrets, mon respect, mon attachement.

La marmotte des Alpes.

LETTRE CXXII.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Aux Délices, 22 novembre 1759.

Vous, faits pour vivre heureux et si dignes de l'être,
Qui l'êtes l'un par l'autre, et dont les agrémens
Ont prêté pendant quelque temps
Un peu de leur douceur à mon séjour champêtre;
Quoi! vous daignez dans vos palais
Vous souvenir de nos ombrages!
Vous donnez un coup d'œil à ces autels sauvages
Que nous dressions pour vous, où vos yeux satisfaits
Daignaient accepter nos hommages!
Vous parlez de beaux jours: ah, vous les avez faits!
Vous vantez les plaisirs de nos heureux bocages:
C'est courir après vos bienfaits.

Vos deux excellences nous ont enchantés, chacun à sa façon. Vous en faites autant à Turin. Vous y avez essuyé plus de cérémonies que chez *Philémon* et *Baucis*; mais si jamais vous daignez repasser par chez nous, vous n'essuierez que des

tragédies

tragédies nouvelles. Nous aurons un théâtre plus honnête, et nos acteurs seront plus formés. Il faudrait alors jouer un tour à M. et madame *d'Argental*, les faire mander à Parme, et leur donner rendez-vous aux Délices.

Il paraît que vous avez écrit à M. le duc de *Choiseul* avec quelque indulgence sur notre compte; que vous avez fait valoir notre lac, nos truites et notre vie tranquille; car il prétend qu'il est très-fâché de n'avoir pas pris sa route par notre hermitage, en revenant d'Italie. Grâces vous soient rendues de tous vos propos obligeans.

M. *d'Argental* crie toujours après la chevalerie (1); et moi qui suis devenu temporiseur, avec toute ma vivacité, je réponds qu'il faut attendre, que tout ouvrage gagne à rester sur le métier, que le temps présent n'est pas trop celui des plaisirs, et que ceux qui vont aux spectacles avec l'argent qu'ils ont tiré du quart de leur vaisselle d'argent vendue, ne sont pas de bonne humeur: en un mot, ce n'est pas le temps de la chevalerie.

Vous croyez bien que je n'ai pas encore reçu des nouvelles de *Luc* (2); il a été malade, il a beaucoup d'affaires. S'il m'écrit, j'aurai l'honneur de vous en rendre compte, plus que de cet abbé d'*Espagnac* qui ne finit point, et que j'abandonne à son sens réprouvé de vieux conseiller-clerc. Au reste, en outrageant ainsi les conseillers-clercs, j'excepte toujours monsieur votre frère.

(1) La tragédie de Tancrède.

(2) Le roi de P***.

Je me mets aux pieds de vos très-aimables excellences. *Baucis* arrache la plume des mains de *Philémon*, pour vous dire que vos excellences ont emporté nos cœurs en nous privant de leur présence, et qu'il ne nous reste que des regrets.

P. S. de madame *Denis*. Mais que peut dire *Baucis* après *Philémon*? Elle se contente de sentir tout ce qu'il exprime; elle se plaît dans l'idée de vous savoir adorés à Turin, où vous représentez si bien une nation faite autrefois pour servir de modèle aux autres. Malgré tous nos malheurs, on en prendra toujours une grande idée en vous voyant l'un et l'autre. Je vous en remercie pour ma patrie. *Aménaïde* et *Mérope* vous demandent vos bontés, et les méritent par le plus tendre et le plus respectueux attachement.

LETTRE CXXIII.

A M. LE MARQUIS DE FLORIAN.

Aux Délices, 26 mai 1760.

Je suis aussi fâché que vous pour le moins, mon cher grand écuyer d'Assyrie, qu'on n'ait pas osé adopter mes chars, crainte du ridicule. Le ridicule pourtant n'est pas si à craindre que les Prussiens; et je suis toujours convaincu (quoique je ne sois pas du métier) que ce serait la seule manière de les vaincre en pleine campagne.

L'armée d'exécution, comme ils l'appellent, est exécutée; tout cela est dispersé. Messieurs des Cercles mettent les armes bas quand on leur dit que messieurs de Prusse sont à une lieue.

On dit que les Anglais viennent de nous prendre douze gros vaiſſeaux marchands. Leur miniſtère a fait imprimer un ouvrage très-artificieux, très-bien écrit, pour juſtifier leur conduite envers les avides Hollandais. Le mémoire eſt fort beau ; et ſur la ſeule lecture, je les condamnerais. Ces pirates-là ſont auſſi méchans ſur mer que les Pruſſiens ſur terre. Nous nous ruinons pour leur réſiſter, et nous portons tout notre argent en Germanie. Jamais elle n'a été ſi dévaſtée, ſi ſanglante et ſi riche.

J'avoue avec vous, mon cher aſſyrien, que Dieu a envoyé M. de *Silhouette* à notre ſecours. S'il y a quelque bon remède, il le trouvera ; car il n'eſt pas comme la plupart de ſes prédéceſſeurs, gens eſtimables, mais ſans génie, qui traçaient leur ſillon comme ils pouvaient avec la vieille charrue. J'augure beaucoup d'un traducteur de *Pope*, qui a vu long-temps l'Angleterre et la Hollande.

Il n'eſt pas de ces vieux novices
Marchant dans des ſentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, écus factices;
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injuſtices
Nos ſottiſes et nos revers.
Il ramène les temps propices
Et des Sullis et des Colberts,
Et rembourſe de mauvais vers
Pour le prix de ſes grands ſervices.

Je ne ſais pourquoi vous me mandez que tant

de poëtes le persécutent avec des éloges en vers. Mes chers confrères n'entrent pour rien dans les obligations que l'Etat peut lui avoir ; ils ne prendront point d'actions sur les fermes. En avez-vous pris ? Il me semble que mes nièces en ont quelques-unes. L'opération est un peu à l'anglaise : Et tant mieux ! il faut faire du public une compagnie qui prête au public ; c'est la grande méthode de Londres.

LETTRE CXXIV.

A M. DE CHENEVIERES,

Qui mandait à l'auteur que Louis XV avait annoncé sa mort à Versailles.

Aux Délices 26 mai 1760.

Ressusciter est sans doute un grand cas :
C'est un plaisir que je viens de connaître ;
Mais le plus grand ce serait d'apparaître
A ses amis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il est quelques obstacles.
C'en serait trop pour les gens d'ici bas
Que deux plaisirs, et sur-tout deux miracles.

J'ai grande envie de ressusciter entièrement, c'est-à-dire de voir monsieur et madame de *Chenevières*, et votre ami qui me fait d'aussi jolis compliments ; mais un maçon, un laboureur, un jardinier, un vigneron, tel j'ai l'honneur de l'être, ne peut quitter ses champs sans faire une sottise. Je suis plus capable de faire des sottises que des miracles.

Bonjour homme aimable.

LETTRE CXXV.

M. LE MARQUIS ALBERGATI CAPACELLI.

SENATEUR DE BOLOGNE.

Aux Délices, 19 juin 1760.

En tout pays on se pique
De molester les talens ;
Goldoni voit maint critique
Combattre ses partisans.

On ne savait à quel titre
On doit juger ses écrits ;
Dans ce procès on a pris
La nature pour arbitre.

Aux critiques, aux rivaux
La nature a dit sans feinte :
Tout auteur a ses défauts,
Mais ce Goldoni m'a peinte.

Ecco, o mio Signore, la mia sentenza. Mi lusingo ch'ella sara firmata al vostro tribunale. Aspetto un *Shaftesbury*, e subito lo spedirò à voi.

Mille complimenti à Mr *Algarotti.*

Aimez toujours le théâtre pour être béni. Si nous jouons à Tournei quelque nouveauté, nous ne manquerons pas de l'envoyer à *Bologna quæ docet.* Je vous aime sans vous avoir vu, et j'aime le cher *Algarotti* parce que je l'ai vu. Mille respects à l'un et à l'autre.

LETTRE CXXVI.

A MADEMOISELLE FEL,

ACTRICE DE L'OPERA.

Aux Délices, 7 auguſte 1760.

TRÈS-AIMABLE *Roſſignol*, l'oncle et la nièce, ou plutôt la nièce et l'oncle, avaient beſoin de votre ſouvenir. Les gens qui n'ont que des oreilles vous admirent ; ceux qui, avec des oreilles ont du ſentiment, vous aiment. Nous nous flattons d'avoir de tout cela. Et ſachez, malgré toute votre modeſtie, que vous êtes auſſi ſéduiſante quand vous parlez que quand vous chantez. La ſociété eſt le premier des concerts, et vous y faites la première partie. Nous ſavons bien que nous ne jouirons plus de votre commerce dont nous avons ſenti tout le prix : les habitans des bords de notre lac ne ſont pas faits pour être auſſi heureux que ceux des qords de la Seine. Voici ce que notre petit coin des Alpes dit de vous :

De *Roſſignol* pourquoi porter le nom ?
Il eſt bien vrai qu'ils ont été ſes maîtres ;
Mais tous les ans, dans la belle ſaiſon,
L'Amour les guide en nos réduits champêtres.
Elle n'a pas tant de fidélité.
Elle nous fuit, peut-être nous oublie.
C'eſt le phénix à jamais regretté :
On ne le voit qu'une fois dans ſa vie.

C'eſt ainſi qu'on vous traite, Mademoiſelle ;

et quand vous reviendriez, vous n'y gagneriez rien: on vous traiterait seulement de phénix qu'on aurait vu deux fois. Pour moi, quelque forte envie que j'aye de venir vous rendre mes hommages, il n'y a pas d'apparence que j'aille à Paris. Le rôle d'un homme de lettres y est trop ridicule, et celui de philosophe trop dangereux. Je m'en tiens à achever mon château, et ne veux plus en bâtir en Espagne.

Vraiment vous faites à merveille de me parler de M. de *la Borde*. Je sais que c'est un homme d'un vrai mérite et nécessaire à l'Etat. *Sono pochissimi i signori* de cette espèce.

Adieu, Mademoiselle; recevez sans cérémonie les assurances de l'attachement très-véritable de l'oncle et de la nièce. Nos complimens à monsieur votre frère.

LETTRE CXXVII.

A MADEMOISELLE CLAIRON.

Aux Délices, le 19 septembre 1760.

Nous sommes trois que même ardeur excite,
Egalement à vous plaire empressés;
L'un vous égale, et l'autre vous imite,
Et le troisième avec moins de mérite
Est plus heureux, car vous l'embellissez.
Je vous dois tout. Je devrais entreprendre
De célébrer vos talens, vos attraits;
Mais quoi! les vers ne plaisent désormais
Que quand c'est vous qui les faites entendre.

Celui qui vous égale quelquefois, Mademoi-

selle, c'est M. le duc de *Villars*, quand il daigne nous lire quelque morceau de tragédie. Celle qui vous imita parfaitement hier dans Alzire, c'est madame *Denis*; et le vieil hermite que vous embellissez, vous vous doutez bien qui c'est.

Nous jouâmes hier Alzire devant M. le duc de *Villars*; mais nous devrions partir pour venir voir la divine *Aménaïde*. Si jamais les pays méridionaux de la France ont le bonheur de vous posséder quelque temps, nous tâcherons de nous trouver sur votre route, et de vous enlever. Nous avons un acteur haut de six pieds et un pouce (1), qui sera très-propre à ce coup de main. Nous vous supplierons de nous informer du chemin que vous prendrez; car, par la première loi de cette ancienne chevalerie que vous faites réussir à Paris (2) il est dit expressément, qu'*aucun chevalier ne violera jamais une infante sans le consentement d'icelle.* Comptez que je suis navré de douleur de ne pouvoir jouer le premier rôle dans une telle aventure. Ne comptez pas moins sur l'admiration et le tendre attachement du *Claironien* et *Antifréronien*, *V...*

Madame *Denis* et toute la troupe se mettent aux pieds de leur modèle.

(1) M. *Pictet*.

(2) On jouait alors la tragédie de Tancrède.

LETTRE

LETTRE CXXVIII.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, 14 Avril 1761.

Que je ſuis touché, que j'aſpire
A voir briller cet heureux jour,
Ce jour ſi cher à votre cour,
A vos Etats, à tout l'Empire!

Que j'aurai de plaiſir à dire,
En voyant combler votre eſpoir:
J'ai vu l'enfant que je déſire,
Et mes yeux n'ont plus rien à voir!

Je reſſemble au vieux Siméon,
Chacun de nous a ſon meſſie;
J'ai pour vous plus de paſſion
Que pour Joſeph et pour Marie.

Monſeigneur, que votre Alteſſe électorale me pardonne mon petit enthouſiaſme un peu profane; la joie le rend excuſable. Je ne ſais ce que je fais, ma lettre manque à l'étiquette. Du temps de la naiſſance du duc de Bourgogne, tous les poliſſons ſe mirent à danſer dans la chambre de *Louis XIV*. Je ſerais un grand poliſſon dans Schwetzingen, ſi je pouvais, dans le mois de juillet, être aſſez heureux pour me mettre aux pieds du père, de la mère et de l'enfant. Un fils et la paix, voilà ce que mon cœur ſouhaite à vos Alteſſes électorales, et un fils ſans la paix eſt

encore une bien bonne aventure. Je me mets à vos genoux, Monseigneur; je les embrasse de joie. Agréez, vous et madame l'Electrice, ma mauvaise prose, mes mauvais vers, mon profond respect, mon ivresse de cœur; et daignez conserver des bontés à votre petit suisse, etc.

LETTRE CXXIX.

A S. A. ELECTORALE LE PRINCE PALATIN, CHARLES-THEODORE.

A Ferney, le 9 juin 1761.

Est-ce une fille, est-ce un garçon?
Je n'en sais rien: la Providence
Ne dit point son secret d'avance,
Et ne nous rend jamais raison.

Grands, petits, riches, gueux, fous, sages,
Tous aveugles dans leurs efforts,
Tous à tâtons font des ouvrages
Dont ils ignorent les ressorts.

C'est bien là que l'homme est machine:
Mais le machiniste est là-haut,
Qui fait tout de sa main divine
Comme il lui plaît, et comme il faut.

Je bénis ses dons invisibles:
Car vous savez que tout est bien.
On ne peut se plaindre de rien
Au meilleur des mondes possibles.

S'il vous donne un prince, tant mieux
Pour tout l'Etat et pour son père;

Et s'il a votre caractère,
C'eſt le plus beau préſent des Cieux.
Si d'une fille il vous régale,
Tant mieux encor; c'eſt un bonheur:
En grâce, en beautés, en douceur
Je la vois à ſa mère égale.

O couple auguſte, heureux époux,
L'eſprit prophétique m'emporte:
Fille ou garçon, il ne m'importe,
L'enfant ſera digne de vous.

Monſeigneur, il m'importe cependant, et je partirais en poſte pour ſavoir ce qui en eſt, ſi cette Providence qui fait tout pour le mieux ne me traitait pas miſérablement. Elle maltraite fort votre petit vieillard ſuiſſe, et m'a fait l'individu le plus ratatiné et le plus ſouffrant de ce meilleur des mondes. Je ferais vraiment une belle figure au milieu des fêtes de vos Alteſſes électorales! Ce n'était que dans l'ancienne Egypte qu'on plaçait des ſquelettes dans les feſtins. Monſeigneur, je n'en peux plus. Je ris encore quelquefois; mais j'avoue que la douleur eſt un mal. Je ſuis conſolé ſi votre alteſſe électorale eſt heureuſe. Je ſuis plus fait pour les extrêm'onctions que pour les baptêmes.

Puiſſe la paix ſervir d'époque à la naiſſance du prince que j'attends. Puiſſe ſon auguſte père conſerver ſes bontés au malingre, et agréer les tendres et profonds reſpects du petit ſuiſſe, etc.

LETTRE CXXX.

A M. DAMILAVILLE.

Le 19 juin 1761.

En voyant la mine de ce pauvre abbé *Du Reſnel*, je n'ai pu m'empêcher de dire :

Quoiqu'il eût cette mine, il fit pourtant des vers;
Il fut prêtre, mais philoſophe;
Philoſophe pour lui, ſe cachant des pervers.
Que n'ai-je été de cette étoffe !

Frère *Thiriot* n'aura pas autre choſe de moi. Il n'y a pas moyen de faire une inſcription à moins qu'elle ne ſoit un peu piquante, et je ne trouve rien de piquant à dire ſur l'abbé *Du Reſnel*. C'était un homme aimable dans la ſociété; je le regrette de tout mon cœur, je le ſuivrai bientôt, et puis c'eſt tout.

J'ai pris la liberté d'envoyer ſous votre enveloppe, une lettre pour M. *Héron*, dans laquelle je lui demande une grâce qui m'eſt très-néceſſaire: c'eſt de vouloir bien me faire parvenir une ordonnance du roi, qui défend aux archevêques et aux évêques de prendre des curés pour leurs promoteurs ou officiaux. Cette loi qui eſt de 1627, me parait fort ſage : c'eſt ce qui fait qu'elle n'eſt point exécutée. Comme j'aime un peu le remue-ménage, j'ai envie de faire quelques niches aux prêtres de mon canton. Rien n'eſt plus amuſant dans la vieilleſſe.

Je me recommande à tous les frères, en corps et en ame.

LETTRE CXXXI.

A M. LE DUC DE BOUILLON.

A Ferney, le 31 juillet 1761.

Vous voilà, Monseigneur, comme le marquis de *la Fare*, qui commença à sentir son talent pour la poésie à peu-près à votre âge, quand certains talens plus précieux étaient sur le point de baisser un peu, et de l'avertir qu'il y avait encore d'autres plaisirs.

Ses premiers vers furent pour l'amour, les seconds pour l'abbé de *Chaulieu*. Vos premiers sont pour moi, cela n'est pas juste ; mais je vous en dois plus de reconnaissance. Vous me dites que j'ai triomphé de mes ennemis ; c'est vous qui faites mon triomphe.

Au pied de mes rochers, au creux de mes vallons,
Pourrai-je regretter les rives de la Seine ?
La fille de Corneille écoute mes leçons ;
Je suis chanté par un Turenne :
J'ai pour moi deux grandes maisons
Chez Bellone et chez Melpomène.
A l'abri de ces deux beaux noms,
On peut mépriser les Frérons,
Et contempler gaiment leur sottise et leur haine.

C'est quelque chose d'être heureux ;
Mais c'est un grand plaisir de le dire à l'Envie,
De l'abattre à nos pieds, et d'en rire à ses yeux!
Qu'un souper est délicieux,

Quand on brave, en mangeant, les griffes des Harpies!
Que des frères Berthier les cris injurieux
Font une plaisante harmonie!
Que c'est pour un amant un passe-temps bien doux
D'embrasser la beauté qui subjugue son ame,
Et d'affubler encor du sel de l'épigramme
Un rival fâcheux et jaloux!

Cela n'est pas chrétien, j'en conviens avec vous;
Mais ces gens le font-ils? Ce monde est une guerre;
On a des ennemis en tout genre, en tous lieux:
Tout mortel combat sur la terre;
Le Diable avec Michel combattit dans les cieux;
On cabale à la cour, à l'église, à l'armée;
Au Parnasse on se bat pour un peu de fumée,
Pour un nom, pour du vent: et je conclus au bout
Qu'il faut jouir en paix, et se moquer de tout.

Cependant, Monseigneur, tout en riant on peut faire du bien. Votre Altesse en veut faire à mademoiselle *Corneille*; vous voulez que je vous taxe pour le nombre des exemplaires: si je ne consultais que votre cœur, je vous traiterais comme le roi; vous en feriez pour la valeur de deux cents. Mais comme je sais que vous allez par-tout semant votre argent, et que souvent il ne vous en reste guère, je me réduis à six, et j'augmenterai le nombre si j'apprends que vous êtes devenu économe. Je supplie votre Altesse d'agréer mon profond respect, et de me conserver vos bontés.

LETTRE CXXXII.

A M. DE SENAC DE MEILHAN.

1761.

Eleve du jeune Apollon
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Elève heureux de la raiſon
Et d'un Dieu plus charmant qui t'inſtruiſit à plaire,
J'ai lu tes vers brillans et ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'Amour;
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plait! que ſa beauté te touche!
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes déſirs,
Elle a chanté pour toi; je vois que ſur ſa bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

Je réponds bien mal, Monſieur, aux choſes charmantes que vous m'envoyez; mais à mon âge on a la voix un peu rauque. *Lupi Mœrim videre priores; vox quoque Mœrim deficit.*

Préſentez, je vous prie, mes obéiſſances à celui qui a ſoin de la ſanté du roi, au père de ce qu'il y a de plus aimable.

LETTRE CXXXIII.

A M. SAURIN,

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 28 novembre 1762.

Je vous fais très-bon gré, mon cher confrère, d'avoir fait un *Saurin*, et je vous remercie tendrement de me l'avoir appris dans une si jolie lettre. Je suis de votre avis; c'était un garçon qu'il vous fallait.

J'aime le sexe assurément,
Je l'estime, je sais qu'il brille
Par les grâces, par l'enjouement;
Que souvent d'esprit il pétille,
Qu'en ses défauts il est charmant:
Mais j'aime mieux garçon que fille.

Cela ne veut pas dire que je sois du goût de *Socrate* ou des jésuites, j'entends seulement que je vous souhaitais un garçon.

Nous avons besoin de Saurins
Qui vengent la philosophie
De ces fanatiques gredins
Ergotans en théologie.
En vain depuis peu la raison
Vient d'ouvrir en secret son temple;
L'infame superstition,
Qu'un vulgaire hébété contemple,
Monte toujours sur ses treteaux.
Elle nous vend son mithridate;
Chaumeix la suit, Omer la flatte;

Et des fripons et des cagots
En violet, en écarlate,
Sont ses Gilles et ses bedeaux.

Votre enfant, mon cher confrère, apprendra de vous à penser. Je fais mes complimens à la mère de donner à son fils ses beaux tetons; c'est encore là une sorte de philosophie qui n'est pas à la mode.

Vous devriez bien, avant que je meure, passer quelque temps à Ferney avec la mère et le fils. Les philosophes sont trop dispersés, et les ennemis de la raison trop réunis.

C'est une bonne acquisition que celle de l'abbé de *Voisenon*, tant qu'il se portera bien; mais c'est un saint dès qu'il est malade.

J'ai ouï dire en effet beaucoup de bien d'une tragédie d'Éponine. Il faut au moins que la France brille par le théâtre; c'est toute la supériorité qui lui reste. Je crois que vous avez assisté aux assemblées où l'on a lu le Jules-César de *Gilles Shakespeare*. J'enverrai incessamment l'Héraclius de *Scaramouche Calderon*; cela vous amusera.

Je vous embrasse, mon cher confrère, de tout mon cœur.

LETTRE CXXXIV.

A M. LE MARQUIS DE CHAUVELIN,

AMBASSADEUR A TURIN.

Dans les neiges, 5 janvier 1763.

MA main n'a pas suivi mon cœur ; tout ce que je souhaite, c'est que votre excellence daigne être fâchée de ma paresse. J'ai été malade, j'ai travaillé, j'ai voulu vous écrire de jour en jour, et je ne l'ai point fait. Je suis très-coupable envers moi, car je me suis privé d'un très-grand plaisir. Si vous étiez à Paris, j'aurais bien plus d'amitié pour Olympie et pour le Droit du Seigneur. Les entrailles paternelles s'émouveraient bien davantage pour mes enfans quand vous en seriez le parrain. Tout ce que je crains, c'est d'acquérir de l'indifférence avec l'âge : l'indifférence glace les talens. Qui voit les choses de sang froid n'est bon que pour votre illustre métier.

Le ministère, à ce qu'on dit,
Veut une ame tranquille et sage,
Tandis que mon métier maudit
En veut une ardente et volage.
Vous n'employez que des raisons,
Quand il faut vous ouvrir ou feindre ;
Je ne peins que des passions :
Il faut les sentir pour les peindre.

Et des passions ! il y a long-temps que je n'en ai

plus. Vous, Monsieur, qui en avez une si belle, et que la plus charmante ambassadrice du monde doit inspirer, c'est à vous de faire des vers.

Malgré mon âge décrépit
J'en ferais bien aussi pour elle,
Si vous me donniez votre esprit
Et votre grâce naturelle.

J'aurai quelque chose à vous envoyer le mois prochain; mais comment m'y prendrai-je? Ce mois-ci vous n'aurez rien. Je n'ai que des neiges; j'en suis entouré, et elles passent dans ma tête. Peut-être en avez-vous autant à Turin; et je ne sais si vous direz de la neige du Piémont ce que le cardinal de *Polignac* disait de la pluie de Marly. Monsieur et madame *d'Argental* ont cru que je plaisantais en vous suppliant de leur envoyer le Droit du seigneur. Ils l'avaient en effet, mais ils n'avaient pas une si bonne copie que la vôtre. Mes anges d'ailleurs me rendent la vie bien dure; ils me donnent des commissions comme on en donnerait au diable de Papefiguière; et des corrections pour cette pièce-ci, et des changemens pour cette pièce-là, et des additions, et des retranchemens. Mes anges, je ne suis pas de fer; ayez pitié de moi.

Je demande à votre excellence sa protection envers mes anges

Je vous souhaite force années heureuses, et je vous présente mon très-tendre respect.

LETTRE CXXXV.

A M. LE MARQUIS D'ARGENCE DE DIRAC.

A Ferney, 14 janvier 1763.

MON cher philosophe, vous m'envoyez toujours des pâtés farcis de truffes. Vous êtes un philosophe fesant bonne chère et voulant qu'on la fasse : vous jugez avec raison que nous avons besoin, dans notre pays de glaces, du souvenir des seigneurs de vos beaux climats.

Savez-vous que j'ai reçu une lettre de quatre dames d'Angoulême ? je n'ai pas l'honneur de les connaître, mais je n'en suis que plus flatté de leurs bontés ; elles ne signent point leurs noms ; elles m'ordonnent d'adresser ma réponse à madame la marquise de *Théobon*. Que puis-je leur répondre? c'est jouer à colin-maillard.

Quatre beautés font tout mon embarras.
De faire un choix mon ame est occupée :
Qu'eût fait Pâris en un semblable cas ?
En quatre parts la pomme il eût coupée.

Si vous voulez leur donner cette réponse ou cette excuse, c'est assez pour un vieux malade qui ne ressemble point du tout à *Pâris*.

On va juger à Paris le procès des *Calas* : cela intéresse l'humanité toute entière. On a pendu un ex-jésuite pour avoir dit des sottises : cela n'intéresse que la pauvre société de JESUS.

Bonsoir, Monsieur ; sans les neiges et votre absence, mon château, l'œuvre de mes mains,

ſerait un charmant ſéjour. Je ſuis à vous bien tendrement pour jamais.

LETTRE CXXXVI.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 15 ſeptembre 1763.

VOUS êtes, Monſieur, dans le cas de *Waller* qui propoſait une queſtion de philoſophie à *Saint-Evremond* qui ſe mourait. *Saint-Evremond* lui répondit : *Vous me prenez trop à votre avantage.*

C'eſt à vous qu'il appartient de parler du héros aimable que vous avez le bonheur de voir. (1)

Témoin de ſes vertus, témoin de ſon courage,
C'eſt à vous de les peindre à la poſtérité.
On exprime avec vérité
Ce qu'on voit et ce qu'on partage :
Moi, je ne ſuis qu'un pauvre ſage,
Vivant dans mes foyers, et mourant dans mon lit.
En vain j'aurais tout votre eſprit,
Ma voix ne peut chanter l'audace extravagante
De tous ces grands Condés dont la France ſe vante ;
Chacun d'eux à vingt ans capitaine et ſoldat,
Va prodiguer un ſang néceſſaire à l'Etat ;
Cherchant tous à mourir aux champs de Veſtphalie,
J'admire, en gémiſſant, cette illuſtre folie :
Et tout ce que je puis, c'eſt de former des vœux
Pour que le ciel, en dépit d'eux,
Par charité pour nous leur conſerve la vie.

Pardonnez à ces mauvais vers qu'un malade

(1) M. le prince de *Condé*.

a dictés, et faites-en de meilleurs; cela ne vous sera pas difficile.

LETTRE CXXXVII.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

18 septembre 1763.

JE me doutais bien, mes divins anges, que mademoiselle *Clairon* n'était guère faite pour jouer *Mariamne*. Je ne me souviens plus du tout des anciennes imprécations qui finissaient le cinquième acte, et en général, je crois que ces imprécations sont comme les sottises, les plus courtes sont les meilleures. Je vous avoue que je serais bien plus sûr d'Olympie; c'est un spectacle magnifique; on le donne dans les pays étrangers quand on veut une fête brillante; il fait grand plaisir dans les provinces avec des acteurs de la foire; jugez ce que ce serait avec vos bons acteurs de Paris. Mais je sais que dans toutes les affaires il faut prendre le temps favorable, et savoir prendre patience.

Notre petite conspiration m'amuse beaucoup actuellement, et je me flatte qu'elle égaye aussi mes anges. Avouez donc que cela sera fort plaisant. Je vous envoie un petit bout de vers; madame d'*Argental* qui est l'adresse même, coupera le papier avec ses petits ciseaux, et le collera bien proprement à sa place, avec quatre petits pains qu'on nomme *enchantés*. Vous savez, par parenthèse, pourquoi on leur a donné ce drôle de nom.

Je vous demande toujours en grâce de ne me jamais ôter mes *deux voluptueux*. Voulez-vous que je mette mes deux *débauchés*, mes deux *roués*? Ne voyez-vous pas que *Fulvie* eſt étonnée, avec raiſon, qu'un ivrogne et un jeune homme qui court après les filles, ſoient les maîtres du monde? C'eſt préciſément *voluptueux* qui convient; c'eſt le mot propre, et il eſt beau de haſarder ſur le théâtre des termes heureux qu'on n'y a jamais employés. Au nom de Dieu ne touchez jamais à ce vers; gardez-vous-en bien, vous me tuez.

Mes anges, je vous fais juges de ma diſpute avec *Thiriot*; le ſculpteur *Pigal* a fait une belle ſtatue de *Louis XV* pour la ville de Reims; il m'a mandé qu'il avait ſuivi le petit avis que j'avais donné dans le *Siècle de Louis XIV*, de ne point entourer d'eſclaves la baſe des ſtatues des rois, mais de figurer des citoyens heureux, qui doivent être en effet le plus bel ornement de la royauté.

Il m'a demandé une inſcription en vers français, attendu qu'il s'agit d'un roi de France et non d'un empereur romain. Voici mes vers:

Eſclaves qui tremblez ſous un roi conquérant,
Que votre front touche la terre.
Levez-vous, citoyens, ſous un roi bienfeſant;
Enfans, béniſſez votre père.

Thiriot veut de la proſe; mais de la proſe françaiſe me paraît très-fade pour le ſtyle lapidaire.

M. l'abbé de *Chauvelin* m'a envoyé vingt-quatre eſtampes de ſon petit monument érigé dans

son abbaye pour la santé du roi. L'inscription latine est des plus longues, ce n'était pas ainsi que les Romains en usaient.

Respect et tendresse.

LETTRE CXXXVIII.

A M. LE PRESIDENT HENAULT.

A Ferney, le 4 décembre 1763.

Mon cher et respectable confrère, celui qui vous grave n'entend pas mal ses intérêts : il est bien sûr que son burin deviendra célèbre sous la protection de votre plume. Je vous demande en grâce que si on met au bas de votre portrait ce petit vers :

Qu'il vive autant que son ouvrage !

on ajoute : *Par Voltaire et par le public.*

Il est bien triste que madame *du Deffant* ne puisse voir votre estampe.

La lumière est pour elle à jamais éclipsée ;
Mais vous vous entendez tous deux.
L'imagination, le feu de la pensée
Valent peut-être mieux
Que deux yeux.
Je me défais des miens, et j'en suis plus tranquille ;
J'en ai moins de distractions.
Lorsque le cœur calmé renonce aux passions,
Deux yeux sont un meuble inutile.

Cela n'est pas tout-à-fait vrai, mais il faut tâcher de se le persuader. Mon espèce d'aveuglement est tout-à-fait drôle : une ophtalmie abominable

minable m'ôte entièrement la vue quand il y a de la neige sur la terre, et je recommence quelquefois de voir honnêtement quand le temps se met au beau. Je vous prie, Monsieur, vous qui avez de bons yeux (et cela doit s'entendre de plus d'une manière), de lire ce petit mémoire historique; vous y trouverez des choses curieuses.

J'ai envoyé à madame *du Deffant* un conte à dormir debout, qui est d'un goût un peu différent. Les aveugles s'amusent comme ils peuvent.

Tout le *Corneille* est imprimé; il y en a douze tomes. La Bérénice de *Racine* est à côté de celle de *Corneille*, avec des remarques; l'Héraclius espagnol est au-devant de l'Héraclius français; la conspiration de *Brutus* et de *Cassius* contre *César*, de ce fou de *Shakespeare*, est après le Cinna de *Corneille*, et traduite vers pour vers, et mot pour mot: cela est à faire mourir de rire.

Adieu, Monsieur; conservez vos bontés au vieux de la montagne.

LETTRE CXXXIX.

A M. LE COMTE D'ARGENTAL.

12 février 1764.

Si Pigmalion la forma,
Si le ciel anima son être,
L'Amour fit plus, il l'enflamma:
Sans lui que servirait de naître?

Si mes anges trouvent ces versiculets supportables, à la bonne heure, sinon au rebut. J'aurai,

du moins eu le mérite de leur avoir obéi sur le champ, et c'est un mérite que j'aurai toujours.

Mes anges me donnent de très-bonnes raisons d'avoir mis *le Kain* de la conspiration; ils ont très-bien fait; je les applaudis, je leur ai toujours dit: Votre volonté soit faite; mais je joins l'approbation à la résignation.

Je répète à mes anges que la nation a enfin trouvé son vrai génie, sa vraie gloire, qui est l'opéra-comique. On me mande pourtant qu'il y a de très-belles choses dans Idomenée, car je suis encore assez bon français pour aimer le tripot de *Melpomène*.

Je joins ici la liste des tripotiers que mes anges me demandent; j'y joins aussi un petit extrait pour la gazette littéraire, dont j'envoie le double à M. *Arnaud*; je l'ai cru digne de votre curiosité. Tout Ferney (au curé près) remercie mes anges et M. le duc de *Praslin*. Bien est-il vrai que M. le duc de *Praslin* m'a fait tenir hier un petit paquet de je ne sais où, et qui contient les sermons dont j'envoie l'extrait; mais pour le gros paquet délivré à M. le comte de *Guerchy* par *Paul Vaillant*, shérif de Londres, je n'en ai point de nouvelle; et tout ce que je peux faire, c'est de joindre ici un petit mémoire de ce que contenait ce tardif paquet qui était préparé depuis six mois, et qui viendra probablement en qualité d'almanach de l'année passée.

Mes yeux sont encore en très-mauvais état; mais dès que j'aurai des yeux et des livres

nouveaux, je fournirai à M. l'abbé *Arnaud* tous les mémoires dont je pourrai m'aviſer.

N. B. Pour peu qu'il y ait encore de bonne foi chez les hommes, mes anges doivent avoir reçu un double des *Trois manières*. M. *Janel* lui-même doit leur avoir envoyé deux Olympies; plus, des remontrances ſur Olympie accompagnées d'une lettre. Il y avait auſſi une lettre avec les *Trois manières*, dans un paquet adreſſé à M. de *Courteille*. Si rien de tout cela n'eſt arrivé, à quel ſaint déſormais avoir recours? Je préſente à mes anges la plus reſpectueuſe tendreſſe.

LETTRE CXL.

A MADAME

LA MARQUISE DU DEFFANT.

Aux Délices, 27 janvier 1764.

Oui, je perds les deux yeux; vous les avez perdus,
O ſage du Deffant; eſt-ce une grande perte?
Du moins nous ne reverrons plus
Les ſots dont la terre eſt couverte.
Et puis tout eſt aveugle en cet humain ſéjour;
On ne va qu'à tâtons ſur la machine ronde.
On a les yeux bouchés à la ville, à la cour:
Plutus, la Fortune et l'Amour
Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.
Si d'un de nos cinq ſens nous ſommes dégarnis,
Nous en poſſédons quatre; et c'eſt un avantage

Que la nature laisse à peu de ses amis,
Lorsqu'ils parviennent à notre âge.
Nous avons vu mourir les papes et les rois;
Nous vivons, nous pensons; et notre ame nous reste.
Epicure et les siens prétendaient autrefois
Que ce sixième sens était un don céleste
Qui les valait tous à la fois.
Mais quand notre ame aurait des lumières parfaites,
Peut-être il serait encor mieux
Que nous eussions gardé nos yeux,
Dussions-nous porter des lunettes.

Vous voyez, Madame, que je suis un confrère assez occupé des affaires de notre petite république de Quinze-Vingts. Vous m'assurez que les gens ne sont plus si aimables qu'autrefois; cependant les perdrix et les gélinottes ont tout autant de fumet aujourd'hui qu'elles en avaient dans votre jeunesse; les fleurs ont les mêmes couleurs. Il n'en est pas ainsi des hommes; le fond en est toujours le même, mais les talens ne sont pas de tous les temps; et le talent d'être aimable, qui a toujours été assez rare, dégénère comme un autre. Ce n'est pas vous qui avez changé, c'est la cour et la ville, à ce que j'entends dire aux connaisseurs. Cela vient peut-être de ce qu'on ne lit pas assez les *Moyens de plaire* de *Moncrif*. On n'est occupé que des énormes sottises qu'on fait de tous côtés:

Le raisonner tristement s'accrédite.

Comment voulez-vous que la société soit agréable avec tout ce fatras pédantesque?

Vraiment on vous doit l'hommage d'une *Pucelle*. Un de vos bons mots est cité dans les notes de cet ouvrage théologique (1). Il n'y a pas moyen de vous l'envoyer, comme vous dites, sous le couvert de la reine; on n'aurait pas même osé l'adresser à la reine *Berthe*. Mais sachez que dans le temps présent il est impossible de faire parvenir aucun livre imprimé des pays étrangers à Paris, quand ce serait le nouveau Testament. Le ministre même dont vous me parlez, ne veut pas que j'envoye rien, ni sous son enveloppe, ni à lui-même. On est effarouché, et je ne sais pourquoi.

Prenez votre parti. Si dans quinze jours je ne vous envoie pas *Jeanne* par quelque honnête voyageur, dites à M. le président *Hénault* qu'il vous en fasse trouver une par quelque colporteur. Cela doit coûter trente ou quarante sous: il n'y a point de livre de théologie moins cher.

Je suis fâché que votre ami soit si couru; vous en jouissez moins de sa société; et c'est une grande perte pour tous deux. J'achève doucement ma vie dans la retraite et dans la famille que je me suis faite.

Adieu, Madame; courage; *faisons de nécessité vertu*: savez-vous que c'est un proverbe tiré de *Cicéron*?

(1) Sur saint *Denis*, qui portait sa tête dans ses mains; et la baisait tendrement. Voyez les notes de la Pucelle, chant I.

LETTRE CXLI.

A MADAME ELIE DE BEAUMONT.

A Ferney, le 29 juin 1764.

Je vous dois, Madame, de nouveaux remercîmens et de nouveaux éloges. Votre joli roman m'a fait vîte quitter des fatras d'hiſtoire qui m'occupaient.

L'hiſtoire dit ce qu'on a fait;
Un bon roman, ce qu'il faut faire.
Vous nous avez peint trait pour trait
Les vertus avec l'art de plaire :
Et l'on peut dire en cette affaire
Que le peintre a fait ſon portrait.

Je ne ſuis pas moins touché du mémoire pour *Potin* (1), ou plutôt pour deux millions d'hommes. M. de *Beaumont* et vous, Madame, êtes sûrs de l'eſtime publique. Souffrez que ma lettre ſoit pour vous deux, que je vous félicite d'appartenir l'un à l'autre, et que je joigne ma ſenſible reconnaiſſance, Madame, au reſpect que j'ai pour vous.

(1) Mémoire en faveur de l'Etat des proteſtans français.

LETTRE CXLII.

A M * *.

1764.

Dans le fond de mon hermitage,
Loin de l'illusion des cours,
Réduit, hélas! à vivre en sage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge;
La retraite est mon seul recours.
Je ne ferai plus de voyage.

Que la gloire avec les amours,
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de sa patrie
Qui lui promet de si beaux jours;
Trop éloigné de sa personne,
Je me borne à former des vœux;
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux.

Voilà, mon cher philosophe, les prédictions du *Nostradamus* de Ferney, que vous pouvez montrer à M. le comte de *Mnizek*, à qui je présente mes respects. J'ai déjà lu, avec grand plaisir, quelque chose de votre Logique; je me flatte que bientôt il en paraîtra, dans la gazette littéraire, un extrait dont vous ne serez pas mécontent.

Conservez toujours un peu d'amitié pour ce vieux malade qui est obligé de dicter vers et prose.

LETTRE CXLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

En réponse à une épître en vers qu'il avait adressée à M. de Voltaire sur la réhabilitation de l'infortunée famille des Calas.

15 mars 1765.

Vous savez penser comme écrire ;
Les grâces avec la raison
Vous ont confié leur empire ;
L'infame superstition
Sous vos traits délicats expire.
Ainsi l'immortel Apollon
Charme l'Olympe de sa lyre,
Tandis que les flèches qu'il tire
Ecrasent le serpent Python.
Il est dieu quand par son courage
Ce monstre affreux est terrassé ;
Il l'est quand son brillant visage
Rallume le jour éclipsé ;
Mais entre les genoux d'Iffé
Je le crois dieu bien davantage.

Moins le hibou de Ferney, Monsieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remercîmens. Il s'intéresse vivement à vous ; il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs et les passions,
De vos beaux ans sont l'apanage ;

Sous

Sous cet amas d'illusions
Vous renfermez l'ame d'un sage.

Je vous retiens pour un des soutiens de la philosophie, je vous en avertis : vous serez détrompé de tout ; vous serez un des nôtres.

Plein d'esprit, doux et sociable,
Ce n'est pas assez, croyez-moi ;
C'est pour autrui qu'on est aimable ;
Mais il faut être heureux pour soi.

Nous avons une cellule nouvelle, et nous en bâtissons une autre ; vous savez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

LETTRE CXLIV.

A M. MARMONTEL.

A Ferney, le 17 mars 1765.

Mon cher ami, je reconnais votre cœur à la sensibilité que les *Calas* vous inspirent. Quand j'ai appris le succès, j'ai versé long-temps de ces larmes d'attendrissement et de joie que mademoiselle *Clairon* fait répandre. Je la trouve bienheureuse cette divine *Clairon*. Non-seulement elle est adorée du public, mais encore *Fréron* se déchaîne, à ce qu'on dit, contre elle. Elle obtient toutes les sortes de gloire. L'épigramme qu'on a daigné faire contre ce malheureux, est aussi juste que bonne ; elle court le royaume. On disait, ces jours passés, devant une demoiselle de Lyon, que l'ignorance n'est pas un péché ; elle répondit par ce petit huitain :

On nous écrit que maître Aliboron

Etant requis de faire pénitence :
Eſt-ce un péché, dit-il, que l'ignorance?
Un ſien confrère auſſitôt lui dit : Non ;
On peut très-bien, malgré l'an littéraire,
Sauver ſon ame en ſe feſant huer ;
En conſcience il eſt permis de braire ;
Mais c'eſt péché de mordre et de ruer.

Je trouve maître *Aliboron* bien honoré qu'on daigne parler de lui ; il ne devait pas s'y attendre. On m'a mandé de Paris qu'il allait être ſecrétaire des commandemens de la reine. J'avoue pourtant que je ne le crois pas, quoique la fortune ſoit aſſez faite pour les gens de ſon eſpèce.

Adieu, mon cher ami ; je vieillis terriblement, je m'affaiblis ; mais l'âge et les maladies n'ont aucun pouvoir ſur les ſentimens du cœur. Vivez auſſi heureux que vous méritez de l'être. Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE CXLV.

A M. LE COMTE DE LA TOURAILLE.

Au château de Ferney, 29 mars 1765.

Vous en avez uſé avec moi, Monſieur, comme une jeune coquette qui ſe pare de tous ſes charmes pour ſéduire un pauvre vieillard à qui elle donne des déſirs inutiles. Vous m'avez cajolé, vous m'avez envoyé de jolis vers ; mais je répondrai à votre muſe agaçante :

Vos jeunes attraits, vos œillades
Ne me rendront pas mon printemps.
Quand on a parcouru dix-huit olympiades,
L'esprit et son étui sont minés par les ans.
On ne fait plus de vers galans,
Ou si l'on en veut faire, ils sont ou durs ou fades.
Des neuf savantes sœurs j'ai force rebuffades,
Du cheval ailé des ruades,
Et des sourires mépriſans
Des belles dames à passades.
Condé même, Condé, qui par tant d'estocades
Egala, jeune encor, les héros du vieux temps,
Et qui dans l'art de vaincre a peu de camarades,
Exciterait en vain mes efforts languissans.
Irai-je répéter, dans de froides tirades,
Ce qu'on a dit cent fois des illustres parens
Dont la gloire avec lui fesait des accolades
Aux campagnes des Allemands?
Qu'il soit chanté par vous, par tous vos jeunes gens,
Et non pas par de vieux malades!

LETTRE CXLVI.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON.

Aux Délices, 24 juillet 1765.

VRAIMENT, notre grand aumônier, c'est bien à un vieux suisse de faire des épithalames!

Vous êtes prêtre de Cythère:
Consacrez, bénissez, chantez

Tous les nœuds, toutes les beautés
De la maiſon de la Vallière.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne ſongez qu'à votre affaire.
Vous paſſez les nuits et les jours
Avec votre groſſe bergère ;
Et les légitimes amours
Ne ſont pas votre miniſtère.

Madame *Denis* l'helvétique ſe ſouvient toujours de vous avec grand plaiſir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nièces fort aimables, qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs, quoique vous en diſiez. J'en ai quelquefois, mon cher abbé ; mais ſi vous étiez jamais capable de venir conſulter M. *Tronchin*, quand vous ſerez bien épuiſé, ce ne ſerait pas à lui, ce ſerait à vous que je devrais ma ſanté ; car gaieté vaut mieux que médecine. Il eſt doux d'être retiré du monde, mais encore plus doux de vous voir.

Vous avez fait, mon cher abbé, une action de bon citoyen, de recommander au prône d'un avocat général les infamies de *la Beaumelle*. Mais ce parlement a tant grêlé ſur le perſil, qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une cenſure de ces meſſieurs fait ſeulement acheter un livre. Les libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le public a plus de beſoin de gens éclairés qui faſſent voir les groſſières impoſtures dont le livre de *la Beaumelle* eſt plein ; mais il eſt bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection.

Adieu, très-aimable et très-indigne prêtre. Ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres fuisses qui vous aiment de tout leur cœur. (1)

LETTRE CXLVII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

5 auguste 1765.

car je n'aime pas mieux août que cu de sac; cela est trop velche.)

Les inflammations de poitrine, Monsieur, nuisent beaucoup au commerce des lettres. J'en ai eu une dont les restes ne sont point du tout plaisans. Sans cela, votre jolie lettre du 4 juillet, vos très-agréables vers, votre charmante imagination m'auraient animé; et je vous aurais dit, il y a un mois, tout ce que j'ai sur le cœur.

Je vous trouve une des plus aimables créatures qui respirent; mais en même temps je vous trouve une des plus sages, d'avoir un peu arrêté l'indiscrétion de ces bons amis qui disent du bien de vous pour de l'argent. Je les attends à une épître dédicatoire. M. de *la Touraille*, qui est d'une volée un peu différente, m'a écrit sur votre compte des choses qui ont bien flatté mon goût. Il vous aime, et il est digne de vous aimer. Vous avez-là un bon second auprès de M. le prince de *Condé*.

Je suis enchanté que vous n'aimiez pas trop

(1) Cette lettre est de 1755; c'est par erreur qu'elle se trouve placée ici à l'année 1765.

le publie, et que vous aimiez beaucoup vos terres. Voilà qui est vraiment philosophe :

Vous connaissez très-bien vos gens ;
C'est un précieux avantage,
Et bien rare dans les beaux ans :
Votre esprit vous a rendu sage.
Si je le suis, c'est par mon âge ;
Et je me suis trompé long-temps.

Mademoiselle *Clairon* est chez moi : il y avait dix-sept ans que je ne l'avais vue. Elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui : elle a créé son art. Elle est unique ; il est juste qu'elle soit persécutée à Paris.

Tout ce que vous m'avez appris, et tout ce qu'on m'a dit, augmente ma passion pour ma retraite ; celle de vous y revoir est à son comble.

Permettez-moi que je confie à vos bontés ce billet pour frère d'*Alembert*.

LETTRE CXLVIII.

A M. L'ABBÉ DE VOISENON,

Qui lui avait envoyé l'opéra d'Isabelle et Gertrude tiré du conte intitulé, L'éducation d'une fille.

A Ferney, le 28 Octobre 1765.

J'AVAIS un arbuste inutile
Qui languissait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon :
Je ne recueillais de ma vigne

Qu'un peu de vin groſſier et plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.
Ma bague était fort peu de choſe,
On la taille en beau diamant :
Honneur à l'enchanteur charmant (1)
Qui fit cette métamorphoſe.

Vous ſentez bien, Monſieur l'évêque de

(1) *Réponſe de M. l'abbé de Voiſenon.*

Vos jolis vers à mon adreſſe
Immortaliſeront Favart;
C'eſt Apollon qui le careſſe.
Quand vous lui jetez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la claſſe
De ceux qui parent ſes jardins:
Sa délicateſſe ramaſſe
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choiſi pour ſon maître;
Vos richeſſes lui font honneur.
Il vous fait reſpirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'aurait pas manqué de vous offrir ſa comédie de Gertrude, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous. Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des grâces de ſon eſprit, on a l'injuſtice de lui ôter ſes ouvrages et de me les attribuer. Je ſuis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur: quand il ſe ſert de vos étoffes pour faire ſes habits de fête, vous n'avez garde de l'en dépouiller.

Il vous enverra inceſſamment *la Fée Urgelle*; il m'a paru qu'elle avait réuſſi à Fontainebleau d'où j'arrive. Ce n'eſt pas une raiſon pour qu'elle ait du ſuccès ici: la cour eſt le châtelet du Parnaſſe, et le public caſſe ſouvent ſes arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'ouvrage; voilà ſa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami; je ne ceſſerai de l'être que lorſque le parlement rappellera les jéſuites, et je ne vous oublierai que lorſque j'aurai oublié à lire.

Montrouge, à qui sont adressés ces mauvais vers. Je vous prie de présenter mes complimens à M. *Favart*, qui est un des deux conservateurs des grâces et de la gaieté françaises. Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire : *O mon ami, écrivez-moi*; mais je vous dis : *Ah, mon ami, vous m'avez oublié net.*

LETTRE CXLIX.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Sur le portrait de l'auteur qu'il avait fait graver.

A Ferney, le 11 décembre 1765.

J'OUVRE une caisse, Monsieur, j'y vois, quoi? moi-même en personne, dessiné d'une belle main. Je me souviens très-bien que

Ce Danzel beau comme le jour,
Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre séjour
Dessigné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire;
En vérité, c'était l'Amour
S'amusant à peindre un satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents. Cela ferait soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de temps sans m'écrire.

Bérénice disait à *Titus* :

Voyez-moi plus souvent et ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent et ne me gravez point.

Mais je suis si flatté de votre galanterie que je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, et je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires et des procès ; qui terre n'a pas, souvent a guerre, à plus forte raison qui terre a.

Dî tibi formam,
Dî tibi divitias dederunt artemque fruendi.

Ajoutez-y sur-tout la santé, et ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être et à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez, si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, Monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, et je ne vous démentirai jamais.

LETTRE CL.

AU ROI DE DANEMARCK CHRISTIAN VII.

Le 4 février 1767.

SIRE,

La lettre dont votre Majesté m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse et de joie. Votre Majesté donne de bonne heure de grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde. Elle se fait de nouveaux sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfesante. C'est désormais dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser et à sentir ; si ma caducité et mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, j'irais me jeter aux pieds de votre Majesté.

Du temps que j'avais de l'imagination, Sire, je n'aurais fait que trop de vers pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à votre Majesté autant de bonheur qu'elle aura de véritable gloire.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre et sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats

Des cœurs infortunés que l'injuſtice opprime? (*)
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes Etats.

Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguſte
Les bornes des pays gouvernés par tes mains;
Et par-tout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, et tu veux qu'on ſoit juſte.

Hélas! aſſez de rois que l'hiſtoire a faits grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les alarmes;
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes.
Ceux qui font des heureux, ſont les vrais conquérans.

LETTRE CLI.

A M. DAMILAVILLE.

4 mars 1767.

Mon cher ami, le mémoire de *Sirven* réuſſira. Les traits du premier mémoire, conſervés dans le ſecond, feront un très-grand effet. L'éloquence perce à travers le ſtyle du barreau.

Je vous adreſſerai les *Sirven* auſſi-tôt que vous voudrez. Vous ſerez leur protecteur à Paris. Je me réſerve à vous écrire plus amplement ſur leur compte quand je les ferai partir. Il faudra un paſſe-port de M. le duc de *Choiſeul:* nous ſommes bien ſûrs de n'être pas refuſés.

La querelle que l'on fait à mon cher *Marmontel* n'eſt qu'une farce en comparaiſon de la tragédie des *Sirven* et des *Calas*. Cette farce ſera ſifflée. Voici un petit madrigal d'un jeune homme de Mâcon, ſur la bêtiſe de la ſacrée faculté.

(*) Les *Sirven*.

Vénérables forboniqueurs,
De l'enfer savans chroniqueurs,
Vous prétendez que Marc-Aurèle
Doit cuire à jamais dans ce lieu:
Pour récompenser votre zèle,
Puisse incessamment le bon Dieu
Vous donner la vie éternelle.

Vous voyez que les provinces se forment.

Je n'ai pas le temps de vous parler beaucoup des Scythes. Je vous dirai seulement qu'un serment de punir de mort les gens, convient fort dans les premiers actes de Tancréde et de Brutus, mais qu'il serait un peu déplacé dans un mariage, et qu'il serait assez ridicule qu'une femme prévît qu'on tuera son mari, lorsqu'il n'est menacé par personne. Vous sentez qu'une telle finesse serait trop grossière.

Tout dépendra du rôle d'Obéide. Il faudra que *le Kain* se donne la peine d'adoucir et d'attendrir la voix de mademoiselle *Durancí*, qu'on dit un peu dure et un peu sèche. Si vous avez lu la préface que je voulais aussi faire lire à M. *Diderot*, vous aurez vu que mon intention n'était point de faire jouer cette pièce. Mais puisque mes amis veulent qu'on la représente, j'y consens. Cela pourra donner quatre ou cinq représentations avant Pâques. Les comédiens en ont besoin; après quoi je ne m'en mêlerai plus. Je suis bien aise que la police ait passé ces deux vers:

Le premier de l'Etat, quand il a pu déplaire,
S'il est persécuté, doit souffrir et se taire.

Et encore celui-ci :

Pouvais-tu rechercher cette baſſe grandeur.

La police a ſagement jugé que ces choſes-là n'arrivaient qu'en Perſe.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'intérêt que vous prenez à mes petites affaires. Je ne me ſuis point encore reſſenti des arrangemens économiques de M. le duc de *Virtemberg*. J'écris à Cadix au ſujet de la banqueroute des *Gilli*, mais j'eſpère très-peu de choſe. Les *Gilli* n'ont fait que de mauvaiſes affaires.

Vous m'avez mandé, par votre dernière lettre, que mademoiſelle de *Leſpinaſſe* déſirait des ſottiſes complètes, il n'y a qu'à en prendre un recueil chez *Merlin*, le faire relier, et le lui envoyer.

Je voudrais vous envoyer du *Lembertad* (1), mais comment faire ?

Je vous embraſſe plus fort que jamais. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLII.

AM. DE BELLOI.

A Ferney, le 21 mai 1767.

J'AI eu la hardieſſe, Monſieur, de me faire acteur dans ma ſoixante-quatorzième année. Des jeunes gens et des jeunes femmes ont corrompu ma vieilleſſe. Je n'ai pas ſoutenu la fatigue auſſi-bien qu'eux, et j'en ai été malade. C'eſt ce qui a retardé un peu les tendres et ſincères

(1) *D'Alembert.* Le livre intitulé : *La deſtruction des jéſuites.*

remercîmens que vous doit un cœur pénétré de votre mérite et de la beauté de votre ame.

Nous voilà, ce me semble, parvenus à imiter les Grecs, chez qui les auteurs jouaient eux-mêmes leurs pièces. M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* récitent des vers aussi-bien qu'ils en font, et madame de *la Harpe* a un talent dont je n'ai encore vu le modèle que dans mademoiselle *Clairon*.

Enfin, par un concours singulier, la perfection de la déclamation s'est trouvée dans nos déserts. Mais ce qui fait encore plus d'honneur à la littérature, c'est l'exemple que vous donnez ; c'est l'amitié que vous me témoignez du sein de vos triomphes ; ce sont vos beaux vers qui viennent au secours de ma muse languissante.

Les neuf Muses sont sœurs, et les beaux arts sont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé parfois cette fraternité ;
La famille en souffrit, et des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'est dans son union qu'est son grand avantage ;
Alors elle en impose aux pédans, aux bigots ;
Elle devient l'effroi des sots,
La lumière du siècle et le soutien du sage.
Elle ne flatte point les riches et les grands ;
Ceux qui dédaignaient son encens
Se font honneur de son suffrage,
Et les rois sont ses courtisans.

J'ai grande opinion *du chevalier Bayard*. C'est un beau sujet. Je ne suis que le poëte de l'Amé-

rique et de la Chine, et vous êtes celui des Français. Recevez, Monsieur, les témoignages les plus vrais de ma sensible reconnaissance.

LETTRE CLIII.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE,

Qui lui avait dédié un éloge de Charles V, roi de France.

A Ferney, 4 octobre 1767.

Votre sage héros, si peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager ;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

Votre amitié, Monsieur, pour M. de *la Harpe* vous a empêché de composer pour l'académie ; mais vous avez travaillé pour le public, pour votre gloire et pour votre plaisir. Je vous ai deux grandes obligations, celle de m'avoir témoigné publiquement l'amitié dont vous m'honorez, et celle de m'avoir fait passer une heure délicieuse en vous lisant. Puissiez-vous être aussi heureux que vous êtes éloquent ! Puissiez-vous mépriser et fuir ce même public pour lequel vous avez écrit!

M. de *la Harpe* reviendra bientôt vous voir ; il a été un an chez moi : s'il avait autant de fortune que de talens et d'esprit, il serait plus riche que feu *Montmartel*. Il lui sera plus aisé d'avoir des prix de l'académie que des pensions du roi. Lui et sa femme jouent la comédie parfaitement. M. de *Chabanon* aussi. Notre petit théâtre a

mieux valu que celui du faubourg Saint-Germain. Vous nous avez bien manqué. Vous devez être un excellent acteur, car vous jouez tous vos contes à faire mourir de rire.

Conservez vos bontés pour un vieillard dont elles feront la consolation, et qui vous sera véritablement attaché jusqu'au dernier moment de sa vie, &c.

LETTRE CLIV.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT.

A Ferney, le 2 décembre 1767.

Quand vers leur fin mes ans sont emportés,
Vous commencez une belle carrière :
Par les plaisirs vos momens sont comptés.
Goûtez long-temps cette douceur première ;
A la raison joignez les voluptés,
Et que je puisse, à mon heure dernière,
Me croire heureux de vos félicités.

Voilà ce qu'un vieux malade, qui n'en peut plus, dit à deux jeunes époux dignes du bonheur qu'il leur souhaite. Monsieur et madame, je me garderai bien de vous séparer.

A moi, du vin de Champagne ! A moi, qui suis à l'eau de poulet ! A moi, pauvre confisqué ! Ah Monsieur et madame, venez le boire vous-mêmes. Je ne puis être que le témoin des plaisirs des autres, et c'est sur-tout aux vôtres que je m'intéresse. Votre satisfaction mutuelle me ranime un moment pour vous dire à tous deux avec combien

de reconnaissance et de respect j'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLV.

A MADAME

LA MARQUISE D'ANTREMONT. (1)

20 février 1768.

Vous n'êtes point la Desforges-Maillard;
De l'Hélicon ce triste hermaphrodite
Passa pour femme, et ce fut son seul art;
Dès qu'il fut homme il perdit son mérite.
Vous n'êtes point, et je m'y connais bien,
Cette Corine et jalouse et bizarre
Qui par ses vers, où l'on n'entendait rien,
En déraison l'emportait sur Pindare.
Sapho plus sage, en vers doux et charmans
Chanta l'amour; elle est votre modèle:
Vous possédez son esprit, ses talens;
Chantez, aimez, Phaon sera fidèle.

Voilà, Madame, ce que je dirais si j'avais l'âge de vingt-un ans; mais j'en ai soixante-quatorze passés; vous avez de beaux yeux, sans doute, cela ne peut être autrement, et j'ai presque perdu la vue: vous avez le feu brillant de la jeunesse, et le mien n'est plus que de la cendre froide: vous me ressuscitez; mais ce n'est que pour un moment, et le fait est que je suis mort.

(1) Elle avait envoyé des vers à M. de *Voltaire*, en lui marquant qu'elle n'était pas une femme supposée comme mademoiselle *Desforges-Maillard*.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE CLVI.

A M. LE CHEVALIER DE BOUFFLERS.

1768.

Plut au ciel qu'en effet j'euſſe été votre père !
Cet honneur n'appartient qu'aux habitans des cieux ;
Non pas à tous encore : il eſt des demi-dieux
Aſſez ſots et très-ennuyeux,
Indignes d'aimer et de plaire.
Le Dieu des beaux eſprits, le Dieu qui nous éclaire,
Ce Dieu des beaux vers et du jour,
Eſt celui qui fit l'amour
A madame votre mère.
Vous tenez de tous deux : ce mélange eſt fort beau.
Vous avez (comme ont dit les ſaintes écritures)
Une perſonne et deux natures :
De l'Apollon et du Beauvau.

Je ſuis tendrement dévoué à l'un et à l'autre. La Suiſſe eſt émerveillée de vous. Ferney pleure votre abſence. Le bon homme vous regrette, vous aime, vous reſpecte infiniment.

LETTRE CLVII.

A. M. SAURIN.

Premier juillet 1768.

MON ancien ami, mon philosophe, mon feseur de beaux vers, je vous remercie tendrement de votre Béverlei. Le solitaire des Alpes vous a l'obligation d'avoir été ému pendant une grande heure. Il n'est pas ordinaire d'être touché si long-temps. De l'intérêt, de la vigueur, une foule de beaux vers; voilà votre ouvrage. Je n'ai point lu le Béverlei anglais, mais je ferais *la gageure imprévue* qu'il n'y a que de l'atrocité.

Au reste, j'ai été fort étonné que madame *Béverlei* ait reçu cent mille écus de Cadix; car pour moi, je viens d'y perdre vingt mille écus, grâce à messieurs *Gilli* que probablement vous ne connaissez point.

Oui, sans doute, *multæ sunt mansiones in domo patris nostri*, et vous n'êtes pas mal logé. Je voudrais bien savoir ce qu'a dit ce maraud de *Fréron*, qui demeure dans la cave.

Savez-vous la petite espèce d'épigramme qu'un lyonnais, lequel est bien loin d'être poëte, a faite comme par inspiration, en feuilletant le Tacite de *la Bletterie?* Il était en colère de ne pouvoir lire le latin qui est imprimé en pieds de mouche, et de ne lire que trop bien la traduction française. Voici les vers qu'il fit sur le champ:

Un pédant dont je tais le nom,
En inliſible caractère
Imprime un auteur qu'on révère,
Tandis que ſa traduction
Aux yeux, du moins, a de quoi plaire.
Le public eſt d'opinion
Qu'il eût dû faire
Tout le contraire.

Cela m'a paru naïf. Cet hypocrite inſolent de *la Bletterie* eſt berné en province comme à Paris.

Que le bon Dieu béniſſe ainſi tous les apoſtats qui ſont trop orgueilleux, car cela n'eſt pas bien d'être fier.

LETTRE CLVIII.

A M. MARIN.

A Ferney, le 19 Auguſte 1768.

J'AI été un peu à la mort, mon cher Monſieur: un petit tour de broche de plus, on aurait dit, *il eſt mort, mais cela n'eſt rien;* ſans cela je vous aurais bien remercié ſur le champ de la petite réponſe de M. *Linguet* au modeſte *la Bletterie*. M. *Linguet* me paraît un français plein d'eſprit, et *la Bletterie* un velche aſſez impertinent. Il prétend que j'ai oublié de me faire enterrer; c'eſt ce que je n'oublie point du tout, car je me ſuis fait bâtir un petit tombeau fort propre de bonne pierre de roche, qui d'ailleurs eſt d'une ſimplicité convenable; mais comme il faut toujours être poli, je dis au ſieur de *la Bletterie*:

Je ne prétends point oublier
Que mes œuvres et moi nous avons peu de vie;
Mais je suis très-poli; je dis à la Blétrie:
Ah, Monsieur, passez le premier!

On dit que la mortalité est fort grande sur les ouvrages nouveaux; mais, Dieu merci, nous avons un bon Mercure. Ce monsieur *Lacombe* est un homme qui a beaucoup d'esprit; son prédécesseur était un bœuf qui, dit-on, labourait fort mal sa terre. Je vous souhaite prospérité, santé, argent et plaisir. Je vous aime une fois plus depuis que je sais que vous avez été visiter les saints lieux.

J'ai vu un petit livret, où il me paraît prouvé que notre saint-père le pape n'a nul droit de suzeraineté sur le royaume de Naples.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

LETTRE CLIX.

A M. BOURET,
FERMIER GENERAL.

A Ferney, le 31 auguste 1786.

MONSIEUR,

M. *Marmontel*, votre ami et le mien, vous a dit sans doute, ou vous dira combien notre langue répugne au style lapidaire, à cause de ses verbes auxiliaires et de ses articles. Il vous dira qu'une épigraphe en vers est encore plus

difficile, et que de cent il n'y en a pas une de passable, excepté celles qui sont en style burlesque, tant le génie de notre nation est tourné à la plaisanterie.

Il est triste d'emprunter deux vers d'un ancien auteur latin pour *Louis XV*. Répéter ce que les autres ont dit, c'est ne savoir que dire; de plus, le roi viendra chez vous; il verra votre statue, et n'entendra pas l'inscription. Si quelque savant duc et pairlui dit que cela signifie qu'on souhaite qu'il vive long-temps, on avouera que la pensée n'est ni neuve ni fine.

Il y a bien pis si j'ai la hardiesse de vous faire une inscription en vers pour la statue du roi. Il faut rencontrer votre goût, il faut rencontrer celui de vos amis; et vous savez que la première idée qui vient à tout convive, soit à table, soit en digérant, c'est de trouver détestable tout ce qu'on nous présente, à moins que ce ne soit d'excellent vin de Tokai. Les choses se passaient ainsi de mon temps, et je doute que les Français se soient corrigés.

Je ne vous enverrai donc point de vers pour le roi. Le temps des vers est passé chez la nation, et sur-tout chez moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que si j'étais encore officier de la chambre du roi, si j'avais posé sa statue de marbre sur un beau piédestal, s'il venait voir sa statue, il verrait au bas ces quatre petits vers-ci, qui ne valent rien, mais qui exprimeraient que c'est un de ses domestiques qui a érigé cette statue, qu'on aime beaucoup celui qu'elle représente, et qu'on craint de choquer son indifférente modestie.

Qu'il eſt doux de ſervir ce maître,
Et qu'il eſt juſte de l'aimer !
Mais gardons-nous de le nommer ;
Lui ſeul pourrait s'y méconnaître.

Je ſais bien que les beaux eſprits ne trouveraient pas ces vers aſſez pompeux ; et en effet je ne les ferais pas graver dans une place publique mais je les trouverais très-convenables dans ma maiſon. Ils le feraient pour moi, ils le feraient pour l'objet de mon quatrain. Cela me ſuffirait ; et les critiques auraient beau dire, mon quatrain ſubſiſterait.

Mais ce que je ferais dans mon petit ſalon de vingt-quatre pieds, vous ne le ferez pas dans votre ſalon de cent pieds :

Mes vers trop familiers ſeront vus de travers,
Et pour les grands ſalons, il faut de plus grands vers.

Quoi qu'il en ſoit, *ognuno faccia ſecondo il ſuo cervello*. Je vous réponds que ſi jamais le roi paſſe par ma chaumière, et s'il y trouve ſa ſtatue, il n'y lira pas d'autres vers au bas. J'aurais pu lui donner, comme un autre, de l'héroïque et *du plus grand roi du monde*, et *de la terre et de l'onde* par le nez ; mais Dieu m'en préſerve et lui auſſi.

Mais ſi j'étais à votre place, voici comme je m'y prendrais : je collerais du papier ſur mon piédeſtal, et j'y mettrais le jour de l'arrivée du roi :

Juſte, ſimple, modeſte, au-deſſus des grandeurs,
Au-deſſus de l'éloge, il ne veut que nos cœurs.
Qui fit ces vers dictés par la reconnaiſſance ?
Eſt-ce Bouret ? Non, c'eſt la France.

Le roi aurait le plaisir de la surprise. Enfin, si j'étais *Louis XV*, je serais plus content de ce quatrain que de l'autre. Mais, je vous le répète, il y a des courtisans qui ne sont jamais contens de rien.

Le résultat de tout ceci ; Monsieur, c'est que vous n'aurez point de vers de moi pour votre statue, mais je vous aime de tout mon cœur, et cela vaut mieux que des vers. Je vous supplie de dire à M. de *la Borde* combien je lui suis attaché, et combien mon cœur est plein de ses bontés. Si j'avais son portrait, il aurait une statue dans mon petit salon.

Avec tous les talens le destin l'a fait naître ;
Il fait tous les plaisirs de la société,
Il est né pour la liberté,
Mais il aime bien mieux son maître.

J'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLX.

A M. DUPUITS.

23 décembre 1768.

En vous remerciant, mon cher capitaine, de m'avoir envoyé copie de la jolie lettre de cette dame que madame *du Deffant* appelle sa petite mère (1). Je dirais volontiers à madame *du Deffant* :

Il se peut bien qu'elle soit votre mère ;
Elle eut un fils assez connu de tous :
Méchant enfant, aveugle comme vous,
Dont vous aviez (soit dit sans vous déplaire)

(1) Madame la duchesse du *Choiseul*.

Et

Et la malice et les attraits si doux,
Quand vous étiez dans l'âge heureux de plaire.

Quoi qu'il en soit, je sais que la petite mère et la petite fille sont la meilleure compagnie de l'Europe.

Cette dame prétend qu'elle a volé le *Siècle de Louis XIV*; elle ne sait donc pas que c'était son bien. J'avais d'abord imaginé que M. le duc de *Choiseul* pourrait avoir la bonté d'en faire présenter un exemplaire à quelqu'un qui n'a pas le temps de lire. Mais j'envoyai ce même exemplaire pour être donné à celle qui daigne lire; et il y avait même quatre petits versiculets qui ne valent pas grand'chose. Cela sera perdu dans l'énorme quantité de paperasses qu'on reçoit à chaque poste. La perte n'est pas grande.

Il est vrai que je lui ai envoyé *le Marseillois* de *Saint-Didier*, et que je n'ai pas osé risquer *les trois empereurs en Sorbonne*, de l'abbé *Caille*, à cause des notes.

Dieu me garde d'avoir la moindre part à l'*A b c*. C'est un ouvrage anglais, traduit et imprimé en 1762. Rien n'est plus hardi, et peut-être plus dangereux dans votre pays. C'est un cadran qui n'est fait que pour le méridien de Londres. On m'a fait étranger, et puis on me reproche de penser comme un étranger; cela n'est pas juste.

On m'a su mauvais gré, par exemple, d'avoir dit des fadeurs à *Catherine* (1). Je crois qu'on

(1) L'impératrice de Russie.

a eu très-grand tort. *Catherine* avait fourni *cinq mille livres* pour le Corneille de madame votre femme. *Catherine* m'accablait de bontés, m'écrivait des lettres charmantes; il faut un peu de reconnaissance; les muses n'ont rien à démêler avec la politique. Tout cela m'effarouche. Cependant, si on le veut, si on l'ordonne, s'il n'y a nul risque, je chercherai un *Abc*, et j'en ferai tenir un à la personne du monde qui fait le meilleur usage des vingt-quatre lettres de l'alphabet quand elle parle et quand elle écrit.

Pour *la Bletterie*, il est très-certain qu'il a voulu me désigner en deux endroits, et qu'il a désigné cruellement *Marmontel* dans le temps qu'il était persécuté par l'archevêque et par la sorbonne. Il a attaqué *Linguet*, il a insulté de même le président *Hénault*, (page 235. tome II). *En revanche, fixer l'époque des plus petits faits avec exactitude, c'est le sublime de plusieurs prétendus historiens modernes. Cela leur tient lieu de génie et de talens historiques.*

Peut-on appliquer un soufflet plus fort sur la joue du président? Et puis, comment trouvez-vous les *talens historiques*? Ne reconnaissez-vous pas à tous ces traits un janséniste de l'université, gonflé d'orgueil, pétri d'âcreté, et qui frappe à droite et à gauche.

Je ne savais point du tout qu'il eût surpris la protection de madame la duchesse de *Choiseul*. Quelqu'un a dit de moi que je n'avais jamais attaqué personne, mais que je n'avais pardonné à personne. Cependant je pardonne à *la Bletterie*, puisqu'il est protégé par l'esprit et

par les grâces ; j'ai même proposé un accord. *La Bletterie* veut qu'on m'enterre parce que j'ai soixante-quinze ans ; rien ne paraît plus plausible au premier aspect: je demande qu'il me permette seulement de vivre encore deux ans. C'est beaucoup, dira-t-il ; mais je voudrais bien savoir quel âge il a, et pourquoi il veut que je passe le premier.

Mon cher capitaine, vous qui êtes jeune, riez des barbons qui font des façons à la porte du néant. Je vous embrasse vous et votre petite femme.

LETTRE CLXI.

A MADAME

DE POMMEREUL,

Qui avait adressé à l'auteur la recette de l'élixir de longue vie, avec une lettre mêlée de prose et de vers.

A Ferney, le 29 décembre 1768.

MADAME,

Si je n'avais pas été très-malade sur la fin de cette courte vie, je vous aurais sans doute remercié sur le champ de la longue vie que vous voulez bien me procurer. Il faut que vous descendiez d'*Apollon* en droite ligne, vous et madame d'*Antremont*.

Vous ne démentez pas votre illuſtre origine;
Il eſt le Dieu des vers et de la médecine,
Il prolonge nos jours, il en fait l'agrément.
Ce Dieu vous a donné l'un et l'autre talent:
Ils ſont rares tous deux. J'apprends dans mes retraites
Qu'on a dans Paris maintenant
Moins de bons médecins que de mauvais poëtes.

Grand merci, Madame, de votre recette de longue vie. Je me doute que vous en avez pour rendre la vie très-agréable, mais j'ai peur que vous ne ſoyez très-avare de cette recette-là. Le cardinal de *Fleuri* prenait tous les matins d'un baume qui reſſemblait fort à votre élixir; il avait beaucoup uſé, dans ſon temps, de cette autre recette que vous ne donnez pas. Je crois que c'eſt ce qui l'a fait vivre quatre-vingt-dix ans aſſez joyeuſement. Ce bonheur n'appartient qu'à des gens d'égliſe: DIEU ne bénit pas ainſi les pauvres profanes.

Quoi qu'il en ſoit, daignez agréer le reſpect et la reconnaiſſance avec leſquels j'ai l'honneur d'être, etc.

LETTRE CLXII.

A MADAME
LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 3 avril 1769.

CHACUN a ſon diable, Madame, dans cet enfer de la vie. Le mien m'a affublé de onze accès de

fièvre, et me voilà ; mais ce n'eſt pas pour long-temps. En vérité, c'eſt dommage que la nature, m'ayant fait, ce me ſemble, pour vivre avec vous, me faſſe mourir ſi loin de vous. Quand je dis que nos eſpèces d'ames étaient modelées l'une pour l'autre, n'allez pas croire que ma vanité radote. Le fait eſt clair. Vous me dites, par votre dernière lettre, *que les choſes qui ne peuvent nous être connues, ne nous ſont pas néceſſaires.* Grand mot, Madame, grande vérité, et qui plus eſt, vérité très-conſolante. Où il n'y a rien, le roi perd ſes droits, et la nature auſſi. Faites-vous lire, s'il vous plaît, l'article *Néceſſaire* dans un certain livre alphabétique, vous y verrez votre penſée.

C'eſt un *dialogue entre Selim et Oſmin*, deux braves muſulmans ; et *Oſmin* conclut que la nature n'ayant pas favoriſé le genre-humain, en tout temps et en tout lieu, du divin alcoran, l'alcoran n'eſt pas néceſſaire à l'homme.

Au reſte, je ſens très-bien que le ſiècle de *Louis XIV* eſt ſi prodigieuſement ſupérieur au ſiècle préſent, que les athées de ce temps-ci ne valent pas ceux du temps paſſé. Il n'y en a aucun qui approche de *Spinoſa*.

Ce *Spinoſa* admettait, avec toute l'antiquité, une intelligence univerſelle ; et il faut bien qu'il y en ait une, puiſque nous avons de l'intelligence. Nos athées modernes ſubſtituent à cela je ne ſais quelle nature incompréhenſible, et je ne ſais quels calculs impoſſibles. C'eſt un galimatias qui fait pitié. J'aime mieux lire un conte de *la Fontaine* (quoique par parenthèſe ſes contes ſoient autant

au-dessous de l'*Arioste* que l'écolier est au-dessous du maître). Cependant ces philosophes ont tous quelque chose d'excellent. Leur horreur pour le fanatisme, et leur amour de la tolérance m'attache à eux. Ces deux points doivent leur concilier l'amitié de tous les honnêtes gens.

Je passe des athées à *Sémiramis*. Que voulez-vous, s'il vous plaît, que je fasse ? Je ne saurais, en vérité, prendre le parti de *Moustapha* contre elle. Son fils l'aime, son peuple l'aime, sa cour l'idolâtre, elle m'envoie le portrait de son beau visage, entouré de vingt gros diamans, avec la plus belle pelisse du Nord, et un code de lois aussi admirable que notre jurisprudence française est impertinente. On parle français à Moscou et en Ukraine. Ce n'est ni le parlement de Paris, ni la sorbonne, qui a établi des chaires de professeurs en notre langue dans ces pays autrefois si barbares. Peut-être y ai-je un peu contribué. Permettez-moi d'avoir quelque condescendance pour un empire de deux mille lieues d'étendue, où je suis aimé, tandis que je ne suis pas excessivement bien traité dans la petite partie occidentale de l'Europe, où le hasard m'a fait naître.

Je vous avoue que j'aimerais mieux avoir l'honneur de souper avec vous, que de rester au milieu des neiges dans la belle et épouvantable chaîne des Alpes, ou de courir de roi en impératrice. Soyez très-sûre, Madame, que vos lettres ont fait de mon envie extrême de vous revoir, une passion. Comptez que mon ame court après la vôtre.

Je ſerais peut-être un peu décontenancé devant madame la ducheſſe de *Choiſeul*. Quand le vieux chevalier *Deſtouches-Canon*, père putatif de d'*Alembert*, voyait une jolie femme, bien aimable, il lui diſait : *Paſſez, paſſez vîte, Madame, vous n'êtes pas de ma ſorte.* Je ſuis devenu un peu groſſier dans ma retraite champêtre.

Que m'importe que la nature
En deſſinant ſes traits chéris,
Pour modèle ait pris la figure
De la Vénus de Médicis ?
Je ſuis berger, mais non Pâris.
Un vieux berger n'eſt pas un homme.
Je pourrais lui donner la pomme
Sans que mon cœur en fût épris,
Et ſans que la maligne engeance
Des déeſſes de ſon pays
Reprochât à mes ſens ſurpris
D'être ſéduits par l'apparence,
Je ſais que ſon eſprit orné
A toute la délicateſſe
Que l'on vanta dans Sévigné,
Avec beaucoup plus de juſteſſe ;
Qu'elle aime fort la vérité,
Mais ne la dit qu'avec fineſſe.
Ma groſſière ruſticité
Et mon impudence ſuiſſeſſe
Auraient grand'peine à ſe prêter
A tant de grâce et de ſoupleſſe.
Il faut que, pour bien s'ajuſter,
Les gens ſoient d'une même eſpèce.

Vous dont l'esprit et les bons mots,
L'imagination féconde,
La repartie et l'àpropos
Font toujours le charme du monde:
Vous, ma brillante du Deffant,
Conversez dans votre retraite,
Vivez avec la *grand'maman*;
C'est pour vous que les Dieux l'ont faite.
Si j'allais très-imprudemment
Troubler vos séances secrètes,
Que diriez-vous d'un chat-huant
Introduit entre deux fauvettes?

Cependant, je veux savoir qui soupe entre madame de *Choiseul* et vous; qui en est digne, qui soutient encore l'honneur du siècle? Que voulez-vous que je vous dise? Hélas! toutes nos petites consolations ne sont encore que des emplâtres sur la blessure de la vie. Mais dans votre malheur, vous avez du moins le meilleur des remèdes; et puisque vous existez, qu'y a-t-il de mieux que de consumer quelques momens de cette existence douloureuse et passagère avec des amis qui sont au-dessus du commun des hommes? Vous m'avez donné une grande satisfaction en m'apprenant que le président a repris son ame.

Hélas! qu'a-t-il pu ressaisir
De cette ame qui fut vous plaire?
Quelque faible ressouvenir,
Et quelque image bien légère
Qui ne revient que pour s'enfuir!
A-t-il du moins quelque désir,

Même encor ſans le ſatisfaire ?
A-t-il quelque ombre de plaiſir ?
Voilà notre importante affaire.
Qu'on a peu de temps pour jouir !
Et la jouiſſance eſt un ſonge.
Du néant tout ſemble ſortir,
Dans le néant tout ſe replonge.
Plus d'un bel eſprit nous l'a dit.
Un autre Hénault et Déshoulière,
Chapelle et Chaulieu l'ont écrit.
L'antiquité, leur devancière,
Mille fois nous en avertit.
La ſorbonne dit le contraire :
A ces meſſieurs rien n'eſt voilé ;
Et quand la ſorbonne a parlé,
Les beaux eſprits doivent ſe taire.

Dites, je vous en conjure, au délabré préſident combien je m'intéreſſe à ſon ame aimable. La mienne prend la liberté d'embraſſer la vôtre. Adieu, Madame, vivons comme nous pourrons.

LETTRE CLXIII.

A MADAME
LA MARQUISE DE FLORIAN,

Nièce de l'auteur.

A Ferney, 8 avril 1769.

VOICI le temps où les Picards vont jouir d'une douce tranquillité dans leurs terres. Je souhaite un bon voyage à la dame et au seigneur d'Hornoy, beaucoup de santé, de plaisirs et de comédies.

Vous savez que celle de l'élection du vicaire de Saint-Pierre est presque finie à Rome. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que j'ai presque autant de part que le Saint-Esprit à l'élection de *Stopani* (1). Le colonel du régiment des Deux-Ponts et madame sa femme avaient absolument voulu me voir. Madame *Cramer* les amena chez moi, il y a environ deux mois ; elle força les barrières de ma solitude. Après dîner, pour nous amuser, nous jouâmes le pape aux trois dés ; je tirai pour *Stopani*, et j'eus rafle.

Comme je jouais avec des hérétiques, il était bien juste que je gagnasse.

Quand, d'un saint zèle possédés,
On nous vit jouer aux trois dés,
De Simon le bel héritage,
On rafla pour Cavalchini,

(1) Ce fut *Ganganelli* qui fut élu, et personne n'y songeait.

Pour Corfini, pour Négroni :
Stopani m'échut en partage,
Et mon dé ſe trouva béni.
Stopani du monde eſt le maître,
Mais il n'en jouira pas long-temps ;
Il a ſoixante et quatorze ans ;
C'eſt mourir pape et non pas l'être.
J'aime les clefs du paradis ;
Mais c'eſt peu de choſe à notre âge.
Un vieux pape eſt à mon avis
Fort au-deſſous d'un jeune page.

Dans la vieilleſſe on tolère la vie, et dans la jeuneſſe on en abuſe. Ainſi tout eſt vanité, à commencer par le pape, et à finir par moi.

J'ai eu douze accès de fièvre, je n'ai vu de médecin qu'une ſeule fois ; j'ai envoyé chercher le ſaint viatique, et je ſuis guéri. Je fais des papes et des miracles.

J'enverrai à Hornoy tout ce qui pourra amuſer mes chers Picards. Madame *Denis* doit avoir recommandé une petite affaire à M. d'*Hornoy* que j'embraſſe tendrement ainſi que ſon oncle le turc.

LETTRE CLXIV.

A M. DE RUHLIERES.

26 avril 1769.

Je vous remercie, Monſieur, du plus grand plaiſir que j'aie eu depuis long-temps. J'aime les beaux vers à la folie : ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer ſont tels que ceux que l'on

fesait il y a cent ans, lorsque les *Boileau*, les *Molière*, les *la Fontaine* étaient au monde. J'ai osé, dans ma dernière maladie, écrire une lettre à *Nicolas Despréaux*; vous avez bien mieux fait, vous écrivez comme lui.

Le jeune bachelier qui répond à tout venant sur l'essence de DIEU; *les prêtres irlandais qui viennent vivre à Paris d'argumens et de messes; le plus grand des torts est d'avoir trop raison; la justice qui se cache dans le ciel tandis que la vérité s'enfonce dans son puits*, etc. etc. sont des traits qui auraient embelli les meilleures épîtres de *Nicolas*.

Le portrait du sieur *Daube* (1) est parfait. Vous demandez à votre lecteur:

S'il connaît par hasard le contradicteur Daube,
Qui daubait autrefois, et qu'aujourd'hui l'on daube:
Et que l'on daubera tant que vos vers heureux
Sans contradiction plairont à nos neveux.

Oui vraiment, je l'ai fort connu, et reconnu sous votre pinceau de *Téniers*.

Si vous vouliez, Monsieur, vous donner la peine, à vos heures de loisir, de relimer quelques endroits de ce très-joli discours en vers, ce serait un des chefs-d'œuvre de notre langue.

(1) Ancien intendant de Soissons, grand contradicteur. Voyez l'article *Dispute*, Dictionnaire philosophique.

LETTRE CLXV.

A M. DE MOULTOU, *à Genève.*

Le 22 juillet 1769.

MON cher philosophe, notre zurichois (1) ira loin. Il marche à pas de géant dans la carrière de la raison et de la vertu. Il a mangé hardiment du fruit de l'arbre de la science, dont les sots ne veulent pas qu'on se nourrisse, et il n'en mourra pas. Un temps viendra où sa brochure sera le catéchisme des honnêtes gens. On dira à tout théologien:

Théologal insupportable,
Quels dogmes nous annonces-tu?
Moins de dogme et plus de vertu,
Voilà le culte véritable.

Je vous embrasse toujours en *Zaleucus*, en *Confucius*, en *Platon*, en *Marc-Aurèle*, et non en *Augustin*, en *Jérôme*, en *Athanase*.

(1) M. de *Meister*, auteur du livre intitulé, *De l'origine des principes religieux.*

LETTE CLXVI.

A MADAME

LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

A Ferney, 18 septembre 1769.

MADAME,

Vous n'êtes plus madame *Gargantua*, et je ne m'appelle plus *Guillemet*; je n'ai reçu votre joli et vrai soulier qu'après avoir pris la liberté de vous envoyer ma soie, j'ignore si vous avez daigné agréer ce ridicule hommage, mais je sais bien que mes jours ne seront pas filés d'or et de soie, si vous persistez à soupçonner que des choses que j'abhorre soient de moi. Vous avez entendu quelquefois parler des tracasseries de cour, des petites calomnies qu'on y débite, des beaux tours qu'on y joue; soyez bien sûre que la république des lettres est précisément dans ce goût. *Arlequin* disait: *tutto l'mondo e fatto com' la nostra famiglia*, et *Arlequin* avait raison. Je ne vous fatiguerai pas des noirceurs qu'on m'a faites; mais souvenez-vous de cet écrit dans lequel on insulta, l'année passée, le président *Hénault*, et une personne très-respectable que je ne nomme point, la même dont vous me parlez dans votre dernière lettre, la même à laquelle vous êtes si attachée, la même qui.... Le style de cet ouvrage était brillant et hardi; on me fit l'honneur de me l'imputer,

et bien des gens me l'attribuent encore ; un homme de condition l'avait lu dans la séance publique d'une académie comme s'il en était l'auteur, il en reçut les complimens, et s'en vanta à moi dans sa lettre, et pour comble il a été avéré qu'il n'avait d'autre part à l'ouvrage que celle de l'avoir acheté, et qu'il était très-incapable de l'écrire.

Le tour qu'on me fait aujourd'hui est plus méchant ; mais comment croira-t-on que j'aye dit que le roi donna des pensions à tous les conseillers qui jugèrent *Damiens*, tandis qu'il est de notoriété publique qu'on n'en donna qu'aux deux rapporteurs ? Comment aurais-je pris M. de *Besigny* pour le président de *Nassigny* ? Comment aurais-je dit qu'*on fit un procès à Damiens* et qu'*on perpétra son supplice* ? tout cela est absurde, et aussi impertinent que mal écrit. Un abbé *Desfontaines* fit autrefois une édition de la Henriade dans laquelle il inséra des vers contre l'académie pour m'empêcher d'en être. J'ai une édition de la Pucelle dans laquelle il y a des vers contre le roi et contre madame de *Pompadour*, et ce qu'il y a de pis, c'est que ces vers ne sont pas absolument mauvais. Messieurs les tracassiers de cour ont-ils jamais rien fait de plus noir ? Voilà, Madame, ce qui m'a fait quitter la France ; ai-je tort ? Je suis très-honteux de vous entretenir de ces misères, il ne faut vous aborder que les mains pleines de fleurs.

J'ai vu un petit médecin dont vous avez fait la fortune et la réputation ; je n'avais pas osé vous le recommander, je lui avais seulement

conseillé d'implorer vos bontés, parce que sa requête était juste: vous avez fait pour lui plus qu'il n'espérait et plus qu'il ne demandait. Voilà comme vous êtes, Madame; la bienfesance est votre passion dominante; vous aurez des autels jusque dans le pays barbare que j'habite. *Dupuits* vous doit tout: et moi que ne vous dois-je point? vous m'avez fait connaître tout votre esprit et toute la bonté de votre caractère; vous m'avez réconcilié avec mon siècle dont j'avais fort mauvaise opinion.

Je reviens, Madame, à votre soulier: on dit que quelque *Praxitèle* s'est mêlé des proportions de votre figure;

Je n'en crois rien, et je demande
Aux connaisseurs que vous voyez:
Comment, avec ces petits pieds,
On peut avoir l'ame si grande?

Daignez recevoir, madame, avec votre bonté ordinaire, le profond respect de votre ancien typographe et de votre très-affligé et très-obéissant serviteur, &c.

LETTRE CLXVII.

A. M. L'ABBÉ AUDRA, *à Toulouse.*

Le 10 décembre 1769.

Mon cher philosophe, j'espère que *Cicéron la Croix* fera rendre une pleine justice au client qu'il protége. Je salue son éloquence; la bonté de son cœur fait tressaillir le mien. J'espère tout de vos bontés

bontés et des siennes. Je me flatte que le parlement saisira cette occasion de faire voir à l'Europe qu'il sait consoler l'innocence opprimée. M. *Shérer*, banquier de Lyon, doit avoir fait tenir quinze louis à *Sirven* pour l'aider à soutenir son procès. Je lui ai donné l'adresse de M. *Chauliac*, procureur. Je vous prie instamment de vouloir bien vous faire informer si cet argent a été remis à *Sirven*.

Il y a long-temps qu'on a envoyé un paquet pour vous, suivant vos ordres, à l'adresse que vous aviez donnée. L'état déplorable où je suis ne me permet pas de dicter de longues lettres ; mais l'amitié n'y perd rien.

J'aurai l'honneur de répondre à mademoiselle *Caliope de Vaudeuil* (*) dès que la fièvre qui me mine pourra être passée. Malgré ma fièvre, voici mon petit remercîment que je vous prie de lui communiquer.

A Mademoiselle de Vaudeuil.

La figure un peu décrépite
D'un vieux serviteur d'Apollon
Etait dans la barque à Caron,
Prête à traverser le Cocyte;
Le maître du sacré vallon
Dit à sa muse favorite :
Ecrivez à ce vieux barbon :
Elle écrivit; je ressuscite.

(*) Fille de M. *Drouin de Vaudeuil*, premier président du parlement de Toulouse.

LETTRE CLXVIII.

A M. MARMONTEL.

27 avril 1770.

Au sujet près, mon cher ami, jamais les gens de lettres, dans aucun pays, n'ont imaginé rien de plus noble. Les douze apôtres n'ont pas eu ce courage. Les douze personnes, à qui cette étrange idée a passé par la tête, sont dignes chacune de ce qu'elles veulent me donner.

Cet honneur est bien grand, tous l'ont su mériter.
Mais douze monumens et douze statuaires !
Ce serait un peu trop d'affaires.
Ils ont dit: Choisissons, pour nous représenter,
Celui qui d'entre nous donna les étrivières
Le plus fort et le plus long-temps
Aux Grisels, aux Frérons, aux cuistres, aux pédans;
C'est notre prête-nom, c'est lui qui dans la troupe
Combattit en enfant perdu;
C'est notre vieux soldat, au service assidu:
Fesons son effigie avant qu'à notre insçu
La friponne Atropos lui coupe
Le fil mal renoué dont on le tient pourvu;
On croira, quand on l'aura vu,
Que de nous tous on voit le groupe.
D'ailleurs si nous l'aimons, certe il nous le rend bien.
Vîte, qu'on nous l'ébauche; allons, Pigal, dépêche;
Figure à ton plaisir ce très-mauvais chrétien;
Mais en secret nous craignons bien
Qu'un bon chrétien ne t'en empêche.

Vous m'allez dire que ces petits verſiculets familiers ne valent rien; je le ſais tout comme vous: mais j'ai la poitrine attaquée, je n'en puis plus; et je vous conſeille de mettre l'inſcription: *A Voltaire mourant*, comme je le mande à M. d'*Alembert*.

Bonſoir, mon très-cher confrère. Frère *François*.

LETTRE CLXIX.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

A Ferney 5 mai 1770.

Je ſuis un ingrat, Madame, indigne de vous et de votre *grand'maman* (1) Je ne mérite pas de voir le jour, auſſi je ne le vois guere, car il tombe encore de la neige chez moi au cinq de mai.

Oui, j'ai tort ſi je vous ai dit
Qu'elle n'était qu'une volage,
Fière du brillant avantage
De ſa beauté, de ſon eſprit,
Et ſe moquant de l'eſclavage
De tous ceux qu'elle aſſujettit:
Cette image eſt trop révoltante;
Je crois qu'on peut la définir:
Une adorable indifférente,
Feſant du bien pour ſon plaiſir.

Figurez-vous, Madame, que lorſque j'appelais votre *grand'maman* inconſtante, volage, cruelle (2) elle me comblait tout doucement de

(1) Madame la ducheſſe de *Choiſeul*.

(2) Voyez la lettre à madame *du Deffant*, 25 avril 1770. *Correſpondance générale*.

bontés ; elle les a pouſſées non-ſeulement juſqu'à protéger mes horlogers, mais juſqu'à protéger auſſi mon ſculpteur. Je ne peux pas vous dire ce que c'eſt que cette nouvelle faveur ; car s'il faut ſe livrer à la reconnaiſſance, il ne faut pas ſe livrer à la vanité. Je ne ſais ſi elle a dans le moment préſent beaucoup de temps à elle ; mais en avez-vous, Madame ; vous qui, malgré votre état de recueillement, paſſez votre vie à courir ?

Je vous envoie l'article *Ame*, que vous pourrez jeter dans le feu s'il ne vous plaît pas. Votre *grand'maman* vous dira, ſi elle veut, ce que c'eſt que ſa jolie ame; pour moi je n'ai jamais ſu comment cet être là était fait, et vous verrez que je le ſais moins que jamais. Si vous voulez apprendre à ignorer, je ſuis votre homme. Je n'écris qu'à vous, et point à votre *grand'maman*, car je ſuis honteux devant elle.

J'aurai pourtant, je crois, dans quelques jours, une grâce à lui demander, mais il me ſera impoſſible d'avoir cette hardieſſe après mes injuſtices : voici le fait.

Avant que les jéſuites fuſſent devenus gens du monde, ils avaient un établiſſement à ma porte pour convertir les huguenots. Ils venaient d'arrondir leur domaine en achetant à vil prix le bien de neuf gentils-hommes, ſept frères et deux ſœurs ; ſept étaient mineurs et tous étaient ruinés. Tous les frères étaient au ſervice du roi. Le plus jeune avait treize ans, et le plus vieux en avait vingt-cinq. Le procureur des jéſuites, le plus grand fripon que j'aye jamais connu, obtint

une pancarte du conseil pour s'emparer à jamais du bien de ces pauvres enfans. Ils vinrent me trouver, je me fis leur *don Quichotte*; ils rentrèrent dans leur bien, et j'eus le plaisir d'attraper les jésuites avant qu'ils fussent chassés. Je n'ai jamais eu en ma vie tant de satisfaction.

L'aîné des sept frères a une grâce à demander, et il va même à Versailles dans le temps des fêtes. Ce n'est point à M. l'abbé *Terray* qu'il demandera cette grâce, car il ne s'agit point d'argent, et M. l'abbé le jette par les fenêtres; en un mot, je ne sais ce que c'est que cette grâce, et je ne prendrai certainement pas la liberté de la demander à votre *grand'maman*. Vous lui en parlerez si vous voulez, Madame; mais pour moi, Dieu m'en garde, j'ai trop abusé de ses extrêmes bontés. Elle a encore en dernier lieu honoré de nouvelles faveurs mon gendre *Dupuits*. Il faut que je m'aille cacher quand je pense à tout cela. C'est à vous, Madame, que je dois tous ces agrémens qui se répandent sur les derniers jours de ma vie; c'est vous qui m'avez présenté à votre *grand'maman* que je n'ai jamais eu le bonheur de contempler; c'est à vous que je dois son soulier et ses lettres: elle m'a fait capucin, je lui dois tout. Puissiez-vous jouir long-temps des charmes de son amitié et de sa conversation.

Quand il y aura quelques articles de belles-lettres moins ennuyeux que ceux de métaphisique, j'aurai l'honneur de vous les envoyer. Il ne s'agit dans ce monde que d'attraper la fin de

la journée sans douleur et sans ennui, et encore la chose est-elle difficile. Je suis à vous, Madame, jusqu'à mon dernier souffle, avec le plus tendre respect et la plus inutile envie de vous faire encore ma cour.

Frère *François*.

LETTRE CLXX.

A M. SAURIN.

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE.

A Ferney, 10 novembre 1770.

VOTRE épître, mon cher confrère, est aussi philosophique qu'ingénieuse, elle est sur-tout d'un bon ami: vous avez raison sur tous les points, hors sur ce qui me regarde.

Je sais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raison, puisqu'en effet on a des soldats de robe longue payés uniquement pour servir contre elle; mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des asiles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, son empire est assuré.

On peut long-temps chez notre espèce,
Fermer la porte à la Raison;
Mais dès qu'elle entre avec adresse,
Elle reste dans la maison,
Et bientôt elle en est maîtresse.

Son ennemie perd de son crédit chaque jour, de Moscou jusqu'à Cadix. Les moines ne gouvernent plus, quoiqu'un moine soit devenu pape. J'ai été très-fâché qu'on ait poussé trop loin la

philosophie. Ce maudit livre du *Système de la Nature* est un péché contre nature. Je vous fais bien bon gré de réprouver l'athéisme et d'aimer ce vers :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je suis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendresse de père pour celui-là.

Les ennemis des causes finales m'ont toujours paru plus hardis que raisonnables : S'ils rencontrent des chevilles et des trous, ils disent sans hésiter que les uns ont été faits pour les autres, et ils ne veulent pas que le soleil soit fait pour les planètes.

Vous faites trop d'honneur, mon cher confrère, aux rogatons alphabétiques que vous voulez lire (1). Je tâcherai de vous les faire parvenir au plutôt. Je les crois sages; mais ils n'en seront pas moins persécutés.

Je suis tout glorieux du baiser de madame *Saurin*; elle est bien hardie à cent lieues : elle n'oserait de près. Les pauvres vieillards ne s'attirent pas de telles aubaines. J'ai été heureux pendant quinze jours; j'ai eu M. d'*Alembert* et M. de *Condorcet :* ce sont là de vrais philosophes. Adieu, vous qui l'êtes; conservez-moi votre amitié.

(1) Les Questions sur l'Encyclopédie, aujourd'hui le *Dictionnaire philosophique.*

LETTRE CLXXI.

A M. TABAREAU, *à Lyon.*

Avril 1771.

Du Nil au Bosphore
L'ottoman frémit:
Son peuple l'adore,
La terre applaudit.

Voilà, Monsieur, ce que j'ai pu faire de plus court pour votre protégé ; et le plus court en cas pareil (1) est toujours le moins mauvais.

Il est vrai que je persiste dans l'admiration et dans la reconnaissance que tout français doit avoir pour le roi, qui délivre tant de provinces de l'affreuse nécessité d'aller se ruiner en procès à Paris ; mais je suis indigné contre les libraires de Lyon, qui s'avisent de mettre, sous le nom de *Genève*, des choses dont tous les citoyens de Lyon devraient s'honorer.

Je m'étais bien douté que le grand-conseil deviendrait parlement, et que le roi serait le maître. M. le chancelier me comble de bontés qui exigent toute ma reconnaissance. Je n'en ai pas moins pour toutes les marques d'amitié que vous et M. *Vasselier* me donnez continuellement.

Je me souviens bien, Monsieur, qu'un espagnol, qui passa à Ferney, il y a quelques mois,

(1) Vers destinés à mettre au bas d'un portrait de l'impératrice de Russie, exécuté à Lyon sur le métier, par les soins de M. de *la Salle*, fabricant.

me

me dit qu'il m'enverrait quelques livres espagnols assez curieux; il me les envoie par la voie de Marseille, mais je ne les crois point curieux du tout. Je crois qu'il n'y a de curieux en Espagne que DonQuichotte. Le négociant de Marseille peut en toute sureté de conscience envoyer ces rogatons. Il doit savoir qu'on n'imprime rien dans ce pays-là qu'avec l'approbation du saint-office: et je serais bien fâché de lire un ouvrage qui ne serait pas muni de ce sceau respectable.

Votre bibliothécaire vous est bien tendrement attaché, et compte incessamment vous faire un petit envoi qui ferait trembler la Sainte-Hermandad.

LETTRE CLXXII.

A M. DE PEZAI.

1771.

AIDE maréchal des logis
Et de Cythère et du Parnasse,
Je vois que vous avez appris
Sous le grand général Horace,
Ce métier qu'avec tant de grâce
On vous voit faire dans Paris.
J'ai lu votre aimable Rosière:
Malheur au dur atrabilaire
Qui lui reproche un doux baiser!
Quel mortel ne doit excuser
Une personne si discrète?
Un seul baiser, un seul amant,
Chez les bergères d'à présent
Est la vertu la plus parfaite.

Je vous remercie bien sensiblement, Monsieur, de votre paquet. Je ne sais par quelle voie il m'est venu, mais il me rendra heureux pendant deux jours. Je ne remercie point M. *Dorat*, quoiqu'il m'ait rendu heureux aussi; mais ce n'est pas lui qui m'a gratifié de sa *réponse de Ninon* et de ses odes.

Le vieux malade de Ferney vous est toujours très-attaché.

LETTRE CLXXIII.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF.

Ferney, le 19 juillet 1771.

Oui, j'aime Pallas l'intrépide,
Qui fait tomber sous son égide
Tout l'orgueil de ce vieux sultan.
J'admire avec même justice
Cette Pallas législatrice,
Qui de la Finlande au Cuban
Donne une loi moins tyrannique
Que certain code lévitique
Et le fatras de l'alcoran.

Courage, braves Russes, la victoire est toujours venue du Nord. Il faut que la raison en vienne; il faut que les beaux et malheureux climats, si long-temps soumis à l'inquisition ou à l'équivalent, et peuplés de tant de fripons et d'imbécilles, soient éclairés par l'étoile du Nord, qui fait briller du haut du pôle arctique la tolérance universelle qu'on n'ose pas même désirer encore dans certains pays.

Savez-vous, monsieur le Comte, que grâce à la stupidité d'un de nos velches, revêtu à Paris de l'éminente dignité de censeur des livres, l'instruction de sa Majesté impériale n'a pas eu la permission d'entrer en France? N'imputez point cette barbarie à notre nation; elle n'en est point coupable. Tous les gens qui pensent parmi nous, révèrent cette instruction admirable, et n'en voudraient jamais avoir d'autre. Notre chancelier n'a rien su de cette sottise. Cela s'est fait uniquement par la bêtise des subalternes, et avant le changement du ministère. Mais on est très-coupable d'avoir confié quelque espèce de juridiction sur les belles-lettres à des gens qui ne devraient avoir que la surintendance des chardons.

Oui, je reçus en son temps la lettre que vous eûtes la bonté de m'écrire sur M. de *Tchogoglof*. Je ne sais où il est; et j'ai abandonné cette petite affaire pour laquelle on m'avait vivement sollicité.

J'ai eu l'honneur de vous adresser un ingénieur-dessinateur, garçon de mérite, qui peut être utile. Je vous souhaite, et je l'espère, une paix glorieuse, digne de vos victoires. Si *Moustapha* n'a pu être chassé par les Russes, il les respectera du moins, et votre voisin le poëte-empereur chinois les respectera aussi; l'autre poëte-roi de Prusse sera toujours leur bon ami, si les rois sont amis. Je ne vous réponds point du troisième, et je vous garde le secret.

Mes respects à madame la comtesse.

LETTRE CLXXIV.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

A Ferney, le 25 novembre 1771.

On me mande, Monseigneur, qu'un anglais, très-anglais, qui s'appelle M. *Muller*, homme d'esprit, pensant et parlant librement, a répandu dans Rome qu'à son retour il m'apporterait *les oreilles du grand inquisiteur* dans un papier de musique; et que le pape en lui donnant audience, lui a dit: *Faites mes complimens à M. de Voltaire, et annoncez-lui que sa commission n'est pas faisable; le grand inquisiteur à présent n'a plus d'yeux ni d'oreilles.*

J'ai bien quelque idée d'avoir vu cet anglais chez moi, mais je puis assurer votre éminence que je n'ai demandé les oreilles de personne, pas même celles de *Fréron* et de *la Beaumelle.*

Supposé que M. *Muller* ou *Miller* ait tenu ce discours dans Rome, et que le pape lui ait fait cette réponse, voici ma réplique ci-jointe. Je voudrais qu'elle pût vous amuser; car, après tout, cette vie ne doit être qu'un amusement. Je vous amuse très-rarement par mes lettres, car je suis bien vieux, bien malade, et bien faible. Mes sentimens pour vous ne tiennent point de cette faiblesse; ils ne ressemblent point à mes vers. Agréez mon très-tendre respect, et conservez vos bontés pour le vieillard de Ferney.

Le grand inquisiteur, selon vous, très-saint-père,
N'a plus ni d'oreilles ni d'yeux:

Vous entendez très-bien, vous voyez encor mieux,
Et vous savez sur-tout bien parler et vous taire.
Je n'ai point ces talens, mais je leur applaudis.
Vivez long-temps heureux dans la paix de l'Eglise,
Allez très-tard en paradis:
Je ne suis point pressé que l'on vous canonise.
Aux honneurs de là-haut rarement on atteint.
Vous êtes juste et bon, que faut-il davantage?
C'est bien assez, je crois, qu'on dise: Il fut un sage;
Dira qui veut, il fut un saint.

LETTRE CLXXV.

A M. SAURIN.

A Ferney, le 14 décembre 1771.

Votre femme doit voir en vous
Le modèle des bons époux,
Le modèle des bons poëtes:
Si les enfans que vous lui faites,
De vos écrits ont la beauté,
Nul homme en sa postérité
Ne fut plus heureux que vous l'êtes.

Je prends la liberté d'abord d'embrasser madame votre femme, pour qui vous avez fait cette jolie épître qui est à la tête de cette jolie Anglomanie: et puis je vous dirai que cette pièce est écrite d'un bout à l'autre comme il faut écrire, ce qui est très-rare, qu'elle est étincelante de traits d'esprit que tant de gens cherchent, et qui sont chez vous si naturels.

Ensuite, je vous dirai que dès que l'hiver est

venu les neiges me tuent, et qu'il faut alors que je reste au coin de mon feu, sans quoi je viendrais causer au coin du vôtre. Je suis toujours prêt l'été à faire un voyage à Paris, malgré l'abbé *Mably* et *Fréron*. Mais depuis l'impertinence que j'ai eue de faire de grands établissemens dans un malheureux village au bout de la France, et de me ruiner à former une colonie d'artistes qui font entrer de l'argent dans le royaume, sans que le ministère m'en ait la moindre obligation, la nécessité où je me suis mis de veiller continuellement sur ma colonie, ne me permet pas de m'absenter l'été plus que l'hiver. J'ajoute à ces raisons que j'ai bientôt quatre-vingts ans, que je suis très-malade, et qu'il ne faut pas, à cet âge, risquer d'aller faire une scène à Paris, et d'y mourir ridiculement; car je ne voudrais mourir ni comme *Maupertuis* ni comme *Boindin*.

Inter utrumque tene medium, tutissimus ibis.

J'ai toujours sur le cœur la belle tracasserie que m'a faite ce M. *le Roi*, sur le livre de *l'Esprit*. Vous savez que j'aimais l'auteur; vous savez que je fus le seul qui osai m'élever contre ses juges, et les traiter d'injustes et d'extravagans, comme ils le méritaient assurément. Mais vous savez aussi que je n'approuvai point cet ouvrage que *Duclos* lui avait fait faire; et que, lorsque vous me demandâtes ce que j'en pensais, je ne vous répondis rien.

Il y a des traits ingénieux dans ce livre; il y

a des choſes lumineuſes, et ſouvent de l'imagination dans l'expreſſion; mais j'ai été révolté de ce qu'il dit ſur l'amitié. J'ai été indigné de voir *Marcel* cité dans un livre ſur l'Entendement humain, et d'y lire que la *le Couvreur* et *Ninon* ont eu autant d'eſprit qu'*Ariſtote* et *Solon*. Le ſyſtême que tous les hommes ſont nés avec les mêmes talens, eſt d'un ridicule extrême. Je n'ai pu ſouffrir un chapitre intitulé, *De la probité par rapport à l'univers*. J'ai vu avec chagrin une infinité de citations puériles ou fauſſes, et preſque par-tout une affectation qui m'a prodigieuſement déplu. Mais je ne conſidérai alors que ce qu'il y avait de bon dans ſon livre, et l'infame perſécution qu'on lui feſait. Je pris ſon parti hautement; et quand il a fallu depuis analyſer ſon livre, je l'ai critiqué très-doucement.

Vous avez l'eſprit trop juſte et trop éclairé pour ne pas ſentir que j'ai raiſon. S'il ſe pouvait, contre toute apparence, que j'euſſe le bonheur de vous voir encore, nous parlerions de tout cela en philoſophes, en aimant paſſionnément la mémoire de l'homme aimable dont nous voyons vous et moi les petites erreurs.

Adieu, mon cher philoſophe, mais philoſophe avec de l'eſprit et du génie, philoſophe avec de la ſenſibilité. Je vous aime véritablement pour le peu de temps que j'ai encore à ramper dans un coin de ce globule.

LETTRE CLXXVI.

A M. LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU.

A Ferney, le 21 décembre 1772.

Quoi! toujours la cruelle envie
Pourſuit ma réputation!
On dit qu'une nymphe jolie,
Dans ma dernière maladie,
M'a donné l'extrême-onction,
Et que j'emporte en l'autre vie
Ce peu de conſolation.
Voyez l'horrible calomnie!
Seigneur, il n'appartient qu'à vous,
A votre jeuneſſe immortelle,
De faire encor de ſi beaux coups,
Et d'être entre les deux genoux
D'une coquine fraîche et belle.
Je ſens que je ſuis au tombeau:
Cet état me fait de la peine:
Mais il ne faut pas qu'un roſeau
Vive auſſi long-temps que le chêne.

Mon héros exige que je lui conte le fait, parce qu'il veut être inſtruit de ce que ſes ſujets, jeunes et vieux, font dans ſon empire. Je lui dirai donc, comme devant DIEU, que madame *Denis* feſant les honneurs d'un grand dîner, je mangeais dans ma chambre un plat de légumes, ainſi que vous en uſâtes quand vous honorâtes mon taudis de votre préſence. Une belle demoiſelle de la compagnie, plus grande que madame *M***. de

deux doigts, plus jeune, plus étoffée, plus rebondie, vint me consoler. Les Génevois sont malins, et les calvinistes sont bien aises de jeter le chat aux jambes des papistes; mais le fait est que cette auguste demoiselle me fesait trembler de tous mes membres, et que si je m'évanouis, c'était de crainte ou de respect.

Je vous jure que j'aurais plutôt fait la scène de *Sylla*, de *Pompée*, ou de *César*, dont vous me parlez, que je n'aurais fait un couplet avec cette belle personne. Depuis que j'ai des lettres de capucin, je mets toutes les impostures aux pieds de mon crucifix, et je ne dis à personne: Ouvrez le loquet.

Au reste, je présume toujours que les princesses de la comédie sont par-tout sous vos lois, ainsi que dans leurs lits; et que vous êtes toujours le maître des autres à table, au lit et à la guerre, comme je crois que vous l'êtes aussi au spectacle. J'ai rapetassé la Sophonisbe; j'aurai l'honneur de vous en envoyer deux exemplaires, l'un pour vous, l'autre pour la comédie. Je ne suis pas bien sûr que vos ports soient francs de Lyon à Paris; je sais seulement qu'ils sont exorbitans. Je vous demande vos ordres pour savoir si je dois faire partir ce paquet sous votre nom, ou sous celui de M. le duc d'*Aguillon*. Je suis bien sensible à toutes les peines que mon héros daigne prendre d'écarter les sifflets préparés pour les Lois de Minos.

A l'égard de *Sylla*, cette entreprise était aisée pour le R. P. de *la Rue*; elle est fort difficile pour moi. Je vous avoue que je baisse beaucoup, quoi

qu'en disent mes panégiristes et ceux de la belle demoiselle qu'on suppose avoir eu tant de bontés pour moi.

Il me semble que le goût de ma chère nation est un peu changé ; et si vous me permettez de vous le dire, je crois qu'elle n'est pas plus digne d'entendre *Sylla*, *Pompée* et *César*, que je ne suis digne de les faire parler. Cependant, s'il me venait quelque idée heureuse, je l'emploierais bien vite pour vous faire ma cour ; mais les idées viennent comme elles veulent. Ma plus chère idée serait de ne pas mourir sans avoir la consolation de vous revoir encore. Je ne suis le maître ni de chasser cette idée ni de l'exécuter. Je suis bien sûr seulement que ma destinée est de vous être attaché jusqu'à la mort avec le plus tendre respect.

Le vieux malade de Ferney à qui l'on fait trop d'honneur.

LETTRE CLXXVII.

A M. LE COMTE DE ROCHEFORT,

Qui demandait une inscription pour des écoles de chirurgie.

A Ferney, 28 avril 1773.

Il y a près de trois mois, Monsieur, que mon triste état ne m'a permis que d'écrire deux ou trois lettres à Paris, et c'était pour des affaires pressantes.

Quarante-huit caractères font vingt-quatre syllabes à deux lettres par syllabe, et douze syllabes forment un vers alexandrin ; en ce cas il

faut deux vers, mais il y a néceſſairement des ſyllabes qui ont trois ou quatre lettres, ainſi la choſe devient impoſſible.

Pour exprimer une penſée bonne ou mauvaiſe, il faut deux vers ou quatre; c'eſt ce qui rend notre langue très-peu ſuſceptible du ſtyle lapidaire qui demande une extrême préciſion: nos articles, nos verbes auxiliaires, joints à la gêne de nos rimes, font un effet ſouvent ridicule dans les inſcriptions. Un vers latin dit plus que quatre vers français; j'oſerais propoſer celui-ci, en attendant qu'on en faſſe un meilleur.

Arte manus regitur, genius prælucet utrique.

L'art conduit la main, le génie les éclaire tous deux. Voilà toute la chirurgie exprimée en peu de mots.

Si on voulait abſolument une inſcription en français, on pourrait mettre:

D'où partent ces ſoins bienfeſans?
Ils ſont d'un monarque et d'un père:
Il veille ſur tous ſes enfans;
Il les ſoulage et les éclaire.

Mais voilà quatre-vingt-une lettres au lieu de quarante-huit. Il faudrait donc rendre les caractères de moitié plus petits, et alors l'inſcription ſerait peut-être inliſible. Je trouverais cette inſcription françaiſe aſſez paſſable; mais vous voyez que c'eſt une rude tache de faire des vers à tant le pied, à tant le pouce.

Le pauvre malade vous eſt très-tendrement et très-inutilement attaché, à vous et à madame *Dix-neuf ans*.

LETTRE CLXXVIII.

A MADAM

LA COMTESSE DU BARRI.

20 juin 1773.

MADAME

MONSIEUR de *la Borde* m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embraſſer des deux côtés de votre part.

Quoi, deux baiſers ſur la fin de ma vie!
Quel paſſe-port vous daignez m'envoyer!
Deux! c'eſt trop d'un, adorable Egérie;
Je ſerais mort de plaiſir au premier.

Il m'a montré votre portrait; ne vous fâchez pas; Madame, ſi j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baiſers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Faible tribut de quiconque a des yeux.
C'eſt aux mortels d'adorer votre image;
L'original était fait pour les Dieux.

J'ai entendu pluſieurs morceaux de la Pandore de M. de *la Borde*; ils m'ont paru bien dignes de votre protection. La faveur donnée aux véritables beaux-arts, eſt la ſeule choſe qui puiſſe augmenter l'éclat dont vous brillez.

Daignez agréer, Madame, le profond reſpect d'un vieux ſolitaire dont le cœur n'a preſque plus d'autre ſentiment que celui de la reconnaiſſance.

LETTRE CLXXIX.

A M. LE COMTE DE SCHOUVALOF,

A Ferney, 15 octobre 1773.

L'AMOUR, Epicure, Apollon,
Ont dicté vos vers que j'adore.
Mes yeux ont vu mourir Ninon;
Mais Chapelle respire encore.

Je ne reviens point, Monsieur, de ma surprise que *Chapelle* ait perfectionné son style à Pétersbourg. Quelques français me demandent pourquoi je prends le parti des Russes contre les Turcs? Je leur réponds que quand les Turcs auront une Impératrice comme *Catherine II*, et qu'il y aura à la Porte ottomane des chambellans comme M. le comte de *Schouvalof*, alors je me ferai turc; mais je ne puis être que grec tant que vous ferez des vers comme *Théocrite*. Il y a même dans votre épître une philosophie qu'on ne trouve ni dans *Théocrite* ni dans aucun des anciens poëtes grecs.

Profitez de votre printemps;
Chantez, baisez votre bergère;
Faites des vers et des enfans.
Ma triste muse octogénaire,
Qui cède aux outrages du temps,
Doit vous admirer et se taire.

LETTRE CLXXX.

A M. DE R[illegible]HLIERES.

8 auguſte 1774.

JE vous remercie, Monſieur, de tout mon cœur. Placé entre votre *Germanicus* et votre *Mécène* vous ne dédaignez pas même un vieux allobroge qui ne ſe voit depuis plus de vingt ans qu'entre *Zuingle* et *Calvin*, et dont la mémoire n'eſt guère à Paris qu'entre *Fréron* et l'abbé *Sabotier*. Cependant j'aime toujours les bons vers paſſionnément, comme ſi j'étais français, comme ſi je ſoupais quelquefois entre vous et M. de *Champfort*. Vous m'avez deux fois traité ſelon mon goût; la première quand mon ami *Thiriot* m'envoya

Avez-vous par haſard connu feu monſieur Daube
Qu'une ardeur de diſpute éveillait avant l'aube ?

La ſeconde, quand vous m'avez gratifié vous-même de votre épître ſur le grand art de ſavoir ſe paſſer de fortune.

Vous avez rendu reſpectables
Les bons vers et la pauvreté;
L'ignorance et la vanité
Oſaient les croire mépriſables.

Vous direz à préſent comme *Horace*:

Pauperies immunda domûs procul abſit. Ego utrum
Nave ferar magnâ, an parvâ ferar, unus et idem.

Votre épître eſt comme elle doit être, et la ſatire ſur la diſpute était comme elle devait être. L'une était à la *Boileau*, et l'autre à la *Chaulieu*.

Il me ſemble qu'il ſe forme enfin un ſiècle : et pour peu que MONSIEUR s'en mêle, le bon goût ſubſiſtera en France. Je m'y intéreſſe comme ſi j'étais encore de ce monde. Je reſſemble aux vieilles catins, qui ont toujours du goût pour leur premier métier.

Je ne ſavais pas que l'abbé *Chappe* eût été un philoſophe ſi plaiſant. J'ai ſon grand et gros livre, et j'ai pris ſon parti hardiment contre madame la princeſſe *Sharkof* ou *Sarrefok*, car je ne prononce pas les noms ruſſes ſi bien que vous. Cette dame eſt pour le moins auſſi plaiſante que l'abbé *Chappe*.

Le vieux malade de Ferney eſt pénétré pour vous de l'eſtime la plus vraie. Mais puiſque vous dites que vous êtes avec reſpect mon très-humble ſerviteur, pardieu, je ſuis le vôtre avec plus de reſpect encore.

LETTRE CLXXXI.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

Le 2 décembre 1774.

VOUS me donnez, Madame, une rude commiſſion. Tout le monde fait aiſément des noëls malins, parce que tout le monde les aime; mais on n'a jamais fait de noëls galans à la louange de perſonne, pas même à celle de la Sainte-Famille, dont tous les chrétiens ſont convenus de ſe moquer à la fin de décembre. Cependant, pour ſatisfaire à votre étrange empreſſement, j'ai invoqué l'om-

bre de l'abbé *Pellegrin* ; tenez, voilà des couplets qu'elle vous envoie. Elle vous recommande de taire l'auteur, non pas, hélas! *par les yeux de votre tête*, mais par toute l'amitié, par le tendre attachement que le vieux *Pellegrin* a pour vous.

Noëls pour un souper.

Jesu dans sa cabane
Voyant venir Choiseul,
Malgré le bœuf et l'âne,
Lui fesant grand accueil,
Dit : Je fais avec toi
Un pacte de famille ;
Tu fais garder ta foi,
Et moi
Je ne quitterai pas
Tes pas,
Pour chercher une fille.

Quand madame sa femme
Vint baiser le bambin,
Marie au fond de l'ame
Eut un peu de chagrin ;
Cette bonne lui dit :
J'ai quelque jalousie.
Lorsque le Saint-Esprit
Me prit,
Vous n'étiez donc pas là,
Là, là ;
Il vous aurait choisie.

L'enfant dans l'écurie,
D'un œil peu satisfait
Voyait Marthe et Marie,

Et

Et ſainte Eliſabeth,
Et ſes parens ſans nom,
Et Joſeph le beau-père ;
Mais en voyant Grammont,
Poupon,
Tu criais : Celle-là,
Papa,
Eſt ma ſœur ou ma mère.

Quand on aura chanté ces trois plats couplets, on pourra chanter en chœur celui-ci qui n'eſt pas moins plat :

Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas ;
A nos petites fêtes,
Ne vous ennuyez pas.
Votre château
Eſt grand et beau,
Mais à Paris
Toujours chéris,
Faut-il ailleurs
Gagner des cœurs ?
Laiſſez paître vos bêtes,
Vous, Meſſieurs, qui ne l'êtes pas, etc.

LETTRE CLXXXII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

5 décembre 1774.

L'OMBRE de l'abbé *Pellegrin* m'eſt encore apparue cette nuit, et m'a donné les deux couplets ſuivans, ſur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

Trois rois dans la cuisine
Vinrent de l'orient ;
Une étoile divine
Marchait toujours devant.
Cette étoile nouvelle
Les fit très-mal loger ;
Joseph et sa pucelle
N'avaient rien à manger.

Hélas, mes pauvres sires,
Pourquoi voyagez-vous ?
Restez dans vos empires,
Ou soupez avec nous.
Si la cour vous ennuie,
Voyez-nous quelquefois ;
La bonne compagnie
Doit toujours plaire aux rois.

Mon cher abbé, lui ai-je dit, je reconnais bien, à votre style, l'auteur de ces fameux noëls :

Lisez la loi et les prophètes,
Profitez de ce qu'ils ont dit.
Quand on a perdu Jésus-Christ,
Adieu paniers, vendanges sont faites.

Mais après tout, vos couplets pour le souper de St Joseph peuvent passer, parce que la bonne compagnie dont vous me parlez, et que vous ne connaissez guère, est indulgente. S'il y a quelque allusion dans les couplets de vos noëls, cette allusion ne peut être qu'agréable pour les intéressés, et ne peut choquer personne, pas même la sainte Vierge et son mari, qui ne se sont jamais piqués d'avoir à Bethléem le cuisinier du président *Hénault*. Mais sur-tout ne montrez pas

vos noëls à l'ingénieux *Fréron*, qui a les petites entrées chez madame la marquise *du Deffant*, et qui ne manquerait pas de dire beaucoup de mal de son cuisinier et de son faiseur de noëls, quoiqu'il ne se connaisse ni en bonne chère ni en bons vers.

LETTRE CLXXXIII.

A MADAME LA MARQUISE DU DEFFANT.

8 décembre 1774.

Noëls sur l'air : *Or dites-nous, Marie.*

Il devait venir boire
Un jour à Saint-Joseph,
Mais au bord de la Loire,
Il prit sa route en bref :

Tous les cœurs le suivirent,
Car il les avait tous :
En soupirant ils dirent :
Nous partons avec vous.

On pleurait en silence,
Quand femme et sœur partit,
Plus de chant, plus de danse,
Et sur-tout plus d'esprit :

Les voilà qui reviennent,
Tout change en un moment.
Que tous nos maux obtiennent
Un pareil changement.

Air : *Joseph est bien marié.*

Rions tous en ce séjour,
On ne rit guère à la cour.

Goûtons le bon temps si rare
Que cette cour nous prépare.
On dit qu'il revient ce temps
Où tous les cœurs sont contens.

Aurore des jours heureux,
Répandez de nouveaux feux.
Le bonheur qui nous enchante
Se flétrit s'il ne s'augmente.
Il faut toujours ajouter
Aux biens qu'on a pu goûter.

On pourrait chanter ensuite :

Laissez paître vos bêtes,
Vous, Messieurs, qui ne l'êtes pas.
A nos petites fêtes,
Ne vos ennuyez pas.
Votre château, etc.

Quand on commande un pet-en-l'air à sa couturière, on lui dit bien intelligiblement comment on veut qu'il soit fait. Il fallait dire qu'on ne voulait dans des noëls ni crèche, ni *Jésu*, ni *Marie*, quoique tout cela soit essentiel. On doit savoir qu'en chansons, hors de l'Eglise point de salut. Personne ne pouvait deviner ce qu'on demandait. Les femmes sont despotiques, mais elles devraient au moins expliquer leurs volontés. Ces couplets-ci ne valent pas les premiers, il s'en faut bien. Cela ressemble à une fête de Vaux, mais cela est assez bon pour un piano-forté, qui est un instrument de chaudronnier en comparaison du clavecin. Au reste il ne faut pas s'imaginer que tous les sujets soient propres pour ces petits airs, ni qu'on puisse deviner à cent lieues l'à-

propos du moment, sur-tout quand on a sur les bras l'affaire la plus cruelle auprès de laquelle toutes les tracasseries de cour sont des roses.

LETTRE CLXXXIV.

A M. LE PRINCE DE BELOSELSKI.

A Ferney, 27 mars 1775.

MONSIEUR,

Un vieillard de quatre-vingt-un ans, accablé de maladies cruelles, a senti quelques adoucissemens à ses maux, en recevant la lettre charmante en prose et en vers, dont vous l'avez honoré, dans une langue qui n'est point la vôtre, et dans laquelle vous écrivez mieux que tous les jeunes gens de notre cour. Je viendrais vous en remercier à Genève, si mes souffrances me le permettaient, et si elles ne me privaient pas de toute société.

J'ai dit tout bas, en lisant vos vers :

Dans des climats glacés Ovide vit un jour
Une fille du tendre Orphée ;
D'un beau feu leur ame échauffée,
Fit des chansons, des vers et sur-tout fit l'amour.
Les Dieux bénirent leur tendresse,
Il en naquit un fils orné de leurs talens ;
Vous en êtes issu ; connaissez vos parens
Et tous vos titres de noblesse.

Agréez, monsieur le Prince, le respect du vieillard de Ferney.

LETTRE CLXXXV.

A MADAME

DE SAINT-JULIEN.

8 décembre 1775.

NOTRE protectrice sait sans doute qu'il n'est plus question de ce mémoire que l'abbé *Morellet* devait lui communiquer. L'affaire est faite; l'édit est entre les mains de nos chétifs états. Nous nous assemblons le 11 du mois pour accepter la bulle *Unigenitus* purement et simplement, et même en remerciant.

Il est vrai, Madame, que je demande une petite explication, et cette explication est une aumône de cinq mille livres; somme excessivement petite, par laquelle je propose aux soixante publicains, maîtres du royaume, de racheter leurs péchés. Je fais les derniers efforts auprès de M. *Turgot* pour obtenir de lui cette bonne œuvre. Mais soit qu'il se rende, soit qu'il persiste dans l'impénitence finale, je ferai le diable à quatre dans nos états, pour faire accepter sa pancarte, même par le clergé.

Je profite des bontés de M. le marquis de la *Tour-du-Pin*, que vous m'avez procurées. Je lui demande un ordre pour me chauffer, quoique les fermiers généraux nous réduisent à n'avoir pas de quoi acheter du bois.

Je me suis avisé de faire l'épitaphe de l'abbé de *Voisenon*.

Ici gît, ou plutôt frétille
Voisenon, frère de Chaulieu.
A sa muse vive et gentille
Je ne prétends point dire adieu;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme un cadet de la famille.

Il ne faut pas prendre cela tout-à-fait au pied de la lettre. Il est bien vrai que l'abbé de *Voisenon* frétille; mais je ne veux point l'aller voir sitôt. Je veux vivre encore pour vous dire combien je suis sensible à vos bontés, combien j'adore votre caractère, votre esprit lumineux et votre personne. Vous parlez d'affaire comme un vieux conseiller d'Etat; vous êtes active à rendre mille bons offices, comme si vous n'aviez rien à faire; vous jugez tous les ouvrages mieux que si vous étiez de l'académie. Je me flatte bien que monsieur votre frère et vous, vous gagnerez votre procès. La chicane qu'on vous fait me paraît absurde, et ce n'est pas-là le cas où les choses absurdes réussissent.

Adieu, Madame; je ne sors point du coin de mon feu, tandis que vous tuez des perdrix en plein air. Je ne sortirai que pour la bulle de M. *Turgot*, et je ne respirerai que pour vous être attaché avec le plus tendre respect.

LETTRE CLXXXVI.

A M. L'ABBÉ DE LA CHAU.

21 Mars 1776.

MONSIEUR,

APRES avoir lu votre Vénus, j'ai dit entre mes dents :

Intermissa, Venus, diù
Tandem bella moves; incipe, dulcium
Mater grata cupidinum,
Circà centum hiemes flectere mollibus,
Heu, durum imperiis!

Je vous rends mille actions de grâces, Monsieur, de m'avoir fait l'honneur de m'envoyer votre dissertation. Votre *accessit*, selon moi, signifie *accessit ad Deæ templum.*

Je crois fermement qu'il n'y a jamais eu de culte contre les mœurs, c'est-à-dire, contre la décence établie chez une nation. Le *phallus* et le *kteis* n'étaient point indécens dans les pays où l'on regardait la propagation comme un devoir très-sérieux. Je sais bien que par-tout, les fêtes, les processions nocturnes dégénérèrent en parties de plaisir. On voit dans *Plaute* un amant qui avoue avoir fait un enfant, dans la célébration des mystères, à la fille de son ami, comme chez vous on fait l'amour à la messe et aux vêpres. Mais, dans l'origine, les fêtes n'étaient que sacrées : les prêtresses de *Bacchus* fesaient vœu de chasteté. Si

les

les jeunes filles dans Rome se montraient toutes nues devant la statue de *Vénus*, dans une petite chapelle, c'était pour la prier de cacher les défauts de leur corps aux maris qu'elles allaient prendre.

Il est ridicule que de prétendus savans aient regardé des b..... tolérés, comme des lois religieuses, et qu'ils n'aient pas su distinguer les filles de l'opéra de Babylone, d'avec les femmes et les filles des satrapes.

Votre ouvrage, Monsieur, est utile et agréable. Je vous sais bon gré de l'avoir orné de monumens très-instructifs. Votre *Vénus* émergente est admirable; et pour votre *callipige*:

En voyant cette belle estampe,
Tout lecteur est bien convaincu,
Lorsque Vénus montre son cu,
Que ce n'est pas un cu de lampe.

Vos recherches à l'occasion du temple d'*Ericine* sont aussi intéressantes que savantes. Enfin, je vous crois interprète de la déesse autant que de M. le duc d'*Orléans*.

Agréez, Monsieur, les sincères remercîmens, la respectueuse estime, et la reconnaissance d'un vieillard très-indigne de votre beau présent, mais qui en sent tout le prix.

LETTRE CLXXXVII.

A M. LE CARDINAL DE BERNIS.

1776.

J'ETAIS dans un bien triſte état, Monſeigneur, lorſque j'ai reçu vos deux jeunes gentilshommes ſuédois; mais j'ai oublié tous mes maux en les entendant parler de vous.

Ils diſent que votre éminence,
Au pays des proceſſions,
Fait à toutes les nations
Aimer et reſpecter la France.
Ils diſent que votre entretien,
Cher aux beaux eſprits comme aux belles,
Enchante le norvégien
Et le voiſin des Dardanelles,
Tout autant que l'italien:
Comme, en ſa première harangue,
Le chef du collége chrétien
Plaiſait à chacun dans ſa langue.

Voilà comme vous étiez à Paris, et en Languedoc, et par-tout. Vous n'avez point changé au milieu de tous les changemens qui ſont arrivés en France. Je ſuis extaſié en mon particulier des bontés que vous conſervez pour moi; elles me conſolent et m'encouragent *per leſtreme giornate di mia vita*, comme dit *Pétrarque*, l'un de vos prédéceſſeurs en talens et en grâces. Hélas! vous êtes aujourd'hui le ſeul *Pétrarque* qui ſoit à Rome. Nous avons du moins des opéra-comiques, et

même encore de la gaieté ; mais on prétend qu'il n'y a plus, dans la patrie de *Cicéron* et d'*Horace*, que des cérémonies. Je me trouve, depuis plus de vingt ans, à moitié chemin de Rome et de Paris, sans avoir succombé à la tentation de voir l'une ou l'autre. Si, à mon âge, je pouvais avoir une passion, ce serait de pouvoir vous faire ma cour dans votre gloire ; mais

Vejanius armis
Herculis ad postem fixis latet abditus agro.

Il vient un temps où il ne faut plus se montrer. Il me reste encore le goût et le sentiment ; mais qu'est-ce que cela ? Et comment s'aller mêler dans un beau concert quand on ne peut plus chanter sa partie ?

Les bontés que votre éminence me temoigne, font ma consolation et mes regrets. Daignez conserver ces bontés pour un cœur aussi sensible que celui du vieux malade de Ferney, qui vous sera attaché avec le respect le plus tendre jusqu'à ce qu'il cesse d'exister.

LETTRE CLXXXVIII.

A MADAME,

LA PRINCESSE D'HENIN.

1776.

MADAME,

MADAME de *Saint-Julien* m'a fait l'honneur de me mander que si je disputais *le Kain* à la

reine, je devais demander votre protection. J'ai couru sur le champ au temple des Grâces, pour me jeter à vos pieds. Une de vos compagnes m'a dit:

Imite-nous, tu feras bien.
A cette reine si chérie
Nous ne disputons jamais rien,
Et nous l'avons toujours servie.

Madame, me voilà justement comme les Grâces: je ne dispute rien à sa Majesté: mais malheureusement je ne puis rien faire dans mon métier qui soit digne de ses regards ni des vôtres. Je vous prie seulement de pardonner à un vieillard de quatre-vingt-trois ans, qui vous importune pour vous dire que s'il avait la force de venir crier, vive la reine, de vous faire sa cour, de vous voir, et de vous entendre avant de mourir, il mourrait heureux.

Je suis en attendant, avec un profond respect, Madame, votre, etc.

LETTRE CLXXXIX.

A M. AUDIBERT, *à Marseille.*

Mars 1777.

Envoyer de beaux vers, et de l'argent comptant,
Ce n'est pas au Parnasse une chose ordinaire.
Vous pensez bien solidement,
Et vous possédez l'art de plaire.
C'est l'*utile dulci* que dans Rome autrefois
Enseignait le galant Horace,

Et dont vous donnez, avec grâce,
Des leçons chez les Marseillois.

Je vous remercie tendrement, mon cher confrère: j'aurais bien voulu passer mon hiver entre vous et M. *Guys*.

J'ai abusé plus d'une fois de vos bontés, Monsieur; je les implore aujourd'hui en faveur de ma nièce, qui est toujours, ou qui se croit toujours, malade de la poitrine. Elle s'imagine que des branches de palmier d'Afrique, chargées de quelques dattes nouvelles, pourraient lui faire du bien. Je ne crois pas qu'un fruit d'Afrique rende la santé en Suisse; mais je vous demande cette grâce pour ma pauvre nièce qui pense que Maroc lui fera plus de bien que la nouvelle ville de Versoy.

On vous aura sans doute mandé, Monsieur, que cette ville de Versoy, si long-temps abandonnée, se construit à la fin. Ferney lui a donné tant d'émulation qu'elle s'élève à nos dépens, et même un peu, dit-on, à ceux de Berne, qui commence à en être effarouchée. On bâtit les portes de la ville avec les pierres qui étaient déjà taillées pour achever le port.

Eruit, ædificat, mutat, quadrata rotundis,
Insanire putes.

LETTRE CXC.

A M. LE MARQUIS DE CUBIERES,

Ecuyer du roi etc., en réponse à une lettre en vers.

A Ferney, le 5 octobre 1777.

Un beau siècle commence, et vous me l'annoncez.
Un jeune Titus le fait naître,
Et c'est vous qui l'embellissez :
L'écuyer est digne du maître.
Pégase ayant su qu'aujourd'hui
Vous commandez dans l'écurie,
Vient s'offrir à vous, et vous prie
De vous servir souvent de lui ;
Il aime votre grâce et votre humeur légère ;
Sous d'autres écuyers il fit plus d'un faux pas ;
Sous vous il vole, il fait nous plaire,
Il ne vous égarera pas.

Je vois, Monsieur, que vous avez ressaisi votre droit d'aînesse, et que vous faites d'aussi jolis vers que monsieur votre frère le chevalier. Je ne puis vous remercier à mon âge qu'en mauvaise prose rimée, et c'est à moi qu'il faudra dire : *Solve senescentem*, etc.

J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

Le vieux malade de Ferney.

LETTRE CXCI et dernière.

A M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,

Qui avait envoyé à l'auteur des couplets de la mesure des suivans.

A Paris, le 16 mai 1778.

L'ATTAIGNANT chanta les belles ;
Il trouva peu de cruelles,
Car il sut plaire comme elles :
Aujourd'hui plus généreux,
Il fait des chansons nouvelles
Pour un vieillard malheureux.

Je supporte avez constance
Ma longue et triste souffrance,
Sans l'erreur de l'espérance :
Mais vos vers m'ont consolé ;
C'est la seule jouissance
De mon esprit accablé.

Je ne peux aller plus loin, Monsieur : M. *Tronchin*, témoin du triste état où je suis, trouverait trop étrange que je répondisse en mauvais vers à vos charmans couplets. L'esprit d'ailleurs se ressent trop des tourmens du corps, mais le cœur du vieux *Voltaire* est plein de vos bontés.

Fin des Lettres en vers et en prose.

TABLE ALPHABETIQUE

DES LETTRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

A

ANONYMES. LETTRE I. page 19
LETTRE II. 263
ADHEMAR, (M. le marquis d') *grand-maître de la maison de madame la margrave de Bareith.* 215
ALBERGATI CAPACELLI, (M. le marquis) *sénateur de Bologne.* 237
ALGAROTTI. (M. le comte) LETTRE I. 177
LETTRE II. 227
AMMAN, (M.) *secrétaire de M. l'ambassadeur de Naples à Paris.* 173
ANTREMONT. (Madame la marquise d') 281
ARGENCE DE DIRAC. (M. le marquis d') 252
ARGENSON. (M le marquis d') LETTRE I. 164
LETTRE II. 168
ARGENTAL. (M. le comte d') LETTRE I. 99
LETTRE II. 148
LETTRE III. 194
LETTRE IV. 254
LETTRE V. 257
ARGENTAL. (Madame la comtesse d') 144
ARGET, (M. d') *secrétaire de S. M. le roi de Prusse.* 187
ARNAUD. (M. d') 191

ATTAIGNANT. (M. l'abbé de l') page 343
AUDIBERT. (M.) 340
AUDRA. (M. l'abbé) 304

B.

BARRI. (Madame la comteſſe du) 324
BEAUMONT. (Madame Elie de) 262
BELLOI (M. de) 277
BELOSELSKI. (M. le prince de) 333
BERGER (M.) LETTRE I. 87
LETTRE II. 89
BERNARD. (M.) 138
BERNIS. (M. le cardinal de) LETTRE I. 316
LETTRE II. 338
BOCAGE. (Madame du) LETTRE I. 220
LETTRE II. 223
LETTRE III. 228
BOUFFLERS. (M. le chevalier de) 282
BOUILLON. (M le duc de) 245
BOURET, (M.) *fermier général.* 285
BRANCAS. (M. le duc de) 14
BRETEUIL. (M. l'abbé de) 64
BUSSI, (M. l'abbé de) *depuis évêque de Luzon.* 3

C.

CHAMPBONIN. (Madame de) LETTRE I. 92
LETTRE II. 93
CHARLES-THÉODORE. (S. A. Electorale le prince Palatin) LETTRE I. 241
LETTRE II. 242

CHAU. (M. l'abbé de la) 38
CHAULIEU (M. l'abbé de) 11
CHAUVELIN. (M. le marquis de) *ambassadeur à Turin.* LETTRE I. 230
LETTRE II. 232
LETTRE III. 250
CHENEVIERES. (M. de) LETTRE I. 217
LETTRE II. 236
CHOISEUL. (Madame la ducheſſe de) 302
CHRISTIAN VII. (roi de Danemark.) 274
CIDEVILLE, (M. de) *conſeiller au parlement de Rouen.* LETTRE I. 31
LETTRE II. 35
LETTRE III. 37
LETTRE IV. 40
LETTRE V. 43
LETTRE VI. 49
LETTRE VII. 55
LETTRE VIII. 62
LETTRE IX. 67
LETTRE X. 72
LETTRE XI. 100
LETTRE XII. 116
LETTRE XIII. 123
LETTRE XIV. 132
LETTRE XV. 145
LETTRE XVI. 151
LETTRE XVII. 154
LETTRE XVIII. 156
LETTRE XIX. 169

LETTRE XX. 182
LETTRE XXI. 185
LETTRE XXII. 204
LETTRE XXIII. 208
LETTRE XXIV. 210
LETTRE XXV. 221
CLAIRON. (Mademoiselle) 239
CONDAMINE. (M. de la) LETTRE I. 201
LETTRE II. 202
CUBIERE. (M. le marquis de) 342

D

DAMILAVILLE. (M) LETTRE I. 244
LETTRE II. 275
DEFFANT. (Madame la marquise du)
LETTRE I. 70
LETTRE II. 225
LETTRE III. 259
LETTRE IV. 292
LETTRE V. 307
LETTRE VI. 327
LETTRE VII. 330
LETTRE VIII. 331
DENIS. (Madame) 200
DESMAHIS et de MARGENCI. (MM.) 218
DESTOUCHES. (M.) 189
DUBOIS (M. le cardinal) 30
DUPUITS. (M.) 288

F.

FAUGERES, (Dom) *abbé de Senones.* page 221
FAYE. (M de la) 21
FEL (Mademoiſelle 238
FONTENELLE. (M. de) 27
FORMONT. (M. de) LETTRE I. 78
LETTRE II. 79
LETTRE III. 80
LETTRE IV. 82
LETTRE V. 84
LETTRE VI. 94
LETTRE VII. 104
LETTRE VIII. 125
LETTRE IX. 135
LETTRE X. 141
FLORIAN. (M. le marquis de) 234
FLORIAN, (Madame la marquiſe de) *nièce de l'auteur.* 298

G

GENONVILLE. (M. de) 25

H

HELVETIUS (M.) 133
HENAULT. (M. le préſident) LETTRE I. 166
LETTRE II. 170
LETTRE III. 183
LETTRE IV. 256
HENIN. (Madame la princeſſe d') 339

ISSARTS, (M. le marquis des) *ambassadeur de France à Dresde.* LETTRE I. page 179
LETTRE II. 190

K

KEISERLING. (M. le baron de) LETTRE I. 120
LETTRE II. 124
LETTRE III. 159

L

LUBERT. (Mademoiselle de) 88

M

MAINE. (Madame la duchesse du) 32
MAIRAN. (M. de) 143
MARIN. (M.) 284
MARMONTEL. (M.) LETTRE I. 265
LETTRE II. 306
MAUPERTUIS. (M. de) LETTRE I. 107
LETTRE II. 128
MIMEURE. (Madame la marquise de) 17
MONCRIF. (M. de) LETTRE I. 35
LETTRE II. 46
LETTRE III. 47
MOULTOU. (M.) 301
MOUSSINOT. (M. l'abbé) 139

N

NEUVILLE. (Madame la comtesse de la)
LETTRE I. 54
LETTRE II. 66

P

PEZAI. (M. de) page 313
POOEVILS, (M. le comte de) *envoyé de Prusse.* 161
POMMEREUL. (Madame de) 291
POMPADOUR. (Madame de) LETTRE I. 175
LETTRE II. 178
LETTRE III. 196
PONT DE VEYLE. (M. de) 115

R

RICHELIEU, (M. le duc depuis maréchal de) *ambassadeur à Dresde.* LETTRE I. 174
LETTRE II. 213
LETTRE III. 320
ROCHEFORT. (M. le comte de) LETTRE I. 280
LETTRE II. 322
ROQUE. (M. de la) *auteur du Mercure de France* 91
RUHLIERES. (M. de) LETTRE I. 299
LETTRE II. 326

S

SADE. (M. l'abbé de) LETTRE I. 52
LETTRE II. 57
SAINT-JULIEN. (Madame de) 334
SAINT-PIERRE. (Madame la ducheſſe de)
LETTRE I. 44
LETTRE II. 48
SAURIN, (M.) *de l'académie françaiſe.* LETTRE I. 248
LETTRE II. 282

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51464/fragment/page=0358

LETTRE III. page 310
LETTTE IV. 317
SCHOUVALOF. (M. le comte de) LETTRE I. 314
LETTRE II. 325
SENAC DE MEILHAN. (M. de) 247

T

TABAREAU. (M.) 312
THIRIOT. (M.) LETTRE I. 34
LETTRE II. 75
LETTRE III. 112
LETTRE IV. 122
LETTRE V. 130
TOURAILLE. (M le comte de la) LETTRE I. 253
LETTRE II. 266
TRESSAN. (M. le comte de) 97
TRONCHIN. (M.) 211

U

ULRIQUE, (La princeſſe de Pruſſe) *depuis reine de Suède.* LETTRE I. 162
LETTRE II. 197
USSÉ. (M. le marquis d') LETTRE I. 16
LETTRE II. 59

V

VALLIERE. (M. le duc de la) LETTRE I. 206
LETTRE II. 288
VENDOME (M. le prince de) 7
VILLETTE. (M. le marquis de LETTRE I. 264

LETTRE II. page 269
LETTRE III. 272
LETTRE IV. 279
VOISENON. (M. l'abbé de) LETTRE I. 172
LETTRE II. 267
LETTRE III. 270

Fin de la Table des Lettres en vers.

S

22 7/i (27)

Ab: 22 7/i (87)

D l 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51464/fragment/page=0363

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black

VRES

LETES

E

OLTAIRE.

SEPTIEME.

BIBLIOTHEK Z. ROSS

SLE,

N, Imprimeur-Libraire.

9 1.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51464/fragment/page=0365